

Henry David Thoreau

**Marie Berthoumieu, Laura
El Makki**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Henry David Thoreau

par Marie Berthoumieu et Laura El Makki

INÉDIT



Henry David Thoreau

par

Marie Berthoumieu et Laura El Makki

Gallimard

Marie Berthoumieu occupe au sein de la chaîne ARTE la fonction de chargée d'édition et de production web. Durant quatre ans, elle a travaillé aux programmes et à l'antenne de France Inter. Elle écrit aujourd'hui des fictions radiophoniques et participe depuis deux ans au tournage d'un long-métrage documentaire dans le Haut-Doubs, en tant qu'assistante réalisatrice.

Laura El Makki travaille à France Inter depuis cinq ans, en tant qu'attachée de production et reporter sur des émissions culturelles. Par ailleurs, elle écrit des fictions radiophoniques et produit durant l'été, sur la même chaîne, des émissions littéraires. Elle a dernièrement coordonné l'ouvrage collectif *Un été avec Proust*, publié en coédition France Inter/Éditions des Équateurs.

La nature dans le sang

La cime des arbres est à peine visible dans la nuit noire. Mais les rares morceaux de ciel qu'il aperçoit le confortent dans sa direction. Il approche, il en est sûr. Nul besoin de carte ou de boussole : ses pieds, déjà, reconnaissent le sol humide et mousseux. Ses mains, légèrement en suspension de part et d'autre de son corps, effleurent doucement les troncs d'arbres qui, l'entourant, lui indiquent le chemin. De temps à autre, il perçoit un battement d'ailes, le cri d'un hibou, ou la course d'une bête entre les feuillages : rien qui puisse l'inquiéter. Pourtant, sa respiration s'accélère, son cœur bat plus fort, son pas est plus empressé. Bientôt le lac de Walden et sa cabane. Bientôt, la tranquillité et la liberté... Encore quelques mètres et il sera enfin chez lui, entouré de verdure et d'animaux, du bruit de l'eau et du souffle du vent. Plus il avance, plus l'obscurité s'épaissit, mais elle ne le freine pas. Il pourrait, sans relâche, marcher dans le noir, ou les yeux fermés. Il sait qu'il ne peut pas se perdre dans ces bois trop familiers. Ils sont sa patrie, son foyer, ceux qui lui ont appris à respirer, à voir, et à toucher.

Ce soir-là, comme tant d'autres, la silhouette longiligne d'Henry David Thoreau s'enfonce dans le secret de la nature. L'homme laisse derrière lui l'effervescence de Concord, le souvenir d'un bon dîner, la chaleur du cercle familial et le réconfort des amis. À vingt-huit ans, il a toute la fougue d'un pionnier qui arpente pour la première fois la terre du Massachusetts, à la seule différence qu'il connaît cette région par cœur. Cette terre est son berceuse et de pensée, celle à laquelle il voue un attachement viscéral, et impérissable. Ses parents, John Thoreau et Cynthia Dunbar, qui sont également de véritables Yankees — natifs de la Nouvelle-Angleterre —, se sont rencontrés et mariés à l'église de Concord, au début du XIX^e siècle, avant de fonder une famille nombreuse. Le couple accueille Helen Louisa, en octobre 1812, suivie de peu par leur premier fils, John. David Henry — qui décidera d'intervir

l'ordre de ses prénoms à l'âge adulte — voit le jour le 12 juillet 1817, quelques années avant sa petite sœur, Sophia, la benjamine de la fratrie.

Les quatre enfants grandissent dans le respect de la foi protestante et l'admiration des grands textes littéraires. David Henry est particulièrement friand d'histoires, et s'en laisse volontiers conter. L'une de ses favorites est celle de son grand-père paternel, Jean Thoreau, qui le fascine. L'aïeul, fils d'un couple originaire du Poitou sur lequel David Henry sait peu de choses, est né à Jersey, au large de la Normandie. Il se fait appeler « John » et choisit pour destin l'aventure. En 1773, il embarque sur un navire de commerce, laissant son île natale derrière lui pour rejoindre l'Amérique. Arrivé à Boston, il s'improvise corsaire, et monte sa propre affaire. Mais sa vie prend un nouveau tournant lorsque, au printemps 1775, il rejoint les troupes de la milice révolutionnaire de la petite ville de Concord, entourée de forêts et de rivières. Dans cette bourgade, ainsi qu'à Lexington, se prépare un soulèvement sans précédent. C'est là que prend racine la future indépendance des États-Unis, sur l'initiative des Treize Colonies de la côte Est du pays qui veulent se libérer du joug britannique. L'image du grand-père prenant les armes contre les forces anglaises hante la mémoire de David Henry et nourrit son imaginaire d'enfant. Lui aussi rêve de cette même liberté et de ces mêmes aventures. C'est probablement ce qui l'amènera, adulte, à faire ses propres choix sans se soucier de l'opinion des autres. Et dans ce qui deviendra le livre de sa vie, il apposera un précepte élémentaire, une sorte de devise, certainement inspirée par son ancêtre héroïque :

Ce qu'un homme pense de lui-même, voilà qui règle, ou plutôt indique, son destin ¹ ^{*1}.

Après la naissance de leurs deux premiers enfants, les époux Thoreau peinent à s'établir durablement dans un lieu fixe et veulent tenter leur chance à Boston. La ville, située à une vingtaine de kilomètres à l'est de Concord, les accueille pour un temps seulement. John, le père, la connaît bien : il y est né et a déjà essayé, quelques années auparavant, d'y établir son commerce d'épicier. Mais les projets du couple ne rencontrent pas le succès escompté, et la famille, endettée, revient rapidement sur ses pas. La maison de Mrs Mary Jones Dunbar, la grand-mère maternelle, devient leur refuge. Ils passent quelques mois dans cette ferme située en

haut d'une petite colline, à l'écart du village. Ainsi à l'abri du besoin, le jeune couple participe aux travaux quotidiens, mais garde intacte l'envie de s'envoler et de s'enrichir à nouveau. La fièvre du changement les conduit à répéter l'expérience du déménagement, d'abord à Chelmsford — ville voisine de Concord —, puis de nouveau à Boston. Ces déplacements réitérés et éphémères sur les routes du Massachusetts permettent à David Henry d'effectuer ses premiers voyages. Il prend vite goût à ces courtes explorations, s'émerveillant de ce qui l'entoure et de cette nature somptueuse offerte à ses yeux gourmands de petit garçon. L'un de ses plus précieux souvenirs appartient à cette époque. David Henry a quatre ans, il est de retour de Boston avec sa famille. Sur le trajet, ils s'arrêtent près d'un lac, celui de Walden, à moins d'une heure de Concord. À l'ombre des pitchpins, ils prévoient de se restaurer avant de repartir. David Henry s'amuse au bord de l'eau et grimpe aux arbres pendant que son père et sa mère se reposent. Et quand il est l'heure de repartir, le garçon rechigne à rejoindre ses parents : il aimerait rester encore un peu à jouer près du lac. Mais il ne se doute pas encore qu'il y reviendra. Cette escale impromptue dans les bois scelle, en fait, le début d'une véritable histoire d'amour entre la nature et lui. « C'est une des plus vieilles scènes restées gravées en ma mémoire ² », écrit-il alors des années plus tard, revenant à la source de ce ravissement enfantin.

Et la halte se prolonge, pour le plus grand bonheur de David Henry, dans les environs de ce point d'eau. Ses parents, las de leurs échecs successifs, renoncent avec amertume à leurs rêves. Mais le printemps 1823 s'ouvre finalement sous de beaux auspices pour eux. Ils s'établissent définitivement à Concord, en bordure de Lexington Road, dans une belle maison de briques rouges. Le voisinage leur est familier, et la ville a gardé ce charme des petites bourgades de la Nouvelle-Angleterre, deux siècles après sa création. Elle compte moins de deux mille habitants à l'époque — près de vingt mille aujourd'hui —, mais elle regorge d'animations. Des diligences traversent quotidiennement les rues. Le port accueille fréquemment des bateaux transportant des cargaisons de marchandises. Les commerçants, les banquiers et les artisans contribuent également à favoriser les échanges et les rencontres. Au cœur de ce nouveau foyer plein de vie, David Henry folâtre au milieu de sa famille nombreuse : la fidèle grand-mère, l'oncle Charles, la tante Louisa Dunbar, mais aussi les trois sœurs du père, Maria, Jane, et Sarah.

En compagnie de son aîné, John, dont il est très proche, il crapahute dans les forêts alentour, chasse et pêche dans les nombreuses rivières qui encerclent la région. Très complices, les deux enfants découvrent ainsi les moindres recoins de cette nature à portée de main. L'écorce des arbres, la forme des feuilles, la couleur de l'eau : patiemment, ils apprivoisent le végétal et le minéral, accoutumant leurs yeux à des merveilles dont ils ne peuvent bientôt plus se passer. Pour la première fois, les deux garçons éprouvent véritablement leur liberté, grandissant dans une douce et innocente ivresse.

Le contact avec la faune et la flore devient peu à peu nécessaire au jeune Thoreau. Il aime marcher, contempler les arbres, écouter les animaux. Et il aime surtout se baigner. L'élément liquide le captive, et il y fait souvent référence dans ses œuvres, qui sont pour la plupart littéralement « traversées » par l'eau. Il suffit d'ouvrir au hasard l'une d'elles :

J'entends le bruit du ruisseau de Heywood qui se jette dans l'étang de Fair Haven, son qui apporte à mes sens un réconfort indicible. Il me semble vraiment qu'il coule à travers mes os. Je l'entends en moi avec une soif inextinguible. Il calme en moi une chaleur de sable. [...] Ainsi je suis lavé, ainsi je bois en étanchant ma soif ³.

Cette eau nourricière, il a grandi auprès d'elle, il a l'habitude de longer ses rives, d'observer ses variations de teintes, de l'entendre ruisseler, d'y plonger sa main. Ainsi, il a l'étrange impression qu'elle le parcourt, que le liquide qui glisse entre ses doigts coule presque dans ses veines, irrigue son corps. Tel un arbre qui pousse, David Henry, dix ans à peine, grandit lui aussi :

La nature se développait en même temps que je me développais et elle croissait avec moi. Ma vie était une extase ⁴.

Lentement, par la seule force de ses sens, il prend ainsi possession de ce sol fertile, qui devient peu à peu sacré.

Étant dans la nature comme chez lui, le promeneur adolescent préfère la compagnie des arbres aux bancs de l'école dont ils sont faits, et manque volontiers la classe. Ses parents nourrissent pourtant beaucoup d'ambition pour lui, et l'inscrivent à la *public school*, dans

laquelle il suit des cours à l'année. Son apprentissage se poursuit lorsqu'il intègre avec son frère l'école privée pour filles dirigée par miss Phoebe Wheeler. Mais Thoreau, qui n'aspire qu'à vadrouiller, regrette d'être confiné dans cet espace clos. Lorsqu'il se rend en classe, il en profite pour marcher pieds nus dans la rue. Cette pratique devient vite une habitude et il attend avec impatience la fin de la semaine pour gambader. Le dimanche, « *Suna-day* » — le jour du soleil —, demeure pour lui une douce récréation, dont il profite pour musarder, s'échapper du monde, ou plutôt « exister à peine, toute la sainte journée ⁵ ». À ses yeux, la nature est un terrain de jeux : été comme hiver, il l'explore, la goûte, et la considère comme son égale. L'un de ses tout premiers écrits en témoigne. Il s'agit d'une rédaction, composée à l'âge de onze ans, et qu'il dédie aux quatre saisons. En quelques lignes, dans son cahier d'écolier, il raconte avec candeur le cycle de la nature : l'arrivée du printemps qui verdit les prés, les fruits qui commencent à pousser aux premiers rayons du soleil d'été pour tomber à l'automne et, enfin, la neige qui recouvre le sol et les arbres en hiver. La note qu'il a obtenue à ce devoir demeure inconnue. Mais une chose est sûre : en cette année 1828, il semble déjà avoir apprivoisé l'écriture tout en ayant fait de la nature son terreau de création littéraire.

Thoreau est bon élève et sa curiosité est satisfaite par la richesse des cours proposés à la Concord Academy, un établissement mixte construit grâce à la générosité des habitants les plus fortunés de la ville. Avec son frère et ses sœurs qui fréquentent la même école, il apprend le latin, le grec, mais aussi le français, ce qui lui donne l'opportunité de découvrir des auteurs tels que Voltaire, Molière ou encore Racine. L'enseignement de qualité qui y est délivré forge une génération de jeunes citoyens instruits, et contribue à faire du village un important foyer intellectuel. Cela va de pair avec la création du Concord Lyceum, un lieu public de conférences et de débats. Adulte, Thoreau y fera ses gammes comme orateur, devant un parterre d'auditeurs curieux. Ses interventions constitueront d'ailleurs l'une de ses principales sources de revenus. Mais l'adolescent n'en est pas encore là. Son cursus scolaire touche à sa fin, et ses parents, prêts à de nombreux sacrifices financiers, le préparent à une brillante carrière. Il fait donc ses valises et part s'installer à Harvard, à quelques kilomètres à l'ouest de Concord.

*1. Les notes bibliographiques ont été regroupées en fin de volume, p. 166.

Les murs froids et humides de Harvard

Automne 1833. Il porte un costume vert que son père a fait tailler pour l'occasion. Un costume trop large pour l'adolescent fluët qui vient de fêter ses dix-sept ans et qui s'apprête à faire son entrée dans la cour des grands. Fondée deux siècles plus tôt dans la ville de Cambridge à côté de Boston, Harvard est la plus ancienne université des États-Unis. Mais quand Thoreau vient s'y établir, elle n'a pas encore la réputation qu'on lui connaît aujourd'hui. Contrairement à Yale, Dartmouth ou Union, la faculté est très provinciale et n'attire que les étudiants des environs. C'est le cas du jeune Thoreau, qui quitte sa famille pour la première fois. Son frère aîné, John, brillant élève lui aussi, n'a pas cette chance. Pour des raisons qui demeurent obscures, c'est David Henry qui fut proposé au concours d'entrée, sur l'insistance de sa mère et de ses tantes qui l'aident à financer ses études lorsqu'il intègre l'institution. Il passe quatre ans entre ces murs qu'il décrit comme « froids et humides ¹ » ; quatre années durant lesquelles il peine à trouver sa place. Assez solitaire, il décline les invitations aux soirées organisées par les clubs étudiants. À l'inverse de son grand-père maternel, Asa Dunbar, qui avait conduit la première révolte estudiantine pour protester contre la qualité déplorable des petits déjeuners à Harvard en 1766, Thoreau reste en marge de tous les mouvements de groupes, préférant l'intimité de la lecture à l'engagement collectif. Les rébellions qui surviennent avec fracas sous ses yeux ne lui importent guère. Il fait même le vœu suivant : « Puissé-je passer dans la vie inaperçu et ignoré ². »

Les cours qu'il suit lui offrent l'occasion de continuer son apprentissage du grec, du latin et de langues européennes, mais aussi de s'initier à la rhétorique, à la philosophie, et d'approfondir ses connaissances en mathématiques, en géologie, ou encore en botanique. Mais si l'enseignement est riche, tous les professeurs n'ont pas l'envergure d'Edward Tyrel Channing. Spécialiste de l'art oratoire, il est

l'un des premiers à encourager Thoreau à écrire. La pensée de l'étudiant est ainsi stimulée et prend forme dans les exercices de dissertations et les débats lancés par le professeur. Les deux hommes restent indirectement liés par la suite, puisque le neveu de Channing, le poète William Ellery Channing, va devenir l'un des meilleurs amis de l'écrivain. Ces deux-là auraient pu se rencontrer dans les couloirs de Harvard, mais le très indépendant Channing avait déserté un peu trop tôt l'institution, ne voulant pas se soumettre au règlement.

Le quotidien est parfois rude, et n'épargne pas l'étudiant dont la bourse ne suffit pas à couvrir tous les frais. Il est contraint de se priver parfois du strict nécessaire, allant même jusqu'à renoncer à s'acheter du pain pendant un mois³. Et la maladie enrayera bientôt cette scolarité précaire. Au cours de sa deuxième année, Thoreau manque certains cours, faute d'énergie. Une fois rétabli, il décide de s'éloigner un temps de Harvard, puisqu'il ne parvient plus à payer ses traites. Cette pause est l'occasion pour lui d'enseigner six semaines à Canton, au sud de Boston. Là-bas, il est logé chez Orestes Brownson, un pasteur unitarien, fervent admirateur des idéalistes allemands et des romantiques anglais et français. Dès le premier soir, les deux hommes entament des discussions enflammées qui les conduisent à se coucher tard dans la nuit. Et le scénario se répète ainsi les jours suivants. Parfois, après le dîner, Brownson donne des leçons d'allemand à Thoreau ou partage avec lui ses impressions de lecture. Nul doute que ces quelques semaines fécondes en méditations marquent durablement le penseur en herbe.

De retour à Harvard avec quelques économies en poche, Thoreau s'acquitte de ses devoirs d'étudiant : il travaille lorsque cela lui est nécessaire, mais ne se distingue pas par son assiduité. C'est d'ailleurs ce que lui reprochent certains de ses enseignants qui considèrent qu'un élève boursier doit s'investir pleinement dans les études qui lui sont offertes. Charles Stearns Wheeler, le compagnon de chambre et ami de David Henry, élève boursier et originaire de Concord comme lui, en est l'exemple parfait. Mais Thoreau se moque du jugement de ses pairs. À ceux qui lui intiment d'être plus appliqué, il répond avec quelques années de retard, mais toujours avec la même verve : « Comment la jeunesse pourrait apprendre à mieux vivre qu'en faisant tout d'abord l'expérience de la vie ? Il me semble que cela lui exercerait l'esprit tout

autant que le font les mathématiques 4. » L'étudiant préfère de loin apprendre par lui-même, et se nourrir de lectures à la bibliothèque. Et le temps qu'il passe à lire compte sans doute parmi les heures les plus heureuses de ces années-là. Dès qu'il peut échapper à ses obligations, il s'y rend pour parcourir l'un des quarante et un mille ouvrages référencés. Au milieu des rayonnages de ce temple littéraire, Thoreau choisit méticuleusement ses livres, déchiffrant aussi bien l'anglais que l'allemand, le français, l'espagnol, le latin ou encore le grec. Il feuillette aussi ses premiers manuels d'histoire naturelle et satisfait sa curiosité pour cette discipline. Se remémorant ses discussions avec Orestes Brownson, il se passionne encore pour les écrivains romantiques. Et parmi les merveilles littéraires qui l'entourent se trouve l'édifiant *Nature*, manifeste transcendantaliste écrit par l'essayiste et poète américain Ralph Waldo Emerson.

La remise du diplôme de Bachelor of Arts approche à grands pas. Comme les autres étudiants, Thoreau doit prendre part à la cérémonie de *Commencement*, au cours de laquelle il doit donner lecture d'une conférence publique. Un thème d'écriture lui est imposé. Avec deux de ses camarades, il doit traiter de « l'esprit commercial des temps modernes et son influence sur le caractère politique, moral et littéraire d'une nation ». Thoreau est désigné pour parler de l'aspect moral du sujet. L'exposé prend une tournure audacieuse, car David Henry a le goût du jeu, voire de la provocation. Au pupitre, devant un parterre d'élèves et de professeurs venus assister à l'événement, il déploie sa pensée non sans un brin d'effronterie, avec de grands gestes, des yeux brillants et une voix assurée. Un an plus tard, dans son *Journal*, il pose un regard sévère sur ce rite de passage. Il se souvient de ces universitaires qui lui faisaient face ce jour-là, ces « non-entités 5 », comme il aime les désigner, qui n'incarnent en fait qu'un savoir officiel et uniforme, et lui font « craindre de perdre sa propre identité 6 ». Sans véritable entrain, il se joint malgré tout à cette mascarade, jalonnant les lignes de son exposé de ses idées novatrices, et haussant la voix quand cela s'impose. Il est convaincu que l'esprit commercial de l'époque « induit dans toutes nos pensées et sentiments un degré de son propre égoïsme 7 ». Il attaque sans réserve le mercantilisme et poursuit, toujours avec cet aplomb qui le caractérise : « Nous devenons égoïstes dans notre patriotisme, égoïstes dans nos relations domestiques, égoïstes dans notre religion 8. » Ce qu'il

wise, c'est également notre conception du travail :

L'ordre des choses devrait plutôt être inversé — le dimanche devrait être le jour de labeur de l'homme, pour ainsi gagner sa vie à la sueur de son front ; et les six autres jours consisteraient en le repos des sentiments et de l'âme, — pour parcourir ce jardin ouvert, et boire aux doux effluves et aux sublimes révélations de la Nature [9](#).

Il opère ainsi une inversion des valeurs en proposant de s'éprouver dans le loisir plutôt que dans la besogne. Ce loisir, aux yeux de Thoreau, s'apparente à une forme d'oisiveté. Il encourage l'homme à vivre pleinement ses émotions et ses envies, à contre-courant du rude quotidien qui l'emprisonne. Son *Journal* prolonge, quelques mois plus tard, cette même critique du travail, et certaines de ses phrases prennent de faux airs de fable de La Fontaine :

Tel est l'homme qui trime, soulève, lutte comme une fourmi, pour pousser une miette perdue et inutile et la déposer dans son grenier ; avant de s'en repartir, content de lui. Il regarde en l'air, puis vers le sol (car même les fourmis peuvent baisser les yeux) la terre et le ciel sont contemplés d'en haut et d'en bas en même temps ; et ainsi vu des hommes, vu du monde, délivré de toute obligation il disparaît dans la nuit qui engloutit tout. Et est-il condamné à toujours faire le même parcours ? Ne peut-il en se tortillant, en se contorsionnant, en s'encourageant, pousser ou extraire quelque chose qui vivra — respecté, intact, intangible, échappant à tout mépris [10](#) ?

Aucun désenchantement dans ces quelques mots, mais un évident idéalisme, qui tranche avec cette époque capitaliste, et qui va désormais constituer le moteur de sa réflexion.

David Henry quitte finalement Harvard le 30 août 1837. Il en sort officiellement diplômé, mais ne se presse pas pour avoir son certificat en main. Ses années dans l'enceinte universitaire lui ont permis de s'instruire, mais lui laissent un goût amer... C'est sans doute la raison pour laquelle il refuse de payer les cinq dollars nécessaires à l'obtention du précieux sésame qui n'a rien de capital à ses yeux. Seul lui importe de « vivre profondément et sucer toute la moelle de la vie [11](#) », ce qu'il s'emploie à faire avec la volonté farouche de s'écarter « du sentier battu des professions [12](#) ». Retournant vivre chez ses parents, fort d'un caractère affirmé et épris d'absolu, il prend également une importante décision : inverser l'ordre de ses prénoms. David Henry Thoreau devient ainsi Henry David Thoreau : une nouvelle signature pour une nouvelle

identité. Les causes de ce changement ne sont pas expliquées par l'intéressé qui a probablement souhaité, non pas se rebeller contre ses parents, mais juste s'affirmer, et choisir l'homme qu'il voulait être. Et la modification du nom de baptême s'accompagne bientôt d'une autre décision d'envergure. Le futur écrivain veut rompre son engagement vis-à-vis de l'église du village à laquelle toute sa famille est rattachée. Il y parvient et refuse même, quelques mois plus tard, de payer l'aumône, ne se considérant pas comme un auditeur assez régulier pour le faire. Résolument tourné vers l'avenir, Thoreau, débarrassé de ses hésitations d'adolescent, sort enfin de sa chrysalide. Il naît pour la seconde fois.

Emerson, le maître et l'ami

Ce que Thoreau ne savait probablement pas en intégrant Harvard, c'est qu'il marchait sur les pas d'un homme qui allait, sinon bouleverser sa vision du monde, du moins l'amener à le regarder autrement. Il s'appelle Ralph Waldo Emerson, le fameux auteur de *Nature*, qu'Henry David a déjà parcouru. Il est de quatorze ans son aîné et fut lui-même étudiant boursier de l'université.

Né à Boston en 1803, Emerson a étudié la théologie et a longtemps occupé un ministère dans une église de sa ville natale. Mais cette fonction ne lui sied guère et il l'abandonne donc pour partir sur les routes d'Europe. À son retour, en 1835, il décide d'élire domicile à Concord, dans une ferme achetée avec sa seconde femme, Lidian Jackson. La demeure se trouve, par le plus grand des hasards, tout près de la maison familiale des Thoreau... Mis à part quelques échappées, Emerson ne quitte plus le bourg qui va devenir, en grande partie grâce à lui, un centre d'émulation intellectuelle reconnu et convoité dans tout le pays. Ses multiples interventions au Concord Lyceum lui valent rapidement d'être cité comme l'un des hommes les plus importants de la région. Mais c'est surtout avec la création du Transcendental Club qu'il va devenir une personnalité incontournable. Il fonde ce cercle de penseurs avec trois de ses anciens camarades de Harvard : Frederick H. Hedge, George Ripley et George Putnam. Leur décision de se réunir et de réfléchir à la condition de l'homme est née d'une indignation : invités à fêter le bicentenaire de leur université en 1836, les quatre amis se rendent compte que l'enseignement n'y est plus aussi satisfaisant qu'auparavant, et déplorent son manque d'ouverture et sa pauvreté. Leur idée de la connaissance et de l'érudition est tout à fait différente. Ils engagent donc un élan de réflexion qui, de discussions en réunions, se transforme progressivement en un mouvement de pensée, littéraire et philosophique, baptisé « transcendantalisme ».

Les idées de ce groupe, qui veut mettre en contact l'esprit humain et la nature, n'ont jamais pris la forme d'une véritable doctrine. En revanche, elles se fédèrent toutes autour des écrits romantiques et idéalistes européens (ceux de Coleridge, Kant, Schelling, Goethe, ou encore Carlyle) qui vont constituer un formidable tremplin au projet d'Emerson et de ses camarades. Selon eux, l'individu est pris au piège des tentacules de la modernité : le travail subi, la recherche incessante du gain et du profit, l'ambition sociale et pernicieuse. Le monde en marche, au lieu de protéger et de servir l'homme, l'éloigne de ce qui le fait exister : la nature. Emerson évoque souvent celle-ci sous les traits d'une amie qu'il faut savoir considérer avec révérence et sagesse. Si seulement l'homme accepte d'être en harmonie avec elle, alors il découvrira qu'elle renferme en elle la source de sa tranquillité et de son bien-être. « Dans les bois, nous revenons à la raison et à la foi ¹ », écrit Emerson dans son livre *Nature*, un récit lumineux qui fut la pierre angulaire de la pensée transcendentaliste.

Là, je sens que rien ne peut m'arriver dans la vie, ni disgrâce, ni calamité que la nature ne puisse réparer. Debout sur le sol nu, la tête baignée par l'air joyeux et soulevée dans l'espace infini, tous nos petits égoïsmes s'évanouissent. Je deviens une pupille transparente ; je ne suis rien, je vois tout ; les courants de l'Être universel circulent à travers moi ; je suis une partie, ou une parcelle de Dieu ².

L'indéniable sensualité de ces lignes, qui ménagent une part importante au divin, conforte l'idée d'un rapport unique de l'homme aux éléments. L'évocation du corps, invité à embrasser les nourritures terrestres, n'est d'ailleurs pas sans rappeler certains préceptes orientaux qui conduisent discrètement cette pensée vers une philosophie de l'instant présent. Mieux connaître le monde qui nous entoure, et mieux se connaître : tel pourrait être le credo du cercle d'Emerson qui croit en la régénération de l'homme par l'univers. Cette régénération ne peut se faire sans un certain culte de soi, nécessitant un repli sur son corps et ses propres intérêts. Il s'agit de parvenir à appréhender ses sensations et ses émotions en rejetant tout ce qui ne vient pas de soi. Malheureusement, ces quelques principes valent aujourd'hui au projet transcendentaliste d'être jugé sous l'angle déformé d'un individualisme exacerbé. Lui qui excluait pourtant tout égoïsme ne prônait qu'une meilleure compréhension intime de l'être humain dans le but de parvenir à une

amélioration de la société. Thoreau l'avait bien compris, et ces idées touchent de plein fouet son âme aventureuse, qui a préservé une certaine innocence. « L'amoureux de la nature est celui [...] qui a gardé l'esprit d'enfance jusque dans l'âge adulte ³ », écrit Emerson, qui s'adresse sans le savoir à son prochain disciple.

La rencontre entre les deux hommes a lieu lors du dernier semestre d'Henry David à Harvard. Ils s'étaient déjà croisés auparavant, en cours de rhétorique, sans avoir néanmoins eu l'occasion d'échanger quelques mots. Mais le hasard leur sourit de nouveau puisque la belle-sœur d'Emerson, Lucy Jackson Brown, séjourne dans la pension de famille Parkman's House tenue par les parents d'Henry David à Concord. Au cœur de la maisonnée, la cliente se lie d'amitié avec Sophia, la dernière de la fratrie. Témoin depuis plusieurs années du travail d'écriture d'Henry David, la petite sœur a l'ingénieuse idée de donner à lire un essai écrit par son frère à sa nouvelle connaissance... Lucy, frappée par l'intelligence de cette écriture, et surtout par sa proximité avec l'esprit d'Emerson, entreprend donc de présenter les deux hommes. D'heureuse intermédiaire, la belle-sœur devient vite un fantasme pour Henry David, qui s'amourache de cette quadragénaire, et tente même de la séduire en déposant à sa fenêtre un bouquet de fleurs et un poème... La première déclaration d'amour de Thoreau reste malheureusement sans réponse, mais ne met pas pour autant en péril sa future rencontre avec Emerson.

Le 9 avril 1837, le maître reçoit enfin l'étudiant dans sa demeure. Thoreau est d'emblée fasciné par l'auteur de *Nature* et ne manque pas de souligner les « talents spéciaux inégalés ⁴ » de ce quasi-démiurge, justifiant ainsi l'emprise que sa pensée a pu avoir non seulement sur lui-même, mais sur toute une génération d'écrivains, tels que Nathaniel Hawthorne ou encore Herman Melville. Ému par ce premier échange, Thoreau se plonge à corps perdu dans les écrits d'Emerson et confirme son penchant pour les ouvrages d'histoire naturelle en achetant son premier livre de botanique, *Plants of Boston and Vicinity* de Jacob Bigelow. Stimulé par ces nombreuses lectures, et par ces maîtres à penser, il devient un curieux radical, et commence à faire de ses sens son matériau d'écriture.

En septembre 1837, de nouveau à Concord, Thoreau est un jeune homme de vingt ans qui a gagné en assurance. Sa repartie se déploie au

cœur des discussions familiales quotidiennes, et ses projets professionnels se précisent. Il parvient à se faire embaucher en tant qu'instituteur à l'école de la ville, épousant la même carrière que ses aînés Helen et John, ainsi que Sophia, qui enseignent tous les trois dans la région. Un copieux salaire lui est proposé pour l'époque — une somme qu'il n'aura plus jamais l'occasion de toucher par la suite —, mais il n'en profite pas longtemps. Thoreau reste en effet à peine quinze jours dans cet établissement. Le jeune professeur qui, probablement, enseigne davantage par facilité que par passion démissionne brutalement de son poste car il s'oppose aux méthodes éducatives. Dans cette Amérique austère, les élèves sont accoutumés à la punition : les sévices et les humiliations à leur endroit sont quotidiens. Thoreau refuse ouvertement de prendre part à cette violence, et d'appliquer ces châtiments corporels. Se souvenant des conversations avec le pasteur Orestes Brownson au sujet de l'éducation, il s'est forgé sa propre morale. Les mots doivent selon lui remplacer les coups. Le conflit avec ses supérieurs est dès lors inévitable. Mais avant de partir, il s'arrête soudainement, observe la classe en silence et surprend tout le monde en choisissant arbitrairement six élèves qu'il frappe devant les autres. Ce geste interroge encore et confirme le caractère insaisissable du personnage. A-t-il voulu démontrer, par l'incongruité de cette conduite, l'absurdité même de la violence ? Ou est-ce un simple coup de colère ? Lui-même ne l'explique pas, et son silence favorise rapidement les rumeurs. La nouvelle, qui se répand à travers le village, charge Thoreau d'une réputation d'excentrique, inspirant aux habitants beaucoup de méfiance. Cette marginalité encore nébuleuse se confirme quelques années plus tard, lorsqu'en avril 1844 il met accidentellement le feu au bois de Concord lors d'un pique-nique avec son ami Edward Hoar. Dès lors, les regards qu'on porte sur lui se transforment en autant de « poignards » qui transpercent sa conscience. Une agressivité ressentie, et qui n'est pas nouvelle, puisque les yeux des autres lui sont toujours apparus comme une menace : « C'est un miracle que nous puissions marcher dans les rues sans être blessés par ces armes fines, brillant de mille feux, car un homme peut tirer d'un coup sa rapière ou bien, sans qu'on le remarque, la porter dégainée ».

S'il ne croise pas beaucoup de regards bienveillants dans le village, il peut cependant compter sur ceux de son ami Emerson. À l'automne, ce

dernier lui lance : « Que faites-vous en ce moment ? [...] Tenez-vous un journal ⁷ ? » Thoreau, troublé par cette interrogation, s'abandonne finalement avec ardeur à cette activité, suivant les encouragements de son maître qui en tient un depuis dix-sept ans. Le jeune diplômé, dont l'avenir peine à se dessiner, saisit alors la plume et écrit sa première entrée le 22 octobre 1837, dans un cahier rouge de cinq cent quarante-six pages. D'autres suivront, et d'autres milliers de pages aussi qu'il rédige jusqu'à sa mort ^{*1}. Il y commente ses lectures, rassemble ses réflexions éparées, et note ses observations effectuées au cœur de la nature. On y trouve même quelques poèmes, et des aphorismes qui esquissent ses thèses à venir. Mais, paradoxalement, il délivre peu d'informations à son sujet, préférant la contemplation du monde autour de lui à l'introspection de sa conscience : « Pour être seul, je trouve qu'il est nécessaire d'échapper au présent — je m'évite ⁸. » À travers cette étrange écriture de soi, il retranscrit le mouvement de sa pensée et signe, dans le même temps, son acte d'adhésion au transcendantalisme. La coutume voulait en effet que chaque membre du club écrive son propre journal, et même le partage, et le lise aux autres lors des réunions. Thoreau, élève appliqué, se soumet à ce rituel d'écriture, mais ne peut s'empêcher de penser que les quelques mots qu'il inscrit dans son cahier ne sont parfois que vains et insignifiants :

Mais à quoi servent tous ces griffonnages ? — ce qui est griffonné aujourd'hui, dans la chaleur de l'instant, peut être contemplé avec une pointe de satisfaction, mais hélas ! demain — voire ce soir — ce sera rassis, plat et inutile — *in fine*, ça n'existera pas, seule restera la coquille — comme la carapace rouge de quelque homard à moitié cuit qui, jetée sur le bas-côté, continue plus que jamais de vous regarder sur le chemin ⁹.

L'écrivain en devenir, assailli de doutes, souffre encore de se relire.

Mais la présence d'Emerson le rassure. Le fondateur du Transcendental Club l'encourage à écrire dans *The Dial*, la revue du groupe qui sera publiée jusqu'en 1844. Bien plus qu'un conseiller, Emerson devient le guide de Thoreau, et les deux hommes se fréquentent régulièrement. Ils s'écrivent aussi beaucoup, leur imposante correspondance ¹⁰ en témoigne aujourd'hui. L'auteur de *Nature* l'engage à s'émanciper, à être davantage à l'écoute du monde. Il croit profondément en sa singularité et veut l'initier à une certaine perception

de l'univers qu'il faut selon lui sentir, humer, et toucher. Il n'est pas rare de les croiser marchant le long des falaises de Fair Haven, s'enivrer du vent et du bruit des oiseaux. Thoreau ne tarde pas à renouveler seul ces promenades, s'exerçant à éveiller ses sens. Le voici un matin à Concord, s'imprégnant des rayons du soleil :

Maintenant, le roi du jour joue à cligne-musette au coin de l'horizon, et chaque fenêtre de chaque maison affiche un sourire doré — l'image même de l'allégresse. Je vois l'eau briller dans les yeux. Le souffle sourd du jour qui se réveille frappe l'oreille d'un mouvement ondoyant — il me parvient par-dessus collines et vallons, prés et forêts, et je suis chez moi dans le monde [11](#).

Perpétuant les jeux de son enfance dans les environs du village, Thoreau « roule à travers l'espace [12](#) », et laisse une trace, dans son *Journal* surtout, de ces joyeuses errances.

Son bonheur s'écrit au jour le jour, et une drôle d'anecdote apparaît soudain sous sa plume, un « curieux incident [13](#) », dira-t-il, survenu à l'automne 1837. Avec son frère, John, ils se mettent en quête de « reliques indiennes [14](#) » dans les bois et font de belles trouvailles : « deux pointes de flèche et un pilon [15](#) », dénichés à l'embouchure de Swamp Bridge Brook. C'est alors que Thoreau, avec grandiloquence, entame un discours à la gloire de ces héros sauvages. Il conclut et indique, se prenant au jeu, l'endroit où se serait tenu un certain « Tahatawan ». Mais la réalité dépasse son imagination de façon inattendue. Il raconte :

Nous nous sommes assis à l'endroit que j'avais indiqué et moi, pour aller jusqu'au bout de la plaisanterie, de mettre à nu une pierre ordinaire que ma fantaisie avait choisie, quand voyez-vous ça ! la première sur laquelle j'ai mis la main, la plus banale qui soit, s'avéra être une pointe de flèche des plus parfaites ; aussi tranchante que si elle sortait des mains de l'Indien qui l'avait façonnée [16](#) !!!

Ce jour-là, le hasard sourit à Thoreau. Il n'en croit pas ses yeux. La nature qu'il chérit depuis si longtemps lui offre enfin son premier cadeau. Observant avec frénésie cette relique inestimable, la mettant délicatement dans sa poche, et reprenant le chemin de sa maison, le promeneur pense probablement que ce genre de découvertes est rare, et ne se reproduira plus. Mais il ne sait pas que cette même nature n'a pas fini de lui révéler ses trésors.

En ce début d'année 1838, Henry David se cherche encore. Loin de renoncer à sa carrière de professeur — la seule qui s'offre à lui pour l'instant —, il espère trouver un nouveau poste dans les environs. Il caresse un temps l'idée de déménager dans l'Ohio et le Kentucky avec son frère, John, pour fonder une école. Mais ils renoncent très vite à leur voyage. Pour l'heure, Thoreau consacre la majeure partie de son temps à épauler son père dans la fabrique de crayons familiale que ce dernier a créée avec son frère, l'oncle d'Henry David, une vingtaine d'années plus tôt. Logé chez ses parents, il s'installe « en compagnie des araignées et des souris [17](#) » dans la mansarde qu'il nomme sa « soupente [18](#) ». Il aime être au sommet de ce foyer, à regarder le monde d'en haut, de sa « fenêtre panoramique [19](#) ». Au milieu de ces quelques mètres carrés, sobrement aménagés, Thoreau passe de longues heures à lire et écrire.

Les grandes lignes de sa première conférence, intitulée *Société*, et prononcée le 11 avril 1838, ont dû être ébauchées dans ce grenier. Il y développe une réflexion sur la place de l'homme dans la société, et n'hésite pas à ponctuer son raisonnement de remarques acerbes. Selon lui, « les hommes ont installé leurs cabanes, planté du maïs et des pommes de terre, à portée de voix les uns les autres. Ils ont ainsi formé des villes et des villages, mais ils ne se sont pas associés, ils se sont simplement réunis, et le mot “société” n'a signifié qu'une réunion d'hommes [20](#) ». Thoreau s'interroge ici sur ce que partagent véritablement les individus, mis à part une terre commune. Il remet en cause le terme même de « société » qui, selon lui, perd son sens : il est illusoire, par exemple, de penser que l'homme est un compagnon pour l'homme. Il le devient. Il « n'est pas né d'emblée dans la société — à peine est-il au monde [21](#) », mais parvient à s'y fondre à grand renfort de « poignées de main ou [de] frottements de nez [22](#) ». L'homme en société porte un masque, et ne se montre jamais tel qu'il est vraiment. Thoreau se méfie des phénomènes de groupe, de la foule, « cet animal aveugle et fou [23](#) », qui manque d'authenticité, et qui empêche l'être humain de s'affirmer.

Ne permettez pas à la société d'être l'élément dans lequel vous nagez ou dans lequel vous êtes ballotté à la merci des vagues, mais soyez plutôt une langue de terre ferme qui s'avance dans la mer, dont la base est quotidiennement lavée par les flots, mais dont le sommet ne peut être atteint que par les grandes marées de printemps [24](#).

Avec cette conférence, Thoreau fait une entrée remarquée en tant qu'orateur au Concord Lyceum, où il est bientôt élu secrétaire puis curateur.

Au début de l'été, à défaut d'avoir trouvé une place comme professeur, il ouvre une école privée qu'il souhaite différente, et plus libre. Pas d'autorité mal placée, ni de châtiments corporels excessifs : il veut proposer à la jeune génération une nouvelle façon d'apprendre, une alternative à la pédagogie courante. Ainsi, les exercices de mathématiques se font dans les champs, en maniant des outils d'arpenteur ; les sciences naturelles se travaillent au potager et au cours de promenades en forêt. Quant à la discipline, elle se décide collectivement. Son but est avant tout de former des esprits à part entière, capables de penser par eux-mêmes. Dans son essai *Marcher*, qu'il écrit à la fin de sa vie, il confie : « Le stade le plus élevé qu'on puisse atteindre n'est pas la connaissance mais la sympathie intelligente ²⁵. » Cette même sympathie, il va s'efforcer de la transmettre avec John, qui le rejoint dans cette aventure. Et si seulement quatre élèves inaugurent la classe improvisée au sein de la maison familiale, Thoreau en accueille rapidement d'autres, les parents se pressant à sa porte pour y inscrire leurs enfants. Manquant rapidement d'espace, ils emménagent dans des locaux plus grands, à la Concord Academy, où il fut jadis élève.

Les compétences des deux frères se complètent : Henry David enseigne les langues anciennes, la physique et l'histoire naturelle, tandis que John est dévolu aux mathématiques et à l'anglais. Les élèves profitent également d'excursions hebdomadaires, à pied dans les environs forestiers, en barque ou à la nage sur les lacs et les rivières. Henry David a toujours une histoire à raconter, un arbre ou un animal à faire découvrir. Son entrain et son charisme fascinent et laissent son auditoire béat. Parmi ses élèves se trouve Edmund Seawall, un garçon de onze ans à l'esprit vif dont il fait la connaissance au printemps 1839. Le jour où il franchit le seuil de la pension familiale des Thoreau avec sa mère, Henry David se prend d'admiration pour lui. Dès lors, ils passent beaucoup de temps ensemble : l'adulte fait découvrir au plus petit les lieux qu'il affectionne tout particulièrement — Fair Heaven, le lac de Walden, et la Concord River. Arrive enfin la rentrée de septembre.

Edmund intègre la classe des frères Thoreau, et devient même la source d'inspiration d'un poème écrit par Henry David. « Sympathy », c'est le titre de ce texte, évoque avec tendresse l'amitié née de cette rencontre :

Sur le tard, hélas ! j'ai connu un brave garçon,
Dont les traits avaient été coulés dans le moule de la Vertu,
Comme si elle le destinait à être le jouet de la Beauté,
Avant d'en faire de sa forteresse l'instrument [26](#).

Ce premier quatrain montre bien tout l'attachement de Thoreau pour cet enfant. Une tendresse qui s'étend par la suite à la sœur d'Edmund, Ellen, dont il tombe rapidement amoureux.

^{*1.} Un projet éditorial ambitieux est actuellement mené par les Éditions Finitude. Thierry Gillybœuf est chargé de la traduction française de la totalité des volumes du *Journal* d'Henry David Thoreau.

Les deux chênes

La fin de cet été radieux s'ouvre sur un voyage désiré et préparé depuis longtemps. Les deux frères, soudés par une forte complicité, osent enfin réaliser l'un de leurs rêves d'enfant : un périple peu ordinaire pour l'époque. Avec leur barque verte et bleue, qu'ils façonnent de leurs mains, et qu'ils baptisent *Musketaquid* — nom indien de la Concord River —, ils se lancent, le 31 août 1839, le long des rivières Concord et Merrimack pour une épopée de deux semaines. Prendre le large est une découverte pour John, tandis qu'Henry David est déjà familier de cet exercice. L'année précédente, il avait effectué une grande randonnée à pied dans les bois, qui l'avait mené jusqu'aux frontières du Maine. Mais cette fois-ci, il s'engage dans une traversée qui le conduit vers le nord de son Concord natal, à contre-courant des eaux. « Je n'ai jamais voyagé aussi loin de toute ma vie ¹ », rapporte-t-il dans *Sept jours sur le fleuve*, l'ouvrage qui relate les détails de cette aventure. Si les années qui suivent lui donnent tort — puisqu'il ira à New York puis au Canada —, cette expédition au fil de l'eau en compagnie de son frère demeure l'une de celles qui l'ont profondément marqué. Il n'est effectivement peut-être jamais allé « aussi loin » émotionnellement que durant ce voyage qui fut l'un des plus heureux.

Le jour du départ, Henry David a vingt-deux ans, son aîné vingt-quatre. Ils embarquent avec le minimum à bord : des couvertures de bison, une tente, une carte, des pommes de terre, du melon, de quoi fendre du bois, mais surtout l'envie de découvrir des terres inconnues, et de s'éloigner de la « vieille routine ² » humaine. Ils cherchent à se confronter à l'extraordinaire de l'existence, s'emparant ainsi du fleuve comme d'une clef qui leur ouvre une nouvelle porte. Ils désirent rencontrer « des hommes dont on n'a jamais entendu parler auparavant et dont on ne connaît pas le nom ³ ». Et ils y parviennent puisque ce voyage est l'occasion pour eux de croiser des fermiers, des bateliers, des

éclusiers, des charpentiers, tous ces gens de peu qui vivent de la terre, et en écrivent l'histoire.

Dans la brume du matin, John et Henry David lèvent l'ancre de leur embarcation. Le bateau, pourvu de longues rames, s'apparente étrangement à un « oiseau aux ailes puissantes⁴ ». Lentement, à la force de leurs bras, ils s'éloignent de Concord et des quelques amis venus les saluer sur le ponton. Et plus la barque glisse sur la rivière, plus les bruits du village semblent décroître et se perdre derrière eux. En quelques minutes, ils s'enfoncent dans la nature épaisse, enveloppés par les branches des saules et le clapotis de l'eau.

Ils passent leur première nuit tout près de Billerica, en haut d'une petite colline, à quelques pas du rivage où leur embarcation est attachée. Le dîner est plutôt frugal : pain, sucre et bouillie de cacao qu'ils font chauffer avec l'eau du fleuve. Et sous leur tente de fortune, les deux frères côte à côte observent, par l'entrebâillement du tissu, la rivière endormie. John et Henry goûtent enfin à la plénitude à laquelle ils aspiraient, sans « aucune trace de vie humaine dans la nuit⁵ ». Seuls, au milieu de cette nature encore inexplorée, avec le ciel, « ce toit dont le voyageur ne s'écarte jamais⁶ », pour unique repère. Ainsi détachés de leur univers familier, ils jouissent de chaque bruissement de feuilles, parfois des jappements de chiens de ferme, ou encore du hululement des chouettes. Leurs oreilles sont également chatouillées par le chant des sarcelles, des tadornes, des oiseaux siffleurs, des canards noirs, « et bien d'autres choses merveilleuses et sauvages avant la nuit, dont ceux qui restent assis dans les salons n'ont jamais rêvés⁷ ». La plupart du temps, cependant, le silence de la forêt est leur unique compagnon, et ils s'amuse de l'écho sourd de leur voix.

Le jour, ils « godill[ent] sans forcer⁸ » grâce à leur voile, et contemplent avec étonnement le cycle de la vie. Les eaux vaseuses et poissonneuses font notamment leur joie, et ils érigent la pratique de la pêche en art de vivre. D'autre part, certains arbres qu'ils découvrent — des tilleuls d'Amérique ou des noyers blancs — prennent sous leurs yeux la forme de gigantesques palmiers. Leur voyage, entrepris sur les rives de leur région natale, a ainsi des allures d'expédition lointaine, et se teinte, dans l'imaginaire de Thoreau, des couleurs fantasmées de

l'Orient. Sans même connaître l'Égypte, John et Henry David se rêvent longeant le Nil sur les eaux jaunes du Merrimack, qu'ils abordent en quittant la paisible Concord River. Les deux « marins d'eau douce⁹ » se réjouissent de voir leur embarcation supporter les remous de ce fleuve fougueux d'une profondeur d'au moins quinze pieds. Mais s'ils sont prudents, ils ne sont pas à l'abri d'imprévus : il leur faut notamment éviter les rochers à certains endroits, mais aussi écoper le bateau, malmené par les flots.

Plusieurs journées de navigation s'ensuivent, le visage au vent, fouetté par les embruns, en compagnie des goélands, des rats musqués et autres mésanges du rivage. Il arrive que la traversée soit monotone, voire ennuyeuse. Mais John et Henry David, l'un serein, l'autre plus tempétueux, peuvent compter sur leur bonne entente. Le second admire son aîné, il l'observe avec une attention appuyée, et nourrit secrètement le souhait de lui ressembler. Leur profonde amitié s'éprouve lors de discussions passionnées dont ils se délectent. Ils aiment échanger leurs pensées et leurs souvenirs de lectures, hantés notamment par le roman d'Alexander Henry — un explorateur américain friand d'aventures. Ils revisitent aussi avec engouement les rêves des anciens colons. Le livre *Sept jours sur le fleuve* témoigne d'ailleurs de ce bouillonnement intellectuel puisqu'il est ponctué de digressions philosophiques autour du thème de l'amitié, de la religion ou encore de l'art.

Une fois ces discussions éteintes, l'un d'eux aime s'arrêter sur le rivage afin d'explorer les environs, tandis que l'autre cabote toujours sur la barque. Et lorsqu'il fait chaud, les deux compagnons croquent dans des melons dont ils offrent les épluchures aux poissons. Ils se baignent également et s'installent à l'ombre des érables pour faire la sieste. Leur plaisir est intense et simple : « C'était agréable d'être couché la tête dans l'herbe et d'entendre ce laboratoire de petits tintements qui jamais ne s'arrêtent¹⁰. » Mais ils ne sont pas toujours seuls sur le fleuve. Les riverains, curieux de leur périple, sympathisent souvent avec eux. Tantôt un pêcheur leur apprend la disparition récente de l'anguille argentée, tantôt un marin s'émeut du déclin de l'activité fluviale, concurrencée par l'arrivée nouvelle du chemin de fer. Les deux frères prennent alors conscience, au cœur de cette nature encore préservée, de la modernisation inévitable de leur région. Et, convertis au plaisir de la

barque, ils se désolent aussi du dépérissement des écluses, et plus globalement de l'abandon de ces eaux.

Sur leur carte qui ne les quitte pas, les étapes de leur traversée se déploient sous leurs yeux : Chelmsford, Middlesex, Tyngsborough, Nashua, Hudson, Merrimack, ou encore Bedford. Ils croisent les chutes d'Amoskeag et font à cette occasion une rencontre attendrissante : un petit garçon prénommé Nathan qui, fasciné par l'histoire de Robinson Crusoé, souhaite embarquer avec eux. Touchés par la candeur de ce fils de fermier, John et Henry David poursuivent néanmoins seuls leur voyage, prenant la direction du mont Uncannunuc, surnommé « la montagne aux deux seins ». Mais malgré leur organisation, ils n'atteignent pas la destination désirée : l'autre Concord, la capitale du New Hampshire, à quelques dizaines de kilomètres au nord de leur point de départ. Ils font demi-tour avant même de la rejoindre, et regagnent rapidement *leur* Concord, portés par le courant. La rapidité de leur descente est telle qu'elle les grise : « On allait tellement vite qu'on avait presque l'impression de voler ¹¹ », s'enthousiasme Thoreau qui aperçoit avec émotion, sur le chemin du retour, « les couleurs de [son] ciel natal à l'horizon ¹² ».

À peine arrivé sur la terre ferme de Concord, John quitte quelques jours son frère pour rendre visite à Ellen Seawall — la sœur de leur ancien élève —, dont il est tombé amoureux avant leur voyage. Il se rend à Scituate, une ville côtière du Massachusetts, dans laquelle elle réside aux côtés de son père, un révérend austère. Durant l'été 1839, John et Henry David avaient pris l'habitude de tenir compagnie à la jeune fille, chacun à leur manière. Quand l'un s'entretenait de longues heures avec elle, l'autre l'emmenait se promener sur les falaises de Fair Heaven. Ellen, courtisée par d'autres hommes, s'amuse au contact des deux frères. Mais Henry David a la délicatesse de garder ses sentiments naissants secrets : il cède la place à son aîné qui fait officiellement sa demande en mariage auprès d'Ellen, un an plus tard, sur cette même plage de Scituate. Elle accepte, mais son père s'empresse de refuser, méprisant les penchants transcendentalistes de John. Abattu par la nouvelle, ce dernier part retrouver sa famille à Concord, tournant le dos à cet amour déçu.

Quelques mois plus tard, Ellen tente d'avoir des nouvelles, non pas de John, mais d'Henry David, par l'intermédiaire de sa tante. Il lui répond directement dans une lettre pleine de tendresse dans laquelle il lui adresse sa propre demande en mariage. Prudente, Ellen l'annonce à son père avant de donner sa réponse à Henry David. Et sans surprise, le révérend Seawall refuse l'alliance, pour les mêmes raisons que pour John. Ellen se marie finalement en 1844 avec un pasteur, s'éloignant ainsi à jamais des frères Thoreau. Mais eux ne l'oublient pas, surtout Henry David qui déclarera, sur son lit de mort, à sa sœur Sophia : « Je l'ai toujours aimée, je l'ai toujours aimée [13](#). » Il n'aura connu d'autre passion que celle-là, platonique et déçue, demeurant célibataire toute sa vie. Mais si l'on en croit son *Journal*, il fut longtemps marié à son âme sœur la Nature, sa « jeune épouse [14](#) » qui ne cessa d'être « d'une compagnie douce, tendre et chaleureuse [15](#) ».

La vie reprend doucement à Concord. Les deux frères continuent de développer leur projet pédagogique dans leur école. Mais Henry David se voit contraint de la fermer en avril 1841, ne pouvant plus en assurer l'activité sans la présence de son aîné, gravement atteint de la tuberculose. C'est pourtant une autre maladie — le tétanos — qui va lui être fatale. Au début de l'année 1842, John se coupe accidentellement le doigt avec un rasoir. D'abord sans gravité, la blessure s'infecte et l'affaiblit, l'obligeant à garder le lit. Le diagnostic du médecin est sans appel : la mort, inévitable, survient le 11 janvier. Quelques jours plus tard, le jeune fils d'Emerson, Waldo — que Thoreau chérissait plus que tout —, succombe à la scarlatine. Âgé d'à peine six ans, il meurt un matin chargé de brume, dans les premières heures de l'automne, sans avoir « eu le temps de prendre racine [16](#) ». Thoreau accueille ce nouveau décès avec une admirable sagesse, refusant de céder à la rancœur face à cet événement « naturel [17](#) » : « Son organisme délicat le réclamait, et la nature a gentiment accédé à sa requête. Il aurait été étrange qu'il vécût. La nature ne montrera pas la moindre peine pour sa mort, et on entendra bientôt le chant de l'alouette dans les prés, et des pissenlits tout frais vont surgir de l'ancienne lignée qu'il avait cueillie l'été dernier [18](#). » Injuste, cet univers qui continue de s'épanouir tandis qu'un enfant n'est plus ? Thoreau répond par la négative. L'homme endeillé doit accepter la loi fondamentale de la nature :

Quand nous regardons les champs, ne sommes-nous pas attristés à l'idée que les fleurs ou les herbes vont faner car la loi qui préside à leur mort est la même que celle qui préside à la vie nouvelle ? La terre devrait-elle ne pas avoir le moral parce que les récoltes meurent d'une année sur l'autre ? L'herbage consent de bon cœur à fleurir, flétrir et céder la place à un nouveau ¹⁹.

Ces deux pertes presque simultanées plongent néanmoins Henry David dans un chagrin insondable, qu'il partage avec son ami Emerson, lui-même orphelin de son frère cadet. L'étrange ressemblance de leur fortune, et cette douleur qu'ils affrontent ensemble, ne fait que renforcer leur amitié qui s'apparente de plus en plus à une véritable filiation. Leur correspondance, commencée quatre ans plus tôt, s'intensifie à partir de cette date. Thoreau adresse spontanément à Emerson des courriers qui ne sont pas toujours motivés par des événements précis, au contraire : « Il n'y a guère de raison pour que, moi qui ai si peu de choses à dire ici, à la maison, je prenne la peine de vous envoyer un peu de mon silence dans une lettre ²⁰ », écrit-il en ouverture de l'une d'elles, datée du 11 mars 1842.

Dans cette période de deuil, l'écriture apparaît comme salvatrice pour Thoreau qui entreprend, au mois de juillet, de rédiger les mémoires du voyage effectué avec John. Il s'appuie pour cela sur ses souvenirs, mais surtout sur le journal de bord que les deux frères avaient tenu, en dilettante, durant l'odyssée. Thoreau y puise de menus détails du quotidien, des impressions et des sensations notées hâtivement, mais aussi quelques lignes de poésie écrites au fil de l'eau. Malgré tout, cette matière première, si elle renseigne sur le contenu formel du voyage, ne retranscrit aucunement l'intensité de l'expérience vécue et ressentie. Thoreau se rend ainsi compte de la difficulté de l'exercice, et se prépare à une rédaction longue et laborieuse. Ce qu'il veut mettre en mots dépasse le simple récit d'aventures : il a en tête une œuvre presque programmatique, qui révélerait, sous le prétexte d'une expédition en barque, ses idées transcendentalistes. Ses réflexions sur la nature et l'amitié alternent avec des anecdotes concrètes faisant du livre, à l'instar du voyage, un récit plutôt digressif.

Débuté après la mort de John, pendant l'été 1842, l'ouvrage condense en sept jours une traversée de deux semaines. En ce sens, Thoreau prend le parti de la réécriture, et a fortiori du roman, en

multipliant, au fil des ans, les brouillons et les différentes versions. Il est à la recherche d'une certaine vérité de l'écriture, et s'engage, corps et âme, dans ce projet. Ses « coups de plume [21](#) » battent le papier avec vigueur, voire « discipline [22](#) ». Thoreau a conscience que l'écrivain, comme le bûcheron, doit fendre son bois : « L'esprit ne fait jamais de grand effort victorieux sans une énergie équivalente du corps [23](#). » Mais cette exigence envers lui-même ne suffit pas à convaincre un éditeur. Plusieurs refusent en effet le manuscrit, et Thoreau aurait certainement abandonné l'idée de le publier si Emerson, qui a lu le texte, ne l'avait encouragé. Il est finalement récompensé de ses efforts lorsqu'un certain James Munroe accepte, en 1849, d'éditer le livre sous le titre *Sept jours sur le fleuve*, à la seule condition que l'auteur rembourse les frais d'impression si l'œuvre ne se vend pas.

Cet hommage adressé à son frère défunt se double malheureusement d'un nouveau drame. La sœur d'Henry David, Helen, meurt en juin 1849 de la tuberculose, entachant la publication de ce premier livre. Et, comble de malheur, Thoreau se voit contraint de racheter à son éditeur, quelques années plus tard, plusieurs centaines d'exemplaires qui lui sont livrés par le train : « J'ai désormais une bibliothèque d'environ neuf cents volumes dont plus de sept cents que j'ai écrits moi-même [24](#). » Le coup est rude et le ton, amer. Mais cette déconvenue n'enlève rien à la puissance de *Sept jours sur le fleuve* qui demeure une œuvre non seulement de la fraternité, mais aussi de la renaissance. À travers ses lignes, Henry David parvient à faire « battre un pouls [25](#) », et le lecteur « devine un sang éternel qui y coule [26](#) », celui de son aîné John, fidèle compagnon de route. Les deux frères, bien que séparés, sont comme ces chênes dont parle Thoreau dans les vers de son *Journal*, le 8 avril 1838 :

Je veux parler de deux chênes robustes qui, côte à côte,
Résistent à la tempête de l'hiver,
Et malgré vents et marées,
Croissent et font de la prairie la fierté,
Car tous deux sont forts.

Au-dessus, ils se touchent à peine mais
En remontant jusqu'à la source,
Émerveillés, vous découvrirez
Que leurs racines sont entremêlées
Inséparablement [27](#).

Le refuge transcendantaliste

À la suite de la fermeture de l'école, Thoreau profite de sa liberté retrouvée pour écrire. *The Dial* accueille plusieurs de ses textes : des essais sur certains de ses auteurs de prédilection — tels que le penseur latin Aulus Persius Flaccus — ou plus généralement sur des thèmes philosophiques — l'amitié, l'esclavage, la nature. Ses articles ne sont cependant pas toujours retenus. La directrice de la revue, Margaret Fuller, semble encore douter parfois de la pertinence et du talent du jeune protégé d'Emerson. Thoreau continue malgré tout d'écrire pour son propre compte. Il s'essaie notamment à la poésie dans son *Journal* — véritable laboratoire de création —, mais il demeure très critique envers sa plume, poussant l'exigence jusqu'à détruire certains de ses textes.

En mars 1841, au cours de son éducation transcendantaliste, il a l'occasion de faire l'expérience d'un retour à la nature. Deux amis du Transcendental Club, George et Sophia Ripley, lui font une proposition très répandue à l'époque : ils l'invitent à rejoindre la Brook Farm, une communauté utopique qu'ils viennent de fonder à West Roxbury, et qui entend proposer une nouvelle manière de vivre. Depuis que la crise économique de la fin des années 1830 a frappé le pays, plusieurs formations de ce genre ont vu le jour, cherchant des nouvelles façons de vivre au sein de la société américaine. Les Ripley se concentrent sur le travail de la terre — qui permet la vente régulière de produits agricoles —, ainsi que sur les loisirs en tout genre — danse, théâtre, lectures, etc. Thoreau et d'autres transcendantalistes, dont Emerson, refusent finalement d'adhérer au projet, même s'ils se rendent une journée sur place, guidés par leur curiosité. Henry David est particulièrement sceptique. Il ne croit pas en la pertinence de cette formation un peu fantaisiste à ses yeux. En outre, il n'a jamais été utopiste, bien au contraire : il a toujours eu les pieds sur terre,

fermement ancrés dans la réalité. Plus tard, il décline également la proposition de son camarade Amos Bronson Alcott — le père de l'écrivain Louisa May Alcott, auteur du roman *Les Quatre Filles du docteur March* — qui envisageait de créer sa propre communauté.

Emerson est très attentif à la production littéraire de Thoreau, et lui prodigue de nombreux conseils. À l'occasion de la publication du troisième numéro de la revue, il lui confie un projet ambitieux : proposer une étude de l'histoire naturelle du Massachusetts, formule qui donne son nom à l'article en question publié en avril 1842. Il s'agit du premier véritable travail scientifique accompli par Thoreau. Très soucieux de la place et du rôle de l'individu au sein de la nature, il exhorte son lecteur à être tout entier présent dans l'observation : « Il faut regarder longuement avant de réussir à voir ¹ », allègue celui qui est le premier à appliquer sa méthode. Et il prolonge dans le même temps sa critique, engagée plus tôt, du progrès industriel : « On n'apprend pas par induction et déduction ni en appliquant à la philosophie les règles mathématiques, mais par relation et sympathie directe avec les choses. [...] avec toute l'assistance de la mécanique et des arts, l'esprit le plus scientifique sera toujours l'homme le plus sain et le plus amical, celui qui possède à la perfection la sagesse indienne ². » En convoquant ainsi les peuples ancestraux de son pays, il affirme une nouvelle fois son goût pour la vie sauvage, qu'il veut protéger à tout prix.

L'un de ses autres articles, publié la même année, témoigne de cet engagement viscéral. Il s'intitule « Le paradis à (re)conquérir » et s'appuie, tout en les nuancant, sur les théories de John Adolphus Etzler. Dans son livre *The Paradise within the reach of all men, without labour, by power of Nature and Machinery*, publié en 1833, cet ingénieur allemand défend l'utilisation de la science et de la technique afin d'améliorer la vie des hommes. Il salue notamment l'invention de la vapeur, de la force hydraulique, prône le développement de l'énergie marémotrice, et plus étonnamment des énergies solaire et éolienne. Ces idées visionnaires suscitent chez Thoreau, près de cent cinquante ans avant leur mise en pratique, un profond intérêt. Comme Etzler, il pense que l'homme est « le plus féroce et le plus cruel des animaux ³ », et qu'il se doit de respecter la nature. « N'utilisons pas chichement ce qui nous est offert généreusement ⁴ », lance-t-il à ceux qui tirent profit, sans

scrupule, des richesses naturelles. Il les encourage au contraire à réfléchir aux conséquences de leurs actes, et à envisager que cette même nature, qu'ils mutilent, peut être leur alliée :

Elle [la nature] peut faire tourner le globe sans répit, elle peut chauffer sans feu, elle peut nourrir sans aliment, elle peut vêtir sans habit, elle peut abriter sans toit, elle peut créer un paradis intérieur qui rend inutile tout paradis extérieur ⁵.

Seul l'apiculteur incarne, selon lui, l'homme de raison, et Thoreau salue la noblesse de son activité qui n'endommage pas l'environnement. Il ne manque pas non plus de surprendre le lecteur d'aujourd'hui en anticipant sur les problématiques écologiques de notre temps, notamment lorsqu'il s'interroge, au détour d'une phrase : « Mais pourquoi les demeures des hommes sur cette terre ne pourraient-elles pas être construites une fois pour toutes avec des matériaux durables ⁶ ? » Remarquable hypothèse qui se voit concrétisée de nos jours, tandis que de plus en plus d'individus se tournent vers la nature afin de pourvoir aux besoins qu'ils se sont eux-mêmes créés...

Quelques mois avant la mort de son frère, Thoreau s'est installé chez celui qui est désormais plus que son mentor : son ami, Emerson. Emerson lui a ouvert les portes de son foyer, et lui a ménagé une place au sein de sa famille, en échange de quelques services. Henry David, quelque peu bouleversé par la maladie de John, a profité de cette opportunité, et endossé la fonction de *factotum*. Très travailleur, il aide Emerson à jardiner, à s'occuper des arbres fruitiers, ou à construire des nichoirs. La famille l'adopte comme un fils, et le nouvel habitant se prend d'affection pour les enfants du couple, auxquels il se plaît à raconter des histoires. Le soir venu, c'est à Emerson qu'il fait la conversation, et il pioche à l'envi dans sa grande bibliothèque qui regorge de références orientales, mais aussi d'auteurs européens. Les romans, ou les livres savants, ne recueillent que rarement son attention. Il est davantage attiré par la lecture de textes sacrés, qu'il considère comme les seuls capables de l'éveiller. Ainsi qu'à Harvard, la compagnie des ouvrages de papier lui est chère, et il est attentif à ce qu'il a entre les mains : « Il faut prendre soin de bien choisir nos lectures, car les livres sont la société que nous côtoyons. Il ne faut lire que ceux qui procurent une vérité ⁷. » Les biographies sont, à ce titre, un genre que Thoreau

affectionne tout particulièrement.

Son nouvel emploi du temps ne le prive pas de ses éternelles promenades dans les bois, mais aussi dans les montagnes. À l'été 1842, quelques mois après la mort de son frère, il se trouve un nouveau complice de voyage en la personne de Richard, le jeune frère de Margaret Fuller, à qui il avait proposé son aide pour préparer le concours de Harvard. Ensemble, ils veulent effectuer l'ascension du mont Wachusetts, bien « résolu à gravir ce mur bleu qui délimitait l'horizon à l'ouest [8](#) ». Le pic « esseulé [9](#) », situé près de la Connecticut River, s'élève à plus de six cents mètres au-dessus du sol. Mais son altitude, qui taquine les cieux, ne décourage pas les deux marcheurs, désireux de toucher du doigt ce « soutien du paradis [10](#) ». Ils commencent à l'aube leur randonnée qui va s'étaler sur quatre jours, se lançant à travers les vallées herbeuses, et franchissant quelques villages. Après avoir passé leur première nuit dans une auberge tenue par des Suédois, ils parviennent assez aisément au sommet du plus haut point de vue de la région, véritable « observatoire de l'État [11](#) », dominant ainsi le pays qui s'étend sous leurs pieds. Les myrtilles, framboises et autres fraises, « fruits divins et légers [12](#) », cadeaux secrets de la montagne, composent leur modeste dîner qu'ils dégustent sous les étoiles et à la lumière de la lune. Transportés par cette « élévation légère [13](#) » et nocturne, les deux amis ouvrent leurs yeux au petit matin et constatent avec déception que la brume a masqué l'horizon. La terre désormais invisible, ils se voient flotter sur une mer de nuages, échoués sur une île rocheuse qu'aucune carte ne désignait. Le poète latin Virgile les accompagne pendant cette journée cotonneuse. Ses vers les transportent et leur révèlent une nature dérobée à leur regard. Autour d'eux, les nuages semblent, enfin, se dissiper et laissent surgir un paysage bucolique... Et comme par magie, à leur réveil, le vent a chassé le duvet blanc et ils peuvent, tels des faucons, contempler le paysage d'en haut :

C'était un endroit où les dieux erraient peut-être, si solennels et solitaires, et coupés de toute contagion avec la plaine [14](#).

L'image est audacieuse, mais elle donne toute la mesure du panorama qui s'offre à eux. Voir le monde d'en haut, c'est non seulement côtoyer la Providence, mais aussi acquérir un savoir unique,

auquel peu d'hommes ont droit. Ils repartent chez eux, grandis, dévalant les pentes du Wachussetts au rythme du « chant vespéral du rouge-gorge ¹⁵ ». S'ils sont bien redescendus sur terre, ils gardent malgré tout un peu de l'atmosphère éthérée de la montagne en eux. Les précieux souvenirs de cette brève ascension sont réunis par Thoreau dans *Une marche au Wachussetts*, paru quelques mois plus tard, en 1843, dans une revue de Boston.

Mis à part cette courte absence, Henry David est généralement très présent auprès des enfants d'Emerson, notamment lorsque celui-ci est appelé à donner des conférences à travers les États-Unis, et même en Europe. Thoreau lui écrit souvent pour lui donner des nouvelles de ses deux filles, le renseignant sur des épisodes aussi capitaux qu'attendrissants : les premiers mots prononcés par la petite Edith, ou les éclairs de lucidité de son aînée Ellen. L'absence du patriarche, qui dure plusieurs mois, lui permet également de mieux connaître son épouse, Lidian Jackson, elle-même membre du Transcendental Club, et qu'il désigne spontanément comme sa « sœur aînée ¹⁶ ».

En mai 1843, il quitte néanmoins ce chaleureux domicile, et prend le bateau pour rejoindre New York. Près de cette ville, un poste de précepteur lui est réservé à Staten Island, dans la famille du frère d'Emerson. Thoreau est attendu pour prendre en charge l'éducation du petit William, huit ans.

Les premiers jours près de l'océan lui sont douloureux, puisqu'il attrape un rhume doublé d'une bronchite, des petits désagréments de santé qui l'empêchent de découvrir comme il se doit son nouvel environnement. Mais une fois rétabli, il ne se déplace guère en ville, et le peu qu'il visite de New York est une déception : l'architecture et les quelques monuments religieux n'attirent pas son attention. La métropole n'est qu'un mauvais tableau : « J'ai honte de mes yeux qui la regardent ¹⁷ », se risque-t-il à écrire à Emerson. Seul le cortège informe et pressé des femmes et des hommes le fascine autant qu'il l'effraie : « La foule est quelque chose de nouveau à quoi il faut prêter attention. Elle vaut largement un millier d'églises de la Trinité et de Bourses qu'elle contemple — elle passera devant elles et les piétinera un beau jour ¹⁸. » Pétrifié par cette masse de citadins qui se déplacent sans but, Thoreau l'est aussi face aux bruits de la ville : son agitation ne lui sied d'aucune

manière. Il préfère de loin se rendre à la plage, près de la mer mugissante dont l'immensité l'étonne, ou encore s'amuser à greffer des bourgeons à la volée.

Thoreau se rêve secrètement loin de tout ce halètement, et sa ville de cœur lui manque. Les lettres qu'il adresse à cette époque à Emerson ainsi qu'à sa femme Lidian sont empreintes de regrets pour la terre de Concord, et passent sous silence, pour la majorité d'entre elles, l'expérience new-yorkaise : « J'imagine que les fleurs ont plutôt bien prospéré, puisque je n'étais pas là pour les moquer, et les poules, à n'en pas douter, sont conformes à leur réputation [19](#) », peut-on lire entre deux évocations nostalgiques de la cueillette des baies ou des promenades pédestres. Comme un remède à cet éloignement contraint, il convoque à nouveau tous ces souvenirs d'antan à travers la rédaction du récit *Balade d'hiver*. C'est une œuvre animiste, qui préfigure sur de nombreux points celle de *Walden*. En plein cœur de l'été new-yorkais, Thoreau se remémore ainsi « l'ambiance douillette [20](#) » des hivers du Massachusetts. Il raconte sa joie, lorsque, regardant à travers « les carreaux givrés [21](#) » de la fenêtre, il contemplait la nature en train de reprendre ses droits. La neige effaçait la trace des pas humains et seules étaient visibles celles du renard, de la souris ou encore du lapin qui s'étaient aventurés par ici dans la nuit. Nul doute pour Thoreau que là, enfoncé au milieu des « forêts, ces villes naturelles [22](#) », « la vie [était] beaucoup plus vivante [23](#) », plus intense et plus poétique qu'à New York. Les arbres avaient des « bras blancs tendus vers le ciel [24](#) », le sol était « sonore comme du bois sec [25](#) », et la rivière hibernait dans un grondement sourd. Thoreau nous offre ainsi le tableau d'une « ère primitive [26](#) », dans laquelle l'air était si pur, si « tonifiant [27](#) », qu'il en devenait un véritable « élixir pour les poumons [28](#) ». Au morne quotidien de Staten Island, et à l'étouffement permanent qu'il subissait, il opposait donc, à travers cette ode à l'hiver, un impératif radical : « Respirer [29](#). »

Si la ville le plonge dans un certain spleen, Thoreau y fait néanmoins quelques rencontres importantes. Emerson prend notamment la peine de le recommander auprès d'Henry James, un grand intellectuel new-yorkais dont le second fils, prénommé lui aussi Henry — le futur romancier, auteur de *Portrait de femme* et du *Tour d'écrou*, entre autres —, vient à peine de naître. Le jeune précepteur se réjouit de cette

entrevue arrangée, et se rend chez lui avec entrain. Le rendez-vous tient ses promesses, et les trois heures de conversation qui s'ensuivent sont un ravissement. « Ce fut un immense plaisir de le rencontrer ³⁰ », écrit Thoreau à Emerson le 8 juin 1843, dans une lettre enthousiaste. Comblé par son accueil chaleureux, il ne manque pas de dire à son ami ce qu'il pense de cet homme « visionnaire et qui va de l'avant ³¹ » : « Je ne connais personne d'aussi patient et déterminé à tirer le meilleur de vous. [...] Il a naturalisé et humanisé New York pour moi ³². » Son expatriation lui semble dès lors plus douce, et il continue de se faire de nouvelles connaissances : le poète William Henry Channing qu'il croise à la bibliothèque nationale ainsi que Horace Greeley, rédacteur en chef du *New York Tribune* — son futur agent littéraire. Mais ces récentes relations ne consolent pas Thoreau de sa situation. Ne parvenant pas à se sentir à sa place, et n'étant pas particulièrement attaché à son élève, il décide de revenir à Concord, après huit mois d'absence, et autant de mélancolie.

Il foule de nouveau le sol de sa terre natale en plein hiver. À vingt-six ans, sans emploi, et ne gagnant pas sa vie avec ses publications, ni en donnant de conférences, il élit domicile, sans surprise, chez ses parents. S'il retrouve rapidement la compagnie des transcendentalistes, il s'active également pour chercher une occupation qui puisse lui rapporter de l'argent. Il effectue donc quelques travaux d'arpentage, de jardinage ou de peinture pour des particuliers. Mais la majorité de son temps est investie dans la fabrique de crayons familiale. Henry David apporte son aide à un moment opportun, car l'entreprise est en péril depuis quelque temps. Avec son père, il développe dès 1844 de nouvelles techniques de production du graphite, l'enrichissant, sur le modèle allemand, avec de l'argile. Le résultat est à la hauteur de leurs espoirs et leur permet de gagner une belle réputation. Certains à l'époque considèrent même leurs crayons comme les meilleurs d'Amérique.

Ces travaux se prolongent à l'automne avec la construction d'une maison neuve pour la famille. Elle s'érige sur un terrain acheté par le couple Thoreau, à Concord, le long de la Texas Street. Henry David prend une part active au chantier, en se chargeant de creuser les fondations de la bâtisse. Et alors qu'il œuvre pour ses parents, une idée se forme dans son esprit : celle de s'engager seul dans un projet similaire.

Les jours passés au bord de l'étang Sandy dans la petite cabane construite par Wheeler, son camarade de chambre à Harvard, lui ont laissé un doux souvenir. Aussi, quand Emerson lui propose de lui prêter un terrain sur les rives de Walden Pond, il s'empresse d'accepter... Dès que la fonte des neiges a commencé, au printemps 1845, il fixe les premières planches de bois de sa cabane, qui sera bien plus qu'une maison : un concept philosophique.

La vie dans les bois

« J'ai pas mal voyagé dans Concord¹. » Il n'est pas de déclaration plus appropriée pour désigner ce qu'était Thoreau : un aventurier tranquille, un pèlerin sédentaire dont les nombreux mouvements s'accomplissent paradoxalement dans un certain immobilisme. Tout au long de sa vie, il n'aura eu d'autre ambition que d'aller au bout de son chemin forestier, de glisser le long des rivières de sa ville, ou de flâner au bord des falaises de la Nouvelle-Angleterre. Concord était son continent, son île déserte, son océan qu'il ne finissait pas d'explorer. Et plus il découvrait les environs, plus l'envie de s'y fixer le tenaillait. Lorsque la guerre au Mexique est rendue inévitable à cause de l'annexion, en février 1845, de l'État esclavagiste du Texas par les États-Unis, Thoreau décide de se mettre à l'écart de cette politique qu'il désapprouve. Là se trouve probablement l'une des raisons profondes de son départ dans les bois. Mais il y en a sûrement d'autres, sur lesquelles nous ne pouvons émettre aujourd'hui que des hypothèses. Sa décision fait-elle suite à son initiation transcendentaliste, lui qui s'est engagé pleinement dans ce courant de pensée ? Serait-ce une idée qu'Emerson lui aurait soufflée ? Le père du Transcendental Club avait lui-même caressé le projet, plus tôt, d'habiter pendant quelque temps dans les bois, là où se trouve « la jeunesse éternelle² », sans jamais pourtant s'y engager. « Pour se retirer dans la solitude, on a autant besoin de quitter sa chambre que la société³ », avait-il écrit en ouverture de *Nature*, anticipant donc la décision de son disciple. Ou, enfin, sont-ce les multiples déconvenues personnelles de Thoreau qui le poussent à changer radicalement de vie ? Un premier élément de réponse nous est délivré dans le deuxième chapitre de *Walden ou La Vie dans les bois*, le livre qui raconte ce voyage singulier :

Je gagnais les bois parce que je voulais vivre selon mûres réflexions, n'affronter que les actes essentiels de la vie, et voir si je ne pourrais apprendre ce qu'elle avait à enseigner, non pas, quand je viendrais à mourir, découvrir que je n'avais pas vécu. Je ne voulais pas vivre ce qui n'était pas la vie, la vie est si chère, ce qu'il me fallait c'était

vivre abondamment, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez résolument, assez en Spartiate, pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie 4.

Cette « déroute 5 », réfléchie par Thoreau, débute par la construction d'une petite cabane en bois, érigée au bord de Walden Pond, un étang qui ressemble davantage à un lac et qui se situe à deux kilomètres de Concord. Lui qui auparavant avait prospecté dans de nombreuses fermes autour de la ville, sans jamais pouvoir acquérir l'une d'entre elles, prend, à travers cette réalisation, sa revanche. Peu importe, finalement, qu'il n'ait pu devenir un propriétaire comme les autres. Il sait, au fond de lui, qu'il appartient à ces bois : « N'importe où je m'asseyais, là je pouvais vivre, et le paysage irradiait de moi en conséquence 6. » Le lieu prime donc sur la cabane, et le fantasme de l'usufruit a laissé place au statut du « squatter 7 » (« squatteur », en français). Au lieu de rembourser de quelconques créances, Thoreau s'autorise à ne courber l'échine que pour lui-même, avec pour seule récompense le plaisir inestimable de travailler avec ses mains, et de n'être redevable que d'elles : « Je sens concentrées là mes meilleures facultés 8. »

Orientée vers le sud, la maison de fortune mesure dix pieds de large sur quinze de long *1. Thoreau la bâtit tout seul, de ses mains calleuses et couvertes de résine qui ne lui servent plus à tenir des livres, mais à porter des planches. Il en récupère d'ailleurs quelques-unes d'une cabane voisine rachetée à un Irlandais. Mais celles-ci ne suffisant pas, il est obligé de fendre du bois et de tailler dans du pin ses propres poutres. Pourvue d'une cheminée, d'une porte, et de deux grandes fenêtres donnant sur le lac, la nouvelle demeure de Thoreau est modeste mais robuste, pour un abri forestier. Elle lui offre surtout une rare sécurité qui le protège du spectre de la banqueroute. Cette gangrène, il la rejette et la fustige : « Lorsque le fermier possède enfin sa maison, il se peut qu'au lieu d'en être plus riche il en soit plus pauvre, et que ce soit la maison qui le possède 9. » L'argent, objet de malheur, doit être selon lui fui plutôt que convoité. Il prend donc ses distances vis-à-vis de ce jeu mercantile et s'installe le 4 juillet 1845 dans cette maison sans « prétention 10 », quelques mois seulement après l'avoir construite.

À en croire ses écrits, ce fameux jour du départ ne fut pas prémédité : il tomba « par hasard 11 ». Pourtant cette date n'est pas

anodine. Il s'agit de la fête de l'Indépendance américaine — une commémoration à laquelle Thoreau refuse donc de prendre part. Cela fait plusieurs années qu'il effectue de petits travaux dans le village, qu'il tente de s'intégrer, et de gagner sa vie. Mais sa bourse peine à se remplir, et il ne trouve pas de place au sein de ce monde qui semble soit ne pas lui convenir, soit ne pas l'accepter tel qu'il est. Il lui est tout autant impossible de quitter la région de Concord. L'expérience new-yorkaise lui a démontré qu'il ne peut vivre sans son oxygène. Son expatriation sera donc un exil de proximité, une façon pour lui d'être pleinement autonome sans être loin des siens.

Dans la ville, les festivités s'organisent, la fanfare accorde ses instruments, des drapeaux sont suspendus tout au long des rues. Et Thoreau fait son baluchon, traverse la chaussée, et célèbre, non pas l'indépendance de son pays, mais la sienne. Du haut de ses vingt-huit ans, il se déracine d'un monde, pour mieux s'enraciner dans un autre qui consent à lui accorder une petite place. Son « bois spacieux [12](#) » l'attend, avec son lac qui ressemble tantôt à un « iris [13](#) », tantôt à un « miroir [14](#) », mais aussi ses nouveaux habitants qui parlent un langage si différent. « Je me trouvai soudain le voisin des oiseaux [15](#), écrit-il dans son livre, non point pour en avoir emprisonné le moindre, mais pour m'être mis moi-même en cage près d'eux [16](#). » Durant deux ans, deux mois, et deux jours, il tient ainsi compagnie aux grivettes, litornes et autres *whip-poor-will*.

La durée précise de cette expédition sauvage lui est pour l'instant inconnue. Il a cependant la certitude qu'elle devra un jour toucher à sa fin, et que son départ appelle un retour. Derrière ces cheveux ébouriffés, et dans ce crâne qui n'en finit pas de réfléchir, se cache un esprit libre, certes, mais un esprit qui n'a pas encore totalement renoncé à la société des hommes. Thoreau suit son instinct. Il veut chercher ce qu'il y a derrière la nature connue de tous. En pénétrant la périphérie mystérieuse des bois de Concord, il désire aussi décaper sa propre nature, se régénérer, se purger, en quelque sorte, du monde qui l'entoure. Il peut compter pour cela sur le précieux lac, pauvre en poissons, mais riche d'autres bienfaits. Son eau diaphane est une source à laquelle il s'abreuve. C'est un « puits [17](#) » profond de trente mètres qui regorge de merveilles pour celui qui veut bien s'y pencher. Mais plus que tout, son

périmètre dessine « l'œil de la terre, où le spectateur, en y plongeant le sien, sonde la profondeur de sa propre nature ¹⁸ ». À l'inverse de Narcisse, Thoreau revit au contact des eaux de Walden qui agissent sur lui comme un élixir de vérité : le lac va le révéler à lui-même.

Cette « aspiration à la vie sauvage ¹⁹ », qu'il concrétise indéniablement, ne l'empêche cependant pas de ménager un lien avec le monde civilisé. Car la solitude n'est pas un but à atteindre pour lui. Il lui arrive même de se demander si « le proche voisinage de l'homme n'[est] pas essentiel à une vie sereine et saine ²⁰ ». Il n'est pas un solitaire dans l'âme, et il en donne la preuve lorsqu'il évoque les quelques amis qui viennent le saluer, mais aussi des curieux ou des travailleurs en tout genre qu'il croise à l'occasion. Un jour, c'est un pêcheur qui lui tient compagnie : ils aiment s'installer tous les deux de part et d'autre de la barque, et attendre ensemble, dans le silence, que le poisson morde. Le lendemain, au retour de ses promenades, il constate avec joie que son nid a été visité par quelque explorateur ayant laissé des traces de sa venue — des branches sur le sol, des marques de souliers, ou des fleurs sur la table. Et quand la neige apparaît, lors des premiers soirs d'hiver, il partage son feu avec un vieil homme qui lui raconte une savoureuse anecdote sur les environs.

Ces incursions inattendues ne le dérangent pas : il les supporte avec douceur, les accepte, rejetant d'emblée toute allergie à la compagnie des hommes : « Je crois que j'aime la société, autant que la plupart des gens ²¹ », écrit-il en ouverture du chapitre « Visiteurs ». Preuve de cette tolérance : la porte de sa demeure est toujours ouverte sur le monde, prête à accueillir les oiseaux comme les passants. Chez lui, trois chaises sont disposées dans sa pièce à vivre, « une pour la solitude, deux pour l'amitié, trois pour la société ²² ». Et ces modestes meubles ne suffisent d'ailleurs pas à recevoir tous les convives venus lui rendre visite. Thoreau confie même qu'il n'a jamais autant accueilli d'invités que lorsqu'il se trouvait dans les bois. L'ironie mise à part, quand ceux-ci sont trop nombreux — jusqu'à « vingt-cinq ou trente âmes ²³ » —, ils n'ont d'autre choix que de se tenir debout... Une épreuve qu'ont dû subir sa mère et ses sœurs, cofondatrices de la Concord Female Anti-slavery Society — une association antiesclavagiste créée en 1837 —, qui se plaisent à organiser leur réunion chez lui. Parfois suivies d'Emerson,

elles convient également d'autres invités — un ancien esclave, notamment, Lewis Hayden, qui participe à l'une de leurs assemblées le 1^{er} août 1846. Tout ce monde se rend dans les bois en longeant les voies du chemin de fer de Fitchburg qui frôle l'étang de Walden. Ce précieux « chaînon 24 » de ferraille, qui relie le monde de la nature à celui des hommes, Thoreau l'emprunte aussi fréquemment lorsqu'il rejoint Concord pour écouter les commérages, prendre quelques nouvelles ou dîner chez ses parents.

L'auteur de *Walden* n'est donc pas l'ermite que l'on croit. Ni moine ni misanthrope, il aime parfois, comme tout un chacun, être seul. Et ce goût pour les activités solitaires, il fait le choix de le cultiver loin du bourdonnement de la ville. Walden pourrait être son cloître — puisque, comme il l'indique lui-même, « *walled-in* 25 » signifie « emmuré 26 ». Il est plutôt une bulle à l'intérieur de laquelle son être peut se replier et se ressourcer, sans pour autant être coupé du monde. La rumeur villageoise n'est jamais bien loin : le sifflement vague du train, passant près de Concord, et le tintement ponctuel des cloches de l'église viennent parfois rompre l'heureuse tranquillité de l'exilé, et lui rappeler l'animation humaine. Mais ainsi lové dans ce cocon transparent, bizarrement abrité dans cet espace ouvert, il profite pleinement de promenades matinales sous les arbres, ou d'après-midi entiers à flotter sur l'eau. L'existence devient une vaste fête, un « amusement 27 ». Même le ménage n'est pas une corvée : avec entrain, Thoreau balaie son plancher ou met de l'ordre dans sa cabane qui lui sert d'abri les jours de pluie 28. À travers sa fenêtre, il attend que l'orage passe, regardant la nature reprendre ses droits et laissant libre cours à sa pensée.

Au quotidien, il vit et se contente de peu. Le dénuement qu'il prône, et qu'il érige en véritable « talent 29 », n'est pas une découverte pour lui. Avant Walden, il avait déjà fait l'expérience d'une vie modeste. Il savait que « s'entretenir ici-bas n'est point une peine, mais un passe-temps 30 », à la seule condition de suivre le chemin non seulement de la sagesse, mais de la frugalité. À l'époque où Thoreau bricolait et jardinait pour ses voisins de Concord, il avait appris que six semaines de travail suffisaient à couvrir tous ses besoins matériels et alimentaires pour une année entière. Une heureuse trouvaille pour celui qui éprouve de nouveau sa méthode dans la nature, sous son toit boisé et entouré de son

sobre mobilier façonné par ses soins : un lit pour dormir, un pupitre pour écrire, un miroir pour se regarder... Chaque objet a sa fonction dans cette humble demeure, le strict nécessaire assurant à son occupant l'assouvissement de ses besoins élémentaires. Thoreau donne ainsi corps à son idée centrale de simplicité volontaire — un concept aujourd'hui à l'origine de sa renommée philosophique.

N'ayant plus de rôle à tenir en société, et n'étant entouré que d'arbres et d'animaux, Thoreau, qui n'avait jamais accordé d'importance au soin de sa personne, néglige volontairement sa toilette, sa coiffure, et ses vêtements. À l'époque, plusieurs de ses proches sont témoin de son aspect rebutant. Dans les bois, les seules attentions portées à son corps sont ses bains quotidiens, le matin et parfois l'après-midi, dans l'eau fraîche du lac de Walden. Le reste n'est que futilité à ses yeux. Son refus de parfaire sa tenue et son apparence révèle en creux un profond mépris de la mode, dont il n'hésite pas à railler le conformisme : « Le singe en chef à Paris met une casquette de voyage, sur quoi tous les singes d'Amérique font de même ³¹. » L'habit est pour lui un outil, une source de confort, et non un élément de parure choisi par « amour de la nouveauté ³² » ou pour plaire aux autres hommes. Il doit permettre, à la manière des arbres, de se constituer une écorce, couvrant la nudité du corps tout en le gardant au chaud. Ce qui aurait pu être un simple rejet des conventions devient donc un véritable retour aux fondamentaux, que Thoreau prolonge en faisant le choix de l'autarcie. Il cultive ses propres légumes et remplace à l'occasion la monnaie par des haricots, qu'il troque ou vend contre des biens de première nécessité.

Ces haricots, auxquels il voue un chapitre entier de *Walden*, font partie de ses denrées les plus précieuses. Près de sa cabane, il leur consacre deux acres et demi de terrain (environ un hectare) et les soigne avec une attention quotidienne. Tous les matins, dès cinq heures, il est à son labeur, fendant le brouillard matinal, le visage tourné vers la terre scintillante de rosée. Il laboure, bêche, et bine. L'action, répétée et fastidieuse, s'apparente curieusement à une « guerre ³³ » sans fin contre le chiendent et les mauvaises herbes qui étouffent ses légumes : « Les haricots me voyaient arriver à la rescousse, armé d'un sarcloir, et éclaircir les rangs de leurs ennemis, comblant de morts végétaux les tranchées ³⁴. » Acharné, et ne comptant pas les heures, Thoreau travaille

pieds nus. La terre humide atteint ses chevilles, et noircit ses mains. L'agriculteur procède lentement, mais chacun de ses gestes témoigne d'une extrême précaution et d'un savoir-faire certain. L'« indigène laborieux du sol [35](#) », ainsi penché sur ses plantations, a quelque chose du magicien : il ne récolte pas seulement de quoi se nourrir, il fait parler la terre, et laisse « au sol jaune exprimer sa pensée d'été [36](#) ». Avec lui, le labour se fait poème. S'il harasse le corps, il a aussi le don de réjouir les oreilles :

Lorsque mon sarcloir tintait contre les pierres, la musique en faisait écho dans les bois et le ciel était à mon labeur un accompagnement qui livrait une immédiate et incommensurable récolte [37](#).

Simplicité d'un geste, d'un son, et a fortiori d'une satisfaction immédiate : une fois encore, Thoreau démontre qu'il est aisé d'atteindre la félicité.

Si par chance le froid et les marmottes ne détruisent pas son verger sauvage, Thoreau parvient à se constituer de belles provisions — maïs, pois, navets et pommes de terre sont également cultivés de ses mains — et pourvoit seul à ses besoins. Il fabrique aussi lui-même son pain, et aime cuisiner des « *hoecakes* [38](#) », ces fines galettes de farine de maïs qu'il fait cuire au-dessus de son feu. Se félicitant de ne consommer ni thé, ni café, ni beurre, ni lait, ni viande, il salue la « seule vraie Amérique [39](#) » qui lui permet de vivre tel qu'il l'entend, sans être affamé. Le végétarisme est d'ailleurs indissociable de son humanisme : l'individu intelligent est selon lui celui qui peut « s'abstenir de nourriture animale [40](#) ». Et il ne manque pas, dans son livre, de souligner son bonheur de consommer tout ce qui n'est pas chair. À un curieux qui lui demande : « Croyez-vous pouvoir vivre uniquement de légumes [41](#) ? » il répond sans attendre : « Je peux vivre de clous à sabot [42](#) », preuve, s'il en fallait une, de son étonnante fantaisie.

C'est là que prennent racine les bases de son optimisme, de sa certitude qu'il n'existe pas de faiblesse humaine, et que l'individu ne soupçonne pas la moitié de ses capacités. Le corps et l'esprit, s'ils ne sont pas à l'abri de quelques souffrances, peuvent profondément les dépasser. Convaincu que « l'homme est un animal qui mieux qu'un autre peut

s'adapter à tous climats et toutes circonstances ⁴³ », il affirme ainsi son projet d'autosuffisance et creuse de plus belle le sillon de son indépendance. Dans le livre inspiré de cette expérience, il raconte cette mise à l'épreuve de l'organisme et de la conscience dans le but affiché de bousculer les habitudes des hommes. *Walden ou La Vie dans les bois* bien plus qu'un récit de l'exil est ce formidable grimoire philosophique, au cœur duquel Thoreau, « les nerfs d'aplomb [et] la vigueur du matin dans les veines ⁴⁴ », ébauche les contours d'une nouvelle manière d'être au monde.

^{*1}. Environ 3 mètres sur 4,50 mètres (un pied équivaut à un peu plus de 30 cm).

Les fers aux mains, le sourire aux lèvres

Trois décisions capitales pourraient résumer la vie de Thoreau. La première fut d'inverser l'ordre de ses prénoms. La deuxième, de partir vivre dans les bois. La troisième s'accomplit un jour de l'été 1846, un an après son installation au bord du lac, lorsqu'il refuse, transgression suprême, de payer l'impôt. La rébellion serait-elle mère de toute décision ? Dans le cas de Thoreau, suivant les traces de son grand-père paternel, il est évident qu'elle en est au moins l'une des causes. « Non » est donc la réponse symbolique qu'il fournit à son gouvernement qui lui réclame une taxe de capitation. Depuis six ans, il est redevable d'une somme qui peut aujourd'hui paraître dérisoire — six dollars — mais qu'il refuse malgré tout de verser. Payer ses impôts n'a jamais été une difficulté auparavant, il s'en est toujours acquitté volontiers quand il s'agissait de régler les taxes réservées par exemple à l'entretien de la voirie ou des écoles. Mais l'enjeu est ici trop important : les États-Unis, qui ont déjà annexé le Texas, ont déclaré la guerre au Mexique, afin de récupérer le reste des terres qu'ils convoitent. Thoreau, mauvais sujet, voulant manifester son mécontentement face à un pays capricieux qui ne pense qu'à étendre sa suprématie, refuse de payer de sa personne un combat qu'il juge déshonorant, et décide donc d'entreprendre une petite révolution. Déserteur, ce citoyen qui dédaigne se soumettre aux lois ? Le terme exact serait plutôt « courageux » : « Je déclare tranquillement la guerre à l'État [...] ¹ », écrit-il, vaillant, dans ce qui va devenir un ouvrage de référence pour nombre d'autres rebelles à travers le monde. *La Désobéissance civile* sera le livre de chevet de Gandhi ou encore de Martin Luther King.

Ce matin du 23 juillet 1846, en chemin vers le cordonnier du village à qui il avait confié l'un de ses souliers à ressemeler, il est donc interpellé par Samuel Staples, fils d'aubergiste et préposé à la collecte de l'impôt à Concord. Cet homme, qui est aussi son ami, n'a aucune envie de le

mettre en prison. Il lui propose donc gentiment de lui avancer le montant dû, connaissant la difficile situation financière de Thoreau qui venait de subir une mauvaise récolte. Mais Thoreau décline l'offre, et se laisse embarquer sans sourciller. Rien ne peut le décider à s'assujettir à un État qui fait de la politique un jeu de sang, et qui assume avec fierté son archaïsme : profondément esclavagiste, le pays « achète et vend des hommes, des femmes et des enfants, comme du bétail à la porte de son sénat ² », dans la plus grande impunité, et ce depuis des années. C'en est trop pour Thoreau qui se laisse conduire sans traîner les pieds à la Middlesex Jail, dans le centre de Concord. En quelques minutes, il est écroué, placé dans une cellule aux murs épais, blanchis à la chaux, derrière une porte en bois et en fer qui, contrairement à celle de Walden, est ornée d'un gros verrou. D'emblée, un sentiment de sidération le domine : l'État croit-il réellement le punir en enfermant ce qu'il estime n'être qu'un « paquet de chair, de sang et d'os ³ » ? C'est ignorer que ses « méditations ⁴ » vont et viennent en toute liberté, et que c'est « d'elles, assurément, que [vient] le danger ⁵ ». Ainsi emprisonné, Thoreau est plus libre que jamais, certes loin des forêts qu'il aime tant arpenter, mais au plus près de ses idées.

Un codétenu partage sa cabane. L'homme se montre curieux sur les raisons de l'arrestation de Thoreau et lui raconte comment lui-même est arrivé là. Accusé d'avoir mis le feu à une grange, il attend patiemment son jugement, depuis trois mois. Accoudés chacun au rebord de la fenêtre de la cellule, ils regardent la vie dehors, guettent le son des voix des passants dans la rue. Ils feuilletent aussi quelques brochures traînant dans un coin et lisent les poèmes d'anciens détenus narrant leurs évasions ratées. Ils discutent ainsi tout le jour, jusqu'à la tombée de la nuit. Couché sur sa natte, Thoreau écoute son village natal s'endormir, s'étonne des résonances de l'horloge de la ville, savoure les bruits animés des cuisines de l'auberge voisine et semble ainsi redécouvrir Concord : « Dormir là une seule nuit, c'était voyager dans un lointain pays que je n'aurais jamais cru devoir visiter ⁶. » Au matin, un petit déjeuner composé d'un demi-litre de chocolat et d'un morceau de pain leur est servi dans une gamelle de fer-blanc. Et Thoreau semble, à l'image de son camarade, apprécier cette vie nouvelle et bien confortable, lui, le prisonnier « nourri et logé gratis ⁷ ».

Mais l'aventure est de courte durée pour le plus grand malheur du captif qui se réjouissait de sa situation. Un membre de son entourage, probablement sa mère, paie la caution au lendemain de son incarcération et libère le héros d'un jour... À peine sorti, il s'affaire, et se rend chez le cordonnier récupérer son soulier ressemelé, avant de rejoindre plus tard un groupe de cueilleurs de myrtilles sur les hauteurs de Fair Haven. Thoreau reprend ainsi sa vie là où il l'avait laissée, sous une salve de regards pesants provenant du voisinage et continuant d'aiguiser sa réputation d'original.

En route pour le royaume de Pomola

Walden aurait pu être un point d'attache. Mais au regard de ces quelques allers-retours — plus ou moins prévus et souhaités —, ce fut plutôt un point de chute, notamment lorsque Thoreau décide de s'en échapper pendant une quinzaine de jours afin d'explorer les forêts du Maine, au nord du Massachusetts. Bien qu'entouré de la végétation la plus belle de la région, et sans cesse alléché par de nouvelles découvertes autour du lac, il demeure cet insatiable rêveur qui a besoin d'ailleurs. Walden ne lui suffit pas, il doit, non pas aller plus loin, mais vivre encore plus profondément dans la nature. Sa décision de tenter l'ascension du mont Ktaadn se précise donc à la fin de l'été 1846. Et pour gravir le plus haut relief du Maine — dont le nom signifie « très haute terre ¹ » en langue indienne — qui culmine à plus de mille six cents mètres d'altitude, le voyageur attend que toutes les conditions soient réunies. L'heureuse dissipation des « nuées de similies, de moustiques et de moucherons ² » finit de le persuader d'entreprendre cette nouvelle expédition. Le 31 août, il quitte donc les environs de Concord, laissant sa cabane derrière lui, et part en train pour Bangor, une ville côtière du Maine. Là-bas l'attend son compagnon de voyage, George Thatcher, l'époux de sa cousine Rebecca Jane Billings. Ils se dirigent vers Mattawamkeag le 1^{er} septembre, avec leur sac rempli de quelques vêtements, sans carte, et un simple fusil en bandoulière. L'aventure, comme souvent chez Thoreau, donnera lieu à une œuvre écrite, *Les Forêts du Maine*, publiée en 1848.

Leur premier objectif consiste à rallier le fleuve Penobscot. Ils y parviennent et embarquent à bord d'un « bateau ³ » [*sic*], une construction boisée très légère qui s'apparente à un canoë, spécialement construite pour les courants forts. Autour d'eux se dévoile une région peuplée de scieries, qui fonctionnent grâce à la puissance naturelle des flots. Ici, l'homme use de la nature, jusqu'à en abuser. La contemplation

d'arbres abandonnés à l'usage industriel accable profondément Thoreau. Il s'interroge sur la motivation de cet abattage en règle des forêts de son cœur : « On a l'impression que là-bas, la mission des hommes, comme autant de démons affairés, est de faire disparaître le plus vite possible toute la forêt du pays, du moindre marais à castors isolé jusqu'au versant de la montagne ⁴. » Plus loin, il s'étonne de voir que certains rondins de bois sont gravés du nom de leur propriétaire ⁵, comme si la nature pouvait appartenir à quelqu'un. Le long de la rive se dessinent également quelques campements indiens, derniers stigmates d'une communauté sur le déclin, et d'une histoire qui s'efface sans faire de bruit. Plus ils avancent, plus ils semblent remonter le temps, et toucher du doigt une époque lointaine, sauvage. Deux Indiennes aperçues au fil de l'eau lui évoquent cette ère primitive et cette « mélodie aborigène ⁶ » qui s'éteint doucement. Mais sa flamme brûle encore suffisamment puisqu'elle conduit les deux voyageurs dans un village fait de simples huttes, et gardé par de nombreux chiens. Dans ce lieu préservé, ils espèrent trouver un guide qui les mènera au sommet de la montagne. Un certain Louis Neptune, « un homme petit et noueux, au visage plissé et ridé ⁷ », attire leur attention. Cet Indien avait lui-même accompagné le docteur Charles T. Jackson, quelques années plus tôt, dans son ascension de Ktaadn. Après une courte négociation, l'accord se conclut donc, et les hommes décident de se retrouver le lendemain au barrage de la Pointe, à la jonction de deux cours d'eau, afin de continuer leur marche ensemble.

Le soir, tandis que Thoreau et son cousin, descendus dans une auberge, ébauchent de mémoire — et avec beaucoup d'incertitudes — une carte des lacs de la région, ils sont rejoints par deux camarades de George. Comme lui, ils travaillent dans le commerce du bois, et ont, eux aussi, le rêve de gravir le mont Ktaadn. L'équipage enfin au complet se met en route vers l'ouest, plongeant dans « une nature sauvage totalement inhabitée ⁸ », percée çà et là de multiples points d'eau : « ni cheval, ni vache, ni véhicule d'aucune sorte n'était jamais passé par ici ⁹ », note Thoreau qui se réjouit de fouler ces terres presque vierges. Les quatre randonneurs se suivent en toute discrétion, chacun marchant derrière l'autre, et dans les pas de l'autre, en « *file indienne* ¹⁰ » — à la manière des guerriers sioux, ce peuple qui occupait le sud-est de l'Amérique du Nord. Leurs pieds s'enfoncent dans la terre moite et l'eau

fraîche. Thoreau avance avec ardeur, n'hésitant pas à mouiller ses chaussures dans les rivières, ses uniques souliers qui ne devaient pas être bien épais — mais « le mieux chaussé voyage la plupart du temps avec les pieds humides 11 », se répète-t-il. L'humain disparaît peu à peu autour d'eux, quoique les campements de bûcherons, de colons et même de chasseurs apparaissent furtivement entre deux arbres. Ils croisent plusieurs de ces habitations, que Thoreau répertorie méticuleusement dans son livre, anticipant déjà le chemin des prochains « touristes 12 » : « Je tiens à donner les noms des colons et les distances, car chaque cabane dans ces bois est une auberge et ces informations ne laissent pas d'être importantes pour ceux qui seraient susceptibles de passer par ici 13. » Ces maisons, perdues au milieu des bois, et faites de rondins d'arbres lui rappellent la sienne à Walden, à la fois temple et asile.

Certaines d'entre elles leur permettent de passer la nuit, ou de s'abriter de la pluie. Le court séjour effectué dans la demeure du singulier McGauslin les marque tout particulièrement. Thoreau admire ce solitaire d'origine écossaise qui a « tout le ciel et l'horizon pour lui 14 », et qui leur offre l'hospitalité sans rien attendre en retour. Sa demeure est surveillée à terre par quelques chiens, et dans les airs, un faucon fait battre ses larges ailes et longe le périmètre de la clairière. Les quatre compagnons se servent de son beurre pour en enduire leurs bottes 15, et lisent les quelques opuscules trouvés au hasard sur une étagère — des livres d'Eugène Sue, ou des ouvrages de géographie principalement. Ainsi hébergés, même chichement, ils mesurent toute la chance qui est la leur. Et Thoreau de saluer la gentillesse et la lucidité de ces hôtes du Maine : « En fait, plus on s'enfonce dans les bois, plus on s'aperçoit que leurs habitants sont intelligents, et dans un sens, moins culs-terreux [que] le villageois 16. » En quelques lignes, il détruit toute présomption à la bêtise, souvent attachée à l'image des habitants des campagnes. Aucun individu barbare ni arriéré ne séjourne en ces bois : juste des hommes que rien ne peut corrompre et qui comprennent, probablement mieux que quiconque, ce qu'est la vie. L'éloignement de la civilisation est bel et bien favorable à l'homme, Thoreau le sait depuis longtemps. Lui qui, avec son frère John, aimait donner cours à ses élèves au pied des arbres, lui qui a choisi les bois comme foyer depuis presque un an, celui-là même constate avec allégresse que son instinct était juste, et que la vérité de toute chose se trouve ici, au cœur de nulle part. La fin

du raisonnement cloue au pilori le prétentieux homme des villes, et n'épargne même pas le paradis natal :

S'il me fallait chercher un esprit étriqué, rustre et ignare [...] ce serait parmi les habitants encroûtés d'une région rurale colonisée depuis longtemps, dans des fermes à court de ressources et envahies par l'immortelle, dans les villages voisins de Boston, voire dans la grand-rue de Concord, et non dans ces forêts du Maine 17.

Guidés par le mouvement des nuages et les variations de lumière, Thoreau, George et leurs deux acolytes se remettent en route le lendemain, après avoir attendu, sans succès, d'être rejoints par Louis Neptune. À défaut d'un accompagnateur indien, ils proposent à McGauslin — qu'ils surnomment depuis peu l'Oncle George — d'être leur guide pour un temps au moins. Ce dernier accepte et ils longent tous la rivière de Millinocket jusqu'à la dernière cabane existante : celle d'un certain Thomas Fowler, « le plus ancien habitant de ces bois 18 ». En la dépassant, ils savent que leur prochaine escale se fera au pied de la montagne. Ils continuent leur chemin sur l'eau, et aperçoivent entre les nuages la pointe du mont Ktaadn. Seule une trentaine de miles les sépare encore de ce puissant roc, qui a jadis fait rêver plus d'un homme. Thoreau sait que d'autres avant lui ont tenté l'aventure — entre autres un natif du Massachusetts — et l'ont aussi écrite chacun à leur manière en laissant un récit de leur expédition. Mais son envie de gravir les flancs de ce massif est intacte. Quelle vue aura-t-il de la nature et du monde une fois arrivé tout en haut ? Faudra-t-il, comme lui avait soufflé Louis Neptune, qu'il « plant[e] une bouteille de rhum au sommet 19 » pour honorer le dieu Pomola, gardien de cette éminence rocheuse ? La force de l'inconnu est telle que Thoreau se laisse emporter par son imagination, et il suffit de peu pour qu'apparaissent sous ses yeux des « conifères libres et heureux 20 » ou des « nuages rouges 21 ». L'embarcation avance au rythme des coups de rames et des chants marins qui résonnent sous le clair de lune. Le cri des loups accompagne parfois l'écho de leurs voix. Peut-être réveillent-ils quelque ours qui se cache derrière un arbre ? La question les effleure, sans pour autant les alarmer, ni les faire s'arrêter.

Ambejjis, Passamagamet, Katepskonegan, Pockwockomus, Sowadnehunk : les noms indiens des lacs et rivières qu'ils franchissent

ont des airs de formules magiques. Sur ces eaux calmes ou rapides, qui ouvrent leur porte les unes après les autres, l'équipage s'adapte à tous les courants. Après une nuit passée au clair de lune à pêcher la truite et camper près d'une rivière, ils prennent d'assaut le mont Ktaadn qui n'est plus qu'à quelques miles. Tout en gardant l'œil sur leur boussole, la troupe de l'Oncle George traverse prudemment les derniers pans de forêts, l'oreille à l'affût du moindre bruit suspect, et la main sur le fusil. Les originaux, immenses élans discrets mais dangereux, habitent ces terres, et il faut à tout prix éviter de les déranger. À l'approche du pied de la montagne, Thoreau est désigné en éclaireur, « en tant qu'alpiniste le plus ancien [22](#) ». Sa récente ascension du mont Wachussetts lui a laissé quelques souvenirs : il faut observer les différents chemins possibles, examiner chaque versant, choisir celui qui sera le plus aisé à emprunter. Il part donc effectuer quelques repérages tout seul, « grimp[ant] à quatre pattes [23](#) », afin de mieux guider ses compagnons le lendemain.

Ils commencent tous l'ascension au petit matin : Thoreau, loin devant, est rapidement aveuglé par la brume, perdu au milieu de cette « usine à nuages [24](#) ». Le pic du Ktaadn lui apparaît furtivement entre deux nuées blanches. Mais le paysage chaotique le fait avancer à l'aveugle. Démesurée et menaçante, la Nature le défie, et semble s'adresser à lui pour le mettre en garde. Thoreau ne se contente pas de la décrire, il lui donne une voix :

Je n'ai jamais créé ce sol pour tes pieds, cet air pour ton souffle, ces rochers pour être tes voisins. Ici je ne puis m'apitoyer sur toi ni te cajoler, mais je dois sans cesse te chasser vers les endroits où je suis gentille. Pourquoi me cherches-tu là où je ne t'ai pas appelé pour te plaindre ensuite parce que tu trouves que je suis une marâtre ? Si tu étais gelé, affamé, ou que tu devais perdre la vie dans un frisson, il n'y a ni sanctuaire ni autel, et rien n'est fait pour que je t'entende [25](#).

Mais qu'il est doux pour cet arpenteur-né de tutoyer ce danger invisible, et d'entrer dans ce royaume interdit, surtout lorsque le vent dégage l'horizon et offre à la vue du voyageur un magnifique panorama. Ses compagnons et lui n'ont pas atteint le sommet du pic : les conditions météorologiques, la fatigue et la fin de leurs provisions les conduisent à rebrousser chemin. Néanmoins, « la matière brute [26](#) » du Maine, riche de ses « incommensurables forêts [27](#) » et de ses « lacs innombrables [28](#) », les a tous bouleversés.

Sur le chemin du retour, encore étourdi par l'atmosphère hypnotique des hauteurs, Thoreau comprend enfin ce qu'est la nature « primitive, indomptée et définitivement indomptable [29](#) », celle qu'il n'avait jamais encore rencontrée. Il sent s'animer sous ses pieds la véritable terre qui a façonné le globe. Sa puissance est telle qu'elle l'effraie : « On y sentait clairement la présence d'une force que l'on ne saurait obliger à se montrer bienveillante envers l'homme [30](#). » Dieu est évoqué sous sa plume. Aucun doute qu'il règne sur ces lieux, et qu'il peut donc s'immiscer dans l'esprit du marcheur. « Quel est ce Titan qui me possède [31](#) ? » s'interroge l'écrivain qui vacille tout en prenant conscience de son corps. Il brûle de l'intérieur, il ressent tout. Cette impression, si étrange soit-elle, lui fait comprendre qu'exister au sein de la nature est bien plus qu'une nécessité pour lui, c'est une évidence :

Avoir chaque jour de la matière sous les yeux, être en contact avec elle — les rochers, les arbres, le vent sur nos joues ! La terre solide ! Le monde réel ! Le bon sens ! Contact ! Contact ! Qui sommes-nous ? Où sommes-nous [32](#) ?

La terre, pour la première fois, lui fait perdre pied et certitude. Thoreau est troublé, ensorcelé par Ktaadn. Et son enivrement n'est pas près de désert ses veines, puisque les forêts du Maine l'accueilleront encore à deux reprises, en 1853 et en 1857, une fois qu'il aura éprouvé et définitivement scellé son projet humaniste à Walden.

Un autre Nouveau Monde

Thoreau ne craint pas les comparaisons. Avec toute l'audace qui le caractérise, il va même jusqu'à les susciter. Les derniers chapitres des *Forêts du Maine* et de *Walden ou La Vie dans les bois* font ainsi mention d'un personnage mythique, d'une incarnation humaine du Voyage, dont l'écrivain se pose comme l'héritier direct : Christophe Colomb. Si le navigateur génois a découvert, par erreur, le continent américain, Thoreau, lui, part volontairement à la recherche de contrées inconnues, dans une nation qui n'a, a priori, plus rien à cacher. Mais son escapade à Ktaadn lui a révélé que « le pays n'est pratiquement pas encore cartographié et exploré et [que] continue d'y ondoyer la forêt vierge du Nouveau Monde ¹ ». Quatre siècles n'auraient donc pas suffi à faire connaître tous les recoins de cette Amérique ? Y aurait-il encore une chance de découverte, la plus infime soit-elle ? Probablement, mais celle-ci doit se déployer non pas dans l'espace, mais dans l'homme, à l'intérieur même de son corps et de son esprit :

Soyez un Colomb pour de nouveaux continents et mondes entiers renfermés en vous, ouvrant de nouveaux canaux, non de commerce, mais de pensée. Tout homme est le maître d'un royaume à côté duquel l'empire terrestre du Czar n'est qu'un chétif État ².

Et au faste du souverain russe, Thoreau oppose les ingrédients de la simplicité et de l'isolement, condition *sine qua non* à la découverte de son Nouveau Monde intérieur.

De retour de Ktaadn, il réinvestit sa cabane et les environs du lac de Walden, et poursuit son expérience au cœur de la nature, en solitaire. Son livre, dont il écrit quelques fragments dans les bois, va sinon justifier ce choix d'existence, du moins tenter de l'étayer. Thoreau le rédige sur plusieurs années, ne cessant de le retoucher avant la parution finale de l'ouvrage, en 1854. Près de huit versions sont produites. Celle que nous

connaissions aujourd'hui comporte dix-huit chapitres et retrace la vie du narrateur au jour le jour, tantôt pêchant dans le lac, tantôt coupant du bois, ou marchant entre les arbres. Mais l'ouvrage ne se lit pas, pour autant, comme un journal de bord, ni même comme un récit proprement autobiographique. Le parti pris de Thoreau obéit à un mouvement secret : l'organisation du livre est sans cesse remise en cause par de multiples digressions. Tout d'abord, Thoreau réécrit ce qu'il a vécu. Il réduit par exemple la durée initiale de son séjour : les deux années et quelques mois se condensent en un an dans le livre. Plus étonnant, il invente de faux tableaux de comptes, et s'amuse à détailler, à coups d'annotations et de savants calculs, les dépenses journalières, comme pour accroître l'authenticité de son expérience... Par l'écriture, il se crée donc un personnage, et l'omniprésence de la première personne du singulier, comme dans le *Journal*, ménage étrangement peu de place au dévoilement intime.

Le récit tout entier est tourné vers le lecteur. Thoreau s'amuse à l'interpeller, voire à l'invectiver. Tel un coq, il veut « claironner³ » et réveiller tout son voisinage : « Nous avons besoin qu'on nous provoque, — qu'on nous aiguillonne, comme des bœufs que nous sommes, pour être mis au trot⁴. » Prenant la tête du troupeau, il se pose donc en meneur et entend faire accéder les hommes à un nouveau matin de l'âme. Son message se précise lorsqu'il met notamment en cause le labeur et l'ambition : « Travaillerons-nous toujours à nous procurer davantage, et non parfois à nous contenter de moins⁵ ? » lance-t-il à tous ceux qui ont fait de leurs désirs de nouveaux besoins. Au gaspillage de nos forces dans des travaux exténuants, à la course incessante de tous les jours, Thoreau oppose un ralentissement nécessaire : « Ne nous laissons pas renverser et engloutir dans ce terrible rapide⁶ », prévient-il, avant de critiquer la routine et l'habitude qui rythment nos vies affairées.

Mais c'est une autre injonction qui attire l'attention et qui s'impose comme le mot d'ordre du récit : « De la simplicité ! De la simplicité ! De la simplicité⁷ ! » La triple exclamation résume à elle seule la pensée profonde de l'écrivain. En tournant le dos à la « mer clapoteuse⁸ » de la vie en société, et en ne se contentant que de ce que la nature a à lui offrir, il est parvenu à vivre autrement et souhaite l'expliquer à ses semblables. En ce sens, *Walden*, le livre, est une sorte de petite

dramaturgie, de même que Walden, le lieu, est une scène de théâtre, à travers laquelle Thoreau joue et déclame son texte. L'image de l'« amphithéâtre » apparaît d'ailleurs à la dérobée lorsqu'il flotte un jour sur l'eau, les rives étant autant de gradins entourant le lac où se déroulerait une curieuse représentation... La métaphore interroge et souligne le paradoxe, jusqu'ici discret, de sa démarche : s'il s'est écarté de la société des hommes, c'est aussi pour mieux être vu et se faire entendre d'eux.

À aucun moment les écrits d'Emerson ne le quittent. Ils hantent son esprit, accompagnent ses gestes quotidiens, et ravivent en sa mémoire leurs principaux commandements : toujours prendre le temps de regarder, de sentir, et d'exister. Thoreau se fait donc lui-même le cobaye d'une expérience transcendentaliste, et Walden devient cette improbable école du regard et de la pensée, qui permet à l'écrivain de mettre en pratique, et au quotidien, la théorie de son maître. Son émancipation philosophique s'accomplit à cet instant, lorsqu'il comprend que la sagesse ne peut s'acquérir qu'à travers l'expérience physique du réel. Ses yeux, toujours à l'affût comme ceux de l'animal, s'avèrent son instrument le plus cher. Tournés vers le ciel, ils lui servent à observer les cimes des pitchpins, des hickorys, ou des chênes ; droit devant, à repérer les fruits frais aux branches des cerisiers nains ou des sumacs ; plus près, à s'arrêter devant la splendeur des fleurs de l'immortelle, de la verge d'or, ou devant le bleu pourpre du glaïeul. Rien ne peut compromettre le spectacle qui se déroule sous ses pupilles alertes. Un temps fixés sur les nervures des feuilles, ses yeux accrochent les traces en forme d'étoile laissées dans la poudreuse par les occupants de ses bois. Thoreau s'offre même l'occasion de les observer de tout près. Armé de son microscope, il ausculte des armées de fourmis en train de lutter et tente aussi de petites expériences. Un jour, il verse par exemple un seau rempli d'épis de maïs sur un monticule de neige, à quelques mètres à peine de ses fenêtres. Là, sous ses yeux, un défilé de lapins blancs, d'écureuils rouges, de geais et de mésanges viennent prendre leur part du butin. Sans cesse renouvelé, ce spectacle de pirouette et de voltige ravit Thoreau. Des heures durant, il s'amuse à scruter les jeux et la gloutonnerie des petits rongeurs, la frugalité et la gracilité des oiseaux. Les volatiles sont, semble-t-il, ce qu'il préfère épier par-dessus tout. Il s'amuse à les approcher, quand ce ne sont pas eux qui viennent directement à lui, le prenant pour un arbre :

J'eus une fois un pinson perché sur l'épaule durant un moment tandis que je bêchais dans un jardin de village, et tirai de l'affaire plus d'honneur que de n'importe quelle épaulette 10.

Une autre fois, c'est une chouette somnolant sur une branche qui le guette de ses yeux ronds et noirs, suspicieuse, attentive aux sons qui émanent de lui. En quelques secondes, les rôles sont inversés : le scientifique n'est plus maître de la situation. D'observateur, il devient parfois observé.

Tous les jours, la beauté de ce « cabinet de curiosité 11 » s'offre à ses sens, mais surtout à son « âme capable d'admiration 12 ». En effet, c'est parce que Thoreau sait ouvrir ses yeux, et donc s'étonner, qu'il peut jouir de ce cadre. Il l'avoue : rien de « grandiose 13 » ne se joue devant lui. Malgré ses indéniables beautés, la nature n'est pas exceptionnelle en soi, mais elle le devient sous son regard qui parvient à sublimer la réalité. Ainsi, un simple mouvement peut devenir un événement, voire un « phénomène 14 ». Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est s'asseoir en hauteur, dominer le lac, et contempler ses remous, « étudier les cercles de rides qui s'inscrivent sans cesse sur sa surface 15 » à cause du vent, des insectes et des poissons qui le chatouillent. Un curieux passe-temps qui a l'avantage, précise-t-il, d'être une « occupation calmante 16 ». Plutôt joueur, Thoreau se prête volontiers à d'étonnants exercices d'observation, mettant par exemple sa tête entre ses jambes, tel un enfant, pour regarder le lac à l'envers :

Debout sur la grève égale située à l'extrémité est de l'étang, par un calme après-midi de septembre, lorsqu'un léger brouillard estompe le contour de la rive opposée, j'ai compris d'où venait l'expression le cristal d'un lac. Si vous renversez la tête, il a l'air du plus ténu fil de la Vierge étiré en travers de la vallée, et luisant sur le fond de bois de pins lointains, séparant un stratum de l'atmosphère d'un autre. Vous diriez qu'il n'y a qu'à passer dessous à pied sec pour gagner les collines d'en face, et que les hirondelles qui le rasent de l'aile n'ont qu'à percher dessus 17.

L'œil amoureux inverse les points cardinaux, et se perd dans une vision chimérique de la nature. La couleur du lac se confond avec celle des cieux, selon la position ou l'inclinaison des yeux. Le bleu « couleur d'ardoise 18 » ou tirant sur une « teinte jaunâtre 19 » laisse place en une seconde au vert « clair 20 », « sombre 21 » ou « éclatant 22 ». Plus de formes ni de limites valables : l'« eau ciel 23 » a pris ses droits.

À force d'observation et d'écriture, le lac n'est plus lac. De « puits 24 », il se fait monstre. Il semble se muer, respirer, et ronfler tel un être vivant. Les crues et décrues de l'eau sont un exemple parmi d'autres de cette personnification de Walden par l'imaginaire de Thoreau. Mi-gourmet mi-ogre, le point d'eau « se lèche les babines de temps à autre 25 » pour marquer son territoire. Les rives, qui n'accueillent que peu de végétation, sont comme « les lèvres du lac sur lesquelles nulle barbe ne croît 26 ». À travers ces quelques détails, Thoreau écrit une sorte de légende de Walden, à moins qu'elle n'existe déjà, et qu'il ne fasse que la perpétuer... Il ne s'en cache pas, les fables indiennes le fascinent. L'une d'entre elles en particulier soutient que ce même lac était jadis surplombé d'une montagne, et aurait avalé toute une tribu qui tenait son assemblée en haut de celle-ci... De quoi effrayer les voyageurs, et garantir à l'homme des bois une quiétude sans faille. Ainsi en paix, il peut s'enivrer comme il l'entend de la déesse Nature.

Les yeux fermés, c'est à une autre extase qu'il s'éveille : celle des bruits qui l'entourent. Cette mélodie perpétuelle est alimentée par le bourdonnement des abeilles, les cris des busards, le meuglement des vaches, ou les battements d'ailes des pigeons sauvages qui entament chaque jour leur « fanfare 27 ». Au lever du soleil, Thoreau aime s'asseoir sur le seuil de sa cabane et ne rien faire d'autre qu'écouter le monde. « Au sein d'une solitude et d'une paix que rien ne troubl[e], pendant que les oiseaux chant[ent] à la ronde ou volet[tent] sans bruit à travers la maison 28 », il jouit d'un plaisir inouï et entre en communion avec la pensée des Orientaux. Nulle nonchalance dans cette attitude paresseuse, mais une douce inertie qui permet un plein abandon du corps à l'univers. Tout entier fondu dans la discrète cacophonie des bois, Thoreau tente de comprendre les sons, de les imiter, jusqu'à les épeler dans son livre. Il retranscrit donc le « Ouh-ou-ou-ou 29 » et le « gl 30 » des oiseaux nocturnes, le « toc toc du pivert 31 », ou encore le « tr-r-r-ouunk, tr-r-r-ouunk, tr-r-r-ouunk 32 » de la grenouille. Sous ce drôle d'alphabet, cette « *lingua vernacula* du Bois de Walden 33 », se dessine la matière sonore de la nature.

Le propre corps de Thoreau, lui, se met lentement à la hauteur de l'animal, devient son égal, jusqu'à en adopter l'instinct. Un jour, tandis

qu'il observe une marmotte courir devant lui, il imagine l'attraper et la « dévorer crue ³⁴ ». Ce n'est pas tant l'appétit qui le guide, mais plutôt le désir de frôler le primitif, de laisser la sauvagerie s'emparer de lui. Et celle-ci finit par le gagner... Alors Thoreau court à travers les bois, telle une bête enragée, la gueule ouverte. Plus aucune loi, plus aucune barrière ne l'en empêche. Posté derrière un tronc d'arbre, immobile, il attend le bon moment pour bondir sur sa proie et « mettre une poigne vigoureuse sur la vie ³⁵ ». Petit à petit, la limite entre l'humain et le non-humain s'efface en lui. L'animal et le minéral prennent le dessus : « Ne suis-je moi-même en partie feuilles et terre végétale ³⁶ ? »

Les autres parties de son corps ne sont pas en reste, surtout en hiver, saison pendant laquelle Thoreau brise les routes immaculées de neige. Les empreintes de ses pieds sont vite relayées par celles de ses mains, et de ses genoux. Il perd de la hauteur, assurément, mais se rapproche de l'essentiel. De la même manière qu'il aime s'immerger dans l'eau, il cherche le contact du sol. Il ne fait plus qu'un avec les éléments, « rampant et pataugeant ³⁷ » dans la poudre blanche, ventre contre terre — et contre la Terre. Ce rapport physique à la nature supplante en quelque sorte celui, inexistant, du corps à corps. Depuis longtemps, Thoreau refuse de céder à ses propres désirs, d'admettre sa sexualité, de la laisser se déployer. Jamais il ne fait mention ne serait-ce que d'un penchant charnel envers l'autre, ou envers lui-même. Sa virginité, si elle n'est pas pleinement avérée, est du moins très probable. Ses écrits, qui vont dans l'ensemble à l'encontre de tout érotisme, nous éclairent en ce sens et mettent en évidence une contradiction manifeste : comment Thoreau, qui ne vivait que par et pour son corps, et qui courait après l'expérience de la sensation et de la perception, a-t-il pu s'abstenir de toute activité sexuelle ? Pourquoi prônait-il aussi radicalement une chasteté pure et simple ? « Si vous voulez éviter l'impureté et tous les péchés, travaillez avec ardeur, quand ce serait à nettoyer une écurie. La nature est dure à dompter, mais il faut la dompter ³⁸. » Selon lui, sa propre nature représente un danger, quelque chose qu'il faut réprimer, quitte à s'épuiser à la tâche, à se violenter. L'autre Nature, celle qui l'entoure, est la seule qui, paradoxalement, lui permet de jouir de son corps. Alors il marche, il nage, et il remplit ses poumons d'air. Là se trouve la seule possibilité du plaisir pour ce solitaire bienheureux qui, à défaut de s'abandonner à ses pulsions, développe une pensée tonique et

enthousiaste.

Sur sa table trône l'*Illiade* qui le suit partout depuis plusieurs années. À force d'en tourner les pages, il en connaît des passages entiers par cœur. Il les relit quand il le peut, trop occupé dehors à soigner ses légumes, ou à rédiger *Sept jours sur le fleuve*. Plus qu'un objet, l'œuvre d'Homère est un compagnon de voyage et de solitude, jusqu'à ce qu'un inconnu lui dérobe l'un de ses tomes « qui peut-être à tort était doré ³⁹ ». Thoreau paie cher le prix de sa porte sans verrou, mais se console à l'idée que le voleur puisse tirer partie de cette lecture, plus subtile à ses yeux que « les colonnes du journal quotidien ⁴⁰ ». Lire est selon lui la seule éducation possible pour les hommes. Elle les élève, les éveille et leur permet de se comprendre : « Le livre existe pour nous peut-être qui expliquera nos miracles et en révélera de nouveaux. Les choses à présents inexprimables, il se peut que nous les trouvions quelque part exprimées ⁴¹. » Il y a une vraie foi, chez Thoreau, en la littérature. Elle a le pouvoir de caresser l'âme, de la réchauffer, et de la faire se déployer plus qu'aucune université ne le pourrait. C'est probablement l'une des leçons de Walden : l'homme peut forger ses idées, tout seul, à partir de « quelques bouquins ⁴² ». Il suffit qu'il s'y attelle avec la même énergie qu'il consacre à son travail quotidien. Une tâche que Thoreau tente d'honorer du mieux qu'il peut en écrivant notamment *Walden*, son propre livre destiné à « jeter une arche sur le gouffre [...] d'ignorance qui nous entoure ⁴³ ».

Thoreau était venu s'installer dans les bois afin de s'éprouver lui-même et mieux se connaître. Deux ans plus tard, au début du mois de septembre 1847, il repart pour Concord, métamorphosé, avec la ferme intention de transmettre un peu de son expérience aux autres.

Je ne voudrais à aucun prix voir quiconque adopter ma façon de vivre ; [...] mais ce que je voudrais voir, c'est chacun attentif à découvrir et suivre sa propre voie, et non pas à la place celle de son père ou celle de sa mère ou celle de son voisin ⁴⁴.

À trente ans, il est l'exemple parfait de celui qui a épousé sa liberté, sans tirer parti de son diplôme de Harvard, sans suivre le chemin professoral de son frère et de ses sœurs et, surtout, sans ambition aucune de gâcher sa vie en la gagnant. Son séjour à Walden lui a permis

d'exister par lui-même, et il fait de cette idée le sujet de l'une de ses conférences, « History of myself », au Concord Lyceum.

Il entame rapidement la rédaction de ce qui deviendra *Walden*. Ses précédents échecs d'édition le hantent et l'incitent à retravailler cet ouvrage mosaïque qui rassemble à la fois des notes de son *Journal* et des textes de conférences. La tâche s'annonce titanesque, mais il s'y applique avec discipline. Grâce aux liens qu'il a pu nouer auparavant lors de son séjour à New York, il parvient à faire publier quelques passages de son futur ouvrage sous forme de feuilletons dans le *New York Daily Tribune*. Dans le même temps, il dépose son manuscrit chez ses éditeurs de Boston, William Davis Ticknor et James T. Fields, et le livre paraît au printemps 1854. Désormais *Walden* est un souvenir. Il lui arrive parfois d'en rêver, d'y retourner en pensée, et même de s'interroger sur son exil, à l'occasion, dans son *Journal* :

Pourquoi ai-je changé ? Pourquoi ai-je quitté les bois ? Je ne pense pas que je puisse le dire. J'ai souvent souhaité y retourner. Je ne sais pas mieux comment j'ai bien pu y aller. Peut-être que ce n'est pas mon problème, même si c'est le vôtre. Peut-être voulais-je un changement. Il se peut que j'avais le sentiment de stagner [45](#).

Il ne donnera jamais de réponses à ces questions, il ne le peut pas : ce qu'il a traversé, il est lui-même incapable de le mesurer. Reste la certitude qu'il se sent intensément en vie.

Penser la société

Les mois qui suivent son odyssée à Walden ressemblent étrangement à ceux qui l'avaient précédée. Après avoir vendu les planches de sa cabane en bois au jardinier d'Emerson, Thoreau quitte définitivement les rives de son « petit univers ¹ » et retrouve, sans surprise, le quotidien de Concord. Il vit tantôt chez ses parents, tantôt chez son ami philosophe qui s'est absenté pour une longue tournée de conférences en Europe. Apprécié dans le village pour ses travaux d'arpentage et de bricolage, il aide aussi régulièrement son père à la fabrique de crayons, et épaula son ami Alcott dans l'édification d'une maisonnette pour Emerson — un petit logis qu'il construit certainement pour remercier son maître de son hospitalité. Rien ne peut donc, a priori, compromettre ce rythme bien routinier, si ce n'est l'étonnante déclaration d'amour d'une femme qui lui fait des avances à l'automne 1847... Thoreau, qui a plutôt l'habitude d'être éconduit, est ici courtié pour la première fois de sa vie. Et l'intéressée, qui a pour nom Sophia Ford, se manifeste sans ambages. Elle le connaît bien, puisqu'elle a longtemps été la gouvernante de la famille Emerson, et a donc eu l'occasion de le côtoyer de près. Non contente de lui dévoiler ses sentiments, elle formule également le souhait de l'épouser. Terriblement embarrassé, Thoreau, qui brille le plus souvent par sa maladresse envers la gent féminine, lui inflige un refus péremptoire. On ne convertit pas un célibataire endurci à la vie de couple si facilement... Sophia Ford le comprend vite et, mortifiée, tente de mettre fin à ses jours ². Elle échoue dans cette entreprise désespérée, mais se console grâce aux lettres que Thoreau lui adresse progressivement. Pour lui, l'affaire est bientôt close. Il n'en parlera jamais plus.

Des projets d'une tout autre teneur lui occupent l'esprit. Il lui faut, non pas penser à lui ou à l'état de son cœur, mais à bien plus grand. Rapidement balayées, ses émotions font donc place à de lourdes séances

de travail qui aboutissent à la rédaction de deux conférences primordiales. Leur sujet central n'est pas tant la place de l'homme au cœur de la nature que celle du citoyen au sein des États-Unis. Ces textes, qui se transforment en interventions publiques, sont en fait le terreau du livre *Résistance au gouvernement civil*, un ouvrage rebaptisé de façon posthume sous le titre qu'on lui connaît aujourd'hui : *La Désobéissance civile*. Publié en 1849 dans le premier et unique numéro des *Æsthetic Papers* édité par des membres du *Dial*, le livre développe une vaste réflexion sur la liberté et l'engagement. Guidé par sa brève mais intense expérience derrière les barreaux, Thoreau confirme ainsi son penchant humaniste, se risquant même à quelques provocations...

Celles-ci apparaissent dès les premières lignes : « Le gouvernement le meilleur est celui qui ne gouverne pas du tout³. » Ainsi débute son raisonnement : sans développement préalable, et sans réserve apparente. La parole libérée s'exprime avec hardiesse, et ne cache pas son but : amener les hommes à réfléchir à leur condition. Thoreau récidive. Il énonce encore, mais différemment, ce qu'il avait déjà scandé avec passion dans les pages de *Walden* : « Ce que je voudrais dire à mes semblables, une fois pour toutes, c'est de vivre aussi longtemps que possible libres et sans chaînes⁴. » L'absence totale d'entrave ne doit cependant pas être prise au pied de la lettre, et il faut bien se garder d'entendre, à travers ces lignes, une apologie de l'anarchie. Son auteur attend plutôt la formation d'un « meilleur gouvernement⁵ » qui aurait davantage de considération pour les Américains. L'enrôlement des hommes dans la spirale de la guerre constitue l'un des principaux griefs formulés par l'écrivain qui regrette que les individus soient considérés « non point en humains, mais en machines avec leurs corps⁶ ». La conquête du Mexique par les États-Unis, à laquelle Thoreau avait précédemment refusé de prendre part, suscite autant d'émotion chez lui que les lois esclavagistes qui réduisent à néant « un sixième de la population d'une nation qui se prétend le havre de la liberté⁷ ». Thoreau refuse de capituler. Son texte est un appel à la délivrance de l'individu par lui-même. Il invite donc tous les hommes à entreprendre leur propre libération afin de vivre au plus près de ce qu'ils sont. Il a néanmoins conscience de l'inaction du plus grand nombre, et ne se prive donc pas de manifester ostensiblement son énervement :

On tergiverse, on déplore, et quelquefois on pétitionne, mais on n'entreprend rien de sérieux ni d'effectif. On attend avec bienveillance que d'autres remédient au mal, afin de n'avoir plus à le déplorer [8](#).

Thoreau souffre de cette abdication. Lui, le rebelle, refuse de courber l'échine et d'être le témoin des agissements de ce « gouvernement de l'esclave [9](#) ». Sans cesse, sa conscience d'homme blessé se rappelle à lui, et lui indique la voie à prendre, celle, encore une fois, de l'action :

Il m'en coûte moins à tous les sens du mot d'encourir la sanction de désobéissance à l'État, qu'il ne m'en coûterait de lui obéir. J'aurais l'impression, dans ce dernier cas, de m'être dévalué [10](#).

Désobéir à son pays, c'est donc, aussi, obéir à soi-même.

Thoreau a l'envie tenace de prendre part à l'amélioration du monde. Mais si son dessein est ambitieux, il se concrétise modestement dans les faits. Paradoxalement, il parle assez peu de la mise en application de ses principes. Dans ces livres ou son *Journal*, il n'évoque que rarement ses agissements. Pourtant, il fait plus que tout autre citoyen qui, soucieux d'accomplir son devoir dans les urnes, penserait contribuer au progrès de son pays. Voter selon Thoreau n'est qu'un faible moyen de protestation. C'est un « jeu [11](#) » qui ne revient qu'à « exprimer mollement [12](#) » son désir de justice car on ne sait jamais à l'avance s'il sera couronné de succès. À l'indolence du vote Thoreau préfère mener quelques actions isolées et cheminer en solitaire sur le terrain de la contestation, quitte à ce que certains de ses faits d'armes paraissent insignifiants face au colosse américain. Sa démarche, il la veut avant tout symbolique. Les six dollars de la taxe de capitation, qu'il refuse d'acquitter, ne manquent pas aux caisses de l'État pour poursuivre sa guerre au Mexique. Thoreau est conscient qu'il ne peut aucunement « stopper la machine [13](#) » devant l'ampleur de ce projet. Il sait que seul un véritable mouvement de masse pourrait profondément infléchir le devenir de son pays et qu'il n'a pas l'étoffe d'un leader. Durant ses études à Harvard, il abhorrait déjà tout ce qui ressemblait peu ou prou à un mouvement de groupe. Et il n'a pas changé. Il n'est pas homme à pétitionner, à agir sur l'opinion des autres ou fomenter une révolte. Il agit en être libre et indépendant pour mener à bien sa « révolution pacifique [14](#) ». Et pour rendre à l'humanité ce qu'elle a perdu, il se dit

sagement prêt à tout car « sous un gouvernement qui emprisonne quiconque injustement, la véritable place d'un homme juste est aussi en prison [15](#) ».

Au fil des ans, la pensée de Thoreau s'est enrichie d'une réflexion politique sur la place de l'homme en société. L'écrivain insiste d'ailleurs sur l'importance de développer d'abord une conscience individuelle avant d'agir en citoyen dans le monde. Cette conclusion, il semble se l'être appliquée à lui-même. Ce changement de cap, il l'opère avec *La Désobéissance civile*. En faisant paraître cet essai, ces anciens amis du *Dial* offrent à Thoreau la possibilité de le faire advenir sur la scène politique. Il a le mérite de poser les seules questions à même de faire changer son pays, quelques années avant la guerre de Sécession :

La démocratie telle que nous la connaissons est-elle l'aboutissement ultime du gouvernement ? Ne peut-on franchir une nouvelle étape vers la reconnaissance et l'établissement des droits de l'homme [16](#) ?

Sa réponse tient en peu de mots : un rêve d'État plus égalitaire et plus juste qu'il se plaît à imaginer, non pas en utopiste, mais bien en idéaliste qui ne désespère pas d'accueillir, un jour, le changement.

Le naturaliste au travail

Thoreau est un optimiste. Il est porté par un élan perpétuel qui l'amène à toujours repousser ses limites. Quelque chose pourrait-il l'arrêter ? Où se situe la frontière au-delà de laquelle il ne peut plus avancer ? Existe-t-elle seulement pour lui ? Probablement, mais il la cherche encore. Et à trente-deux ans, toujours plus libre et plus entêté, il se lance donc un nouveau défi. L'échec commercial de la publication de son livre *Sept jours sur le fleuve* ainsi que la mort soudaine de sa sœur aînée Helen le poussent à migrer vers des auspices plus doux. Ce mois d'octobre 1849, avec Channing, il répond à l'appel du large et part rejoindre « le bras, nu et plié, du Massachusetts ¹ » qui a pour nom le cap Cod. Là, dans le sud-est du pays, où la morue est élevée au rang d'emblème, les dunes de sable sont malmenées par un vent éternel, et l'océan à perte de vue effraie par sa toute-puissance. C'est pour lui, surtout, que les deux amis ont fait le déplacement. Cette eau, « qui couvre [...] plus des deux tiers du globe ² », constitue l'objet de leur excursion qui précède deux autres voyages dans la même région — ceux-ci effectués par Thoreau en 1850 et en 1855, parfois en solitaire. Ces trois expériences du cap Cod sont néanmoins réunies dans un seul et même livre qui retranscrit toute la vigueur d'une traversée en pays sauvage, au cœur duquel l'homme est loin d'être le bienvenu...

L'un des premiers événements rapportés par Thoreau dans son ouvrage choque par sa violence, et montre à quel point la nature qu'il va découvrir est inhospitalière. Il s'agit du naufrage du *St. John*, un bateau qui transportait des émigrants irlandais et qui a sombré près de la plage de Cohasset. Sortant du train en provenance de Boston, et portés par la foule qui se précipite aux premières loges du spectacle de la mort, Thoreau et Channing observent malgré eux les cadavres répandus sur le sable, ou recrachés par la mer. Aucune pitié ne les envahit. Thoreau, en particulier, fait preuve d'un incroyable sang-froid qui pourrait

s'apparenter à une sorte d'indifférence. Ces corps déformés ne l'émeuvent pas, il les décrit avec le flegme du médecin légiste, ayant en mémoire la suprême « loi de la Nature³ » contre laquelle même l'individu le plus fort ne pourrait rien. Le cap ne pardonne pas : ce charnier en est la preuve. Et plus il fixe ces vagues qui viennent se fracasser contre la terre, plus il résiste aux bourrasques qui manquent parfois de le faire tomber, et plus il sait qu'il se trouve sur le bon chemin : celui qui va l'amener, une fois de plus, à s'éprouver et à se connaître.

Le voyage se poursuit en diligence, sous une forte pluie qui empêche les visiteurs de profiter du panorama. Pour passer le temps, Thoreau et Channing furètent dans plusieurs ouvrages de référence — notamment ceux de la collection de la Société d'histoire du Massachusetts — qui leur permettent d'en apprendre davantage sur les villages qu'ils traversent. Bien décidés à explorer ce « pays dénudé⁴ », ils ne tardent pas à quitter leur moyen de transport pour continuer la route à pied, avec un simple parapluie qui ne les protège pas de l'humidité. Le long de la baie, ils aperçoivent des moulins à vent qui ressemblent à d'« immenses oiseaux blessés⁵ », et des épouvantails que Thoreau confond avec des hommes... Mais il se trompe : Channing et lui sont bel et bien seuls face à cette mer qui « mugit⁶ » et qui amène la tempête. Celle-ci se déclare tout près des plaines de Nauset et remplit Thoreau de joie : « J'étais heureux d'être loin de la ville, lieu où j'ai tendance à me trouver gauche et mal à l'aise⁷ », écrit-il avant d'avouer que « plus le paysage devenait lugubre et meilleur devenait [son] moral⁸ ».

Le vent n'est pas un obstacle à leur marche. La tête en avant et le dos courbé, ils s'approchent du bord de l'eau qui a pris l'aspect d'un liquide noir. Autour d'eux s'affairent quelques ramasseurs d'épaves, trop éloignés pour déranger leur extase. Le vent siffle à leurs oreilles, et produit une douce musique enchanteresse. Homère et son fameux chant des sirènes ne sont pas loin. Thoreau s'autorise même à écrire quelques phrases de son livre en grec, comme pour rendre hommage à son maître de littérature. Afin d'avoir une meilleure vue, les deux voyageurs gravissent une dune, et un océan « infatigable et sans limites⁹ » se déroule soudain à leurs pieds. Thoreau, lui aussi, est infatigable : contrairement à Channing qui montre quelques signes d'épuisement, lui

n'a pas mal aux jambes. Il pourrait marcher constamment, et il ne cesse d'accélérer ou de se pencher pour se saisir de grosses palourdes. La silhouette lointaine d'une maison les conduit néanmoins à envisager le repos. Un vieil homme les accueille : c'est un huîtreur qui vit près de la plage avec sa femme et son fils. Les deux compagnons soupent et dorment chez eux avant de continuer leur parcours. Le lendemain, dès les premiers rayons du soleil, comme deux enfants impatients de rejoindre leur terrain de jeux, Thoreau et Channing se pressent vers le rivage, ce « trottoir océanique [10](#) ». Au gré de leur course, ils ramassent des galets, quelques débris abandonnés par la marée, ou de vieilles bouteilles qui semblent contenir une histoire secrète. Perchés en haut d'une dune, ils regardent au loin les bateaux qui semblent s'approcher, puis dévalent la pente à toute vitesse et s'assoient sur le sable humide pour observer le détail du grain ou les insectes qui l'habitent.

Le naturaliste se réveille tout à coup. Il décrit les oyats, le chardon blanc, la camarine noire ou encore l'aster doré, toutes ces plantes de mer qui poussent dans le sable et qu'il se plaît à toucher, ou à désigner de leur nom latin. Au beau milieu de cet espace sans délimitation, sans clôture ni barrière, Thoreau retrouve une nature vigoureuse, la même que celle de Walden, toujours en mouvement : ici, « l'activité ne cesse jamais ; tempête ou calme, hiver ou été, nuit et jour, il s'y passe toujours quelque chose [11](#) ». Au loin, le phare de Haute-Terre leur fait face. Droite et insubmersible, la tour blanche, avec son œil lumineux, leur permet de jouir du spectacle incessant de la houle. Comme au mât d'un bateau, ils se cramponnent à elle de peur d'être emportés par les rafales. Alors Thoreau pense aux Scandinaves, ces chanceux qui ont été les premiers à découvrir le cap Cod. Il regarde cette immense plage, il écoute ce silence menaçant, et il craint que ces dunes ne deviennent un vulgaire lieu de passage prisé par les citadins. Ici, et nulle part ailleurs, on peut mettre « l'Amérique entière derrière soi [12](#) », et enfin goûter à la sérénité dont la société nous prive. Encore quelques jours dans la région, et il devra renoncer à cette douceur.

De retour à Concord, il reprend son habit d'arpenteur, qu'il n'a jamais vraiment quitté. Les habitants le connaissent bien, et savent que personne dans le village ne travaille avec autant de sérieux et de minutie que lui. Ainsi à l'air libre, décidant de ses horaires et se ménageant du

temps pour ses escapades solitaires, Thoreau mène des jours heureux dans sa ville natale, d'autant qu'une nouvelle maison familiale est sur le point d'être investie. Henry David aide son père à la rénover avant d'y emménager à la fin de l'été, s'installant au troisième et dernier étage de la bâtisse. Au cœur de ce perchoir — sa dernière demeure —, il vit dans un joyeux désordre, entouré de ses carnets, cartes et autres souvenirs de voyage. Sa flûte est toujours à portée de main, posée près de son lit. Il aime en jouer occasionnellement et l'emporte partout avec lui, de même que ses livres. La lecture des textes sacrés de l'hindouisme rythme aussi ses journées. Ces ouvrages singuliers, qu'il feuilletait déjà dans la maison d'Emerson ou à Walden, lui ouvrent de nouvelles perspectives de pensée. Il admire le flegme de ces philosophes qui s'autorisent à parler de tout, et à fournir une véritable réflexion sur l'homme et sa condition. Son grand appétit lui fait dévorer ces livres, et il se retrouve vite à court de nourriture spirituelle... Bien décidé à élargir son champ de connaissance en matière de littérature orientale, il écrit donc une lettre au président de son ancienne université pour demander l'accès à la bibliothèque. Sa requête est approuvée, et il foule de nouveau le sol de Harvard, qu'il avait quitté il y a plus de dix ans non sans un certain soulagement... Mais cette fois-ci, Thoreau est un autre homme. Il a acquis une certaine maturité et, sans renier ses convictions vis-à-vis de l'institution universitaire — qui selon lui ne lui avait pas permis d'accéder aux « racines ¹³ » du savoir, mais seulement à ses « branches ¹⁴ » —, il reconnaît avoir besoin d'elle. Il pioche donc dans les rayonnages, et découvre des livres aussi importants que le *Mahabharata*, qui lui permettent de poursuivre son initiation.

Mais un événement l'oblige à suspendre ses activités à la fin du mois de juillet 1850, quelque temps avant de repartir pour le cap Cod. Il doit se rendre à New York. Emerson a besoin de lui pour une affaire qui s'annonce funèbre : leur amie commune et membre du Transcendental Club, Margaret Fuller, vient de trouver la mort à bord d'un bateau qui a fait naufrage au large de Fire Island. Intellectuelle renommée, ancienne directrice de la rédaction du *Dial* et instigatrice de débats en faveur des droits de la femme, elle traversait l'Atlantique en compagnie de son mari et de leur enfant. Elle vivait en Europe depuis plusieurs années, occupant le poste de correspondante du *New York Tribune*. À travers ses voyages en France, mais aussi en Italie, elle avait eu l'occasion de rencontrer

certains des plus grands artistes de l'époque. Sa disparition désespère ses amis du club qui admiraient son fort caractère et la pertinence de ses initiatives. Thoreau est envoyé sur le lieu du drame pour récupérer les effets personnels de Margaret — quelques documents, un sac et une chaussure —, mais ne peut malheureusement identifier le corps de sa camarade qui n'a pas encore été retrouvé. Le sang glacé, il reprend la route et sa vie qui l'attend chez lui, bien décidé à continuer d'avancer.

À peine rentré au domicile familial, Thoreau réunit quelques affaires et entame un nouveau voyage. Direction le Canada, toujours avec son ami Channing, mais bien plus loin qu'ils n'étaient jamais allés tous les deux. Munis d'un billet à sept dollars qui leur fait parcourir en train cinq cent dix miles, ils arrivent à Montréal, après avoir traversé des forêts entières d'érables rouges. La région, française depuis plusieurs siècles, permet aux voyageurs de goûter à un certain exotisme. Thoreau, en particulier, renoue quelque peu avec ses origines, articulant péniblement quelques mots en français lorsqu'il se rend au marché acheter des pommes. Mais bien qu'il revendique son appartenance à ce peuple, il demeure un parfait étranger à Montréal, mais aussi à Québec, près des chutes de Montmorency ou de celles de Sainte-Anne. Il ne comprend pas ces hommes qui, en le croisant, lui adressent un « bonjour [15](#) » tout en portant la main à leur couvre-chef : « Ce doit être sacrément ennuyeux de devoir se toucher le chapeau plusieurs fois par jour. Un Yankee n'a pas de temps à perdre pour ça [16](#). » Plus amusé que contrarié, Thoreau demeure donc cet Américain en terre inconnue, ce « Yankee au Canada », comme il se plaît à dire. Cette expression devient le titre de l'ouvrage narrant l'expédition ; un texte qui précède de peu un autre livre tout aussi important...

Il s'agit d'un herbier : à l'intérieur se cache une histoire qui se regarde plus qu'elle ne se lit. Avec cet album naît le Thoreau botaniste, celui qui a en tête *Couleurs d'automne*, *Les Pommes sauvages*, ou encore *La Succession des arbres en forêt*. Son œuvre littéraire de l'époque, profondément influencée par les écrits du naturaliste Alexander von Humboldt, donne toute la mesure de sa fascination pour la flore. Armé d'un simple chapeau, il parcourt quotidiennement les bois autour de Concord et ramasse tout ce qui attire son œil et ses narines. À chaque feuillet, des formes et des couleurs différentes : *Anemone nemorosa*,

Nymphaea odorata, *Hypericum perforatum*, *Polygala sanguinea*... Près de neuf cents spécimens sont ainsi collectés de sa main, et soigneusement rangés dans son herbier — aujourd'hui conservé à Harvard. Cette anthologie personnelle est complétée par l'ouverture d'un nouveau carnet, le *Common place book*, dans lequel Thoreau, fraîchement nommé membre de la Boston Society of Natural History, recopie les passages importants de ses lectures. S'il procède à la manière d'un scientifique, il refuse catégoriquement d'être désigné ainsi. Sa place n'est justement pas dans un laboratoire, mais à l'extérieur, partout où il peut marcher. Et seule cette « vie des jambes [17](#) » peut le définir. Quoi qu'il advienne, il ne déroge à aucune de ses promenades. Rien ne l'arrête ou ne le rebute, pas même la pluie ou la tombée de la nuit. Droit sur ses pieds, le nez en l'air, les cheveux au vent, il marche comme il respire, parce que cela lui est vital. Ainsi remplies, ses journées alternent entre ses travaux d'écriture, ses interventions d'orateur, et ses séances de déambulation presque obligatoires.

Il ne lui reste que peu de temps pour côtoyer le monde. La rédaction quasi simultanée de *Walden*, d'*Un Yankee au Canada* et de *Cap Cod* le prive de la compagnie de certains de ses amis. Le début de ces années 1850 est d'ailleurs celui qui marque la scission du duo Emerson-Thoreau. Les deux hommes, trop affairés à leur tâche respective, se fréquentent de moins en moins. Depuis le décès de Margaret Fuller, leurs échanges de lettres se font de plus en plus rares. D'autre part, Thoreau n'a pas apprécié le silence de son ami après la parution de *Sept jours sur le fleuve*, en 1849. Emerson, qui l'avait lui-même encouragé dans cette entreprise d'écriture, ne s'est pas manifesté depuis que l'ouvrage a vu le jour. Ce mutisme laisse Thoreau accablé et dubitatif. Malgré tout, Henry David aime rendre visite à la famille de son maître. Franchir le seuil de cette ferme qu'il connaît si bien, discuter avec Lidian, jouer avec les enfants : toutes ces simples choses suffisent à le réjouir et à le rassurer sur l'attachement qu'il porte à son ami. Mais quelque chose a changé entre eux. Dans son *Journal*, Emerson note leur divergence d'esprit, et semble lui reprocher son caractère « obstiné et implacable [18](#) », ainsi que sa manie d'être constamment « dans l'opposition [19](#) ». Et de fait, c'est un radical, notamment lorsqu'il choisit de s'investir corps et âme dans la lutte contre l'esclavage ; un combat envisagé depuis longtemps, et qui se déploie enfin.

La marche politique

Le souffle court, le jeune homme noir s'arrête à l'angle de deux rues pour reprendre haleine. Respirer lui brûle la gorge. Son cœur lui sort presque de la poitrine. Il est en nage. Son regard halluciné rappelle celui d'une bête traquée qui viendrait d'entendre sonner l'hallali. Une peur acide prend peu à peu possession de lui. Il ne sent ni ses jambes ni ses bras. Mais pour se sauver, il sait qu'il lui faut se ressaisir. Ses yeux fouillent partout autour de lui, cherchant le moindre mouvement suspect, scrutant l'agitation des rues animées de Boston. Rien à l'horizon. L'espace d'un instant, un mince filet d'espoir l'envahit. Il se remet à courir, conscient de vivre peut-être son dernier instant de liberté. Ses muscles tendus semblent à tout moment sur le point de céder. Exténué, il s'arrête de nouveau. Les yeux rivés sur le sol, le corps plié en deux, il tente une dernière fois de retrouver son souffle. Un déferlement de pas précipités battant le pavé résonne soudain derrière lui. Un cri retentit. La foule murmure et s'écarte pour laisser passer une horde de policiers. L'un d'eux saute sur le fugitif, l'attrape. C'en est fait de lui.

Thomas Sims, jeune esclave en fuite, est arrêté le 4 avril 1851. Il est jugé sur-le-champ à la cour de Boston. Un important cortège de militaires entoure le bâtiment, dont les portes sont fermées par de lourdes chaînes, afin d'éviter tout débordement durant le procès. La sentence ne tarde pas à tomber : Thomas Sims doit être rendu à James Potter, un riche fermier qui en réclame la propriété. Quelques jours plus tard, le 11 avril, le jeune homme est conduit sous escorte au port de Boston. On craint que des manifestants n'empêchent son embarquement sur le navire censé le ramener chez lui. Sur les quais règne une atmosphère empesée. C'est la deuxième fois en quelques mois qu'une telle arrestation se produit dans le Massachusetts. Une foule d'abolitionnistes se masse. Nombreux sont ceux qui crient au scandale et réclament l'annulation de son expulsion. Trois cents policiers et

militaires parviennent cependant à contenir la colère des opposants et à faire monter Thomas Sims à bord du bateau. Ce dernier est finalement renvoyé à Savannah en Géorgie, l'État dont il est originaire. Dès son arrivée, il est emprisonné. Il croupit un temps au cachot où il est presque battu à mort, avant d'être revendu par son propriétaire à un nouvel acquéreur du Mississippi.

Le procès de Thomas Sims constitue l'un des premiers moments forts de l'histoire de la lutte contre l'esclavage en Amérique. Il n'y aurait toutefois pas eu d'« affaire Thomas Sims » si le Congrès américain n'avait voté la Fugitive Slave Law au mois de septembre 1850. Cette loi autorise désormais les propriétaires d'esclaves du Sud à poursuivre les évadés jusque dans le nord des États-Unis. Elle vise à mettre un terme à une filière clandestine qui s'est formée depuis peu et qui permet à certains Noirs téméraires de recouvrer leur liberté en gagnant le nord des États-Unis ou le Canada. Des Américains, souvent abolitionnistes, soutiennent cette démarche et offrent leur aide en hébergeant ou véhiculant ces hommes en cavale. La loi entend donc mettre un coup d'arrêt au développement de ces réseaux parallèles d'émigration. Dorénavant, toute personne qui y participerait est donc passible d'amende, voire de prison. En faisant voter ces mesures, les sudistes sont parvenus à leurs fins. Ils ont rompu l'entente fragile qui reposait jusqu'alors entre les États esclavagistes du Sud et les États libres du Nord.

Dans le Massachusetts où l'esclavage avait été aboli en 1783, l'adoption de la Fugitive Slave Law a été perçue comme une régression. L'affaire Thomas Sims, quant à elle, est vécue comme une provocation. Les journaux s'en emparent et l'événement trouve très vite une résonance politique. Les militants abolitionnistes en profitent pour souligner l'injustice des actions gouvernementales et dénoncer l'ingérence des États du Sud dans la politique de ceux du Nord. Les parents, les sœurs et lestantes Thoreau, militant de longue date au sein de la Concord Female Anti-slavery Society pour l'abolition de l'esclavage sur tout le territoire américain, suivent de près l'actualité. Ils se sentent concernés par cette agitation. Outre les réunions qu'ils tiennent chez eux avec des amis partageant leurs convictions, leur foyer accueille régulièrement des esclaves fugitifs. Les Thoreau les aident à se cacher ou

à trouver des solutions d'hébergement de secours. À Walden, Henry David rendit ainsi plusieurs fois service à ces fugueurs en quête de liberté, partageant avec eux, pour quelques heures ou quelques jours, le silence de sa cabane. Le cas de Thomas Sims accentue son engagement en faveur de la cause abolitionniste. Les pages de son *Journal* en témoignent. La colère de l'écrivain est terrible. Il se montre cinglant à l'égard de cette sombre loi qui réduit en cendres la liberté des citoyens, et réfléchit à une action concrète.

Cette loi ne fait pas peur à la famille Thoreau qui n'entend pas renoncer à ses activités. Le 30 septembre 1851, alors que la nuit vient de tomber, un esclave du nom d'Henry Williams frappe à leur porte. Il vient de parcourir à pied la distance de Boston à Concord, échappant aux hommes qui sont à ses trousses. Voilà un an qu'il a fui sa Virginie natale et trouvé refuge dans la capitale du Massachusetts avec le secret espoir d'y vivre et de s'y faire une place. C'était sans compter sur l'avis de recherche lancé par son maître. Les Thoreau lui réservent un accueil chaleureux. Ils lui offrent le couvert et le lit durant plusieurs jours et tentent de collecter suffisamment d'argent pour lui payer son billet de train. C'est Henry David lui-même qui se rend à la gare pour le lui acheter. À peine arrivé sur les lieux, il surprend un homme en train de faire le guet, prêt à cueillir le fugitif. Il n'a d'autre choix que de faire discrètement demi-tour. Retenant sa chance quelques jours plus tard, il parvient heureusement à se procurer le sésame et à faire monter Henry Williams dans le wagon d'un train en partance pour le Canada.

Les années passant, le climat politique ne s'apaise pas. Chaque nouvelle arrestation d'esclave suscite la vindicte populaire. Trois ans après l'affaire Thomas Sims, le même scénario se répète dans les rues de Boston. Anthony Burns, qui était parvenu à s'échapper de Virginie, est capturé et mis en prison dans l'attente d'un jugement. La scène se déroule le 24 mai 1854 alors que le Congrès américain est sur le point de voter l'acte Kansas-Nebraska. Cette loi stipule que les colons du Kansas et du Nebraska sont libres d'introduire la pratique de l'esclavage sur leurs territoires, au nom de la souveraineté populaire. Le texte, adopté le 30 mai 1854, vient ébrécher la ligne de démarcation entre le Nord et le Sud fixée par le compromis du Missouri de 1820. La géographie politique des États-Unis s'en trouve donc redéfinie. Dans ce contexte,

l'arrestation d'Anthony Burns, quelques jours avant l'adoption de cette nouvelle loi, met le feu aux poudres. Deux leaders abolitionnistes originaires de Boston, Wendell Philips et Theodore Parker, organisent un rassemblement. Une foule déchaînée encercle le palais de justice, contestant la décision des magistrats. Mais la cour est sans appel. Cinquante mille personnes se rendent ensuite au port de Boston pour tenter d'empêcher le départ du prisonnier. Il sera finalement revendu par son propriétaire à un abolitionniste qui l'affranchira.

Thoreau assiste, furieux, à l'accumulation de lois rétrogrades et à l'augmentation des persécutions à l'égard des esclaves. Son courroux est tel qu'il multiplie les occasions d'aider des fugitifs ou de militer en faveur de l'abolitionnisme. Il est désormais considéré comme activiste et assume publiquement son engagement politique. Le 4 juillet 1854, il quitte Concord pour se rendre à Framingham, une ville située à une vingtaine de kilomètres de chez lui. Il est invité à prendre part à une réunion de la Massachusetts Anti-slavery Society en ce jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis. De grands orateurs — philosophes, penseurs, esclaves affranchis — prennent la parole successivement devant un parterre de militants. Six cents personnes environ participent au grand pique-nique organisé à cette occasion. Thoreau a rarement été aussi écouté, de même que le texte qu'il lit ce jour fut l'un de ses plus distribués. Il gagne ainsi en célébrité juste avant la publication de *Walden*, qui sera un succès public.

Deux ans auparavant, le discours de Frederick Douglass a créé l'événement à Rochester. L'ancien esclave, qui a fui les plantations du Sud à l'âge de vingt ans, s'adresse, en parfait autodidacte, à un auditoire considérable. Il était venu « affirmer l'égale humanité de la race noire ¹ » et bousculer les Américains au lendemain du 76^e anniversaire de l'indépendance :

Ce 4 juillet est le vôtre, pas le mien. Vous seuls pouvez vous réjouir, tandis que pour ma part je dois pleurer. Traîner un homme dans les fers jusque dans le grand temple illuminé de la liberté et lui demander d'entonner avec vous des hymnes joyeux serait une mascarade inhumaine autant qu'une ironie sacrilège. Votre but, citoyens, est-il de vous moquer de moi en me demandant de parler en ce jour ² ?

De même que le discours de Frederick Douglass, celui d'Henry David

Thoreau fait date. L'histoire récente impose une urgence de la réaction face à la question de la poursuite de l'esclavagisme en Amérique.

Ce jour-là, Thoreau monte solennellement sur la petite estrade de Framingham. Il tient dans sa main le discours qu'il a écrit fiévreusement ces derniers jours. Le texte est un assemblage de réflexions enragées qu'il a notées dans son *Journal* au moment de l'affaire Anthony Burns. Le silence se fait autour de lui et la voix claire de Thoreau entame les premières lignes de son exposé. Il fustige d'emblée le gouverneur du Massachusetts, un « bon à rien ³ », dont les faits et gestes portent à croire qu'il est loin d'être partisan de l'abolitionnisme :

Ce qui me soucie, c'est que l'influence et l'autorité de cet homme soient du côté des esclavagistes et non des esclaves — des coupables et non des innocents, de l'injustice et non de la justice ⁴.

De la même façon, Thoreau s'en prend à l'autorité de la cour incarnée par ses lois et se moque aussi du gouvernement qui, puisqu'il « se rend délibérément coupable d'injustice et persiste dans cette voie, finira inévitablement par être la risée du monde ⁵ ». La colère de Thoreau se libère dans une forme d'explosion salvatrice face à une assemblée conquise. Il poursuit en rappelant que « la loi ne rendra jamais les hommes libres ⁶ » et que ceux-ci sont responsables du maintien de la liberté, même si c'est au mépris de l'ordre établi par les tribunaux. La presse n'échappe pas à ses attaques. Il l'accuse de colporter mensonge sur mensonge et d'empêcher les individus de penser par eux-mêmes. L'envie de faire voler en éclats ce « sombre monde ⁷ » et de tout « brûler ⁸ » étreint un temps son esprit. Ces derniers paragraphes prennent le ton de la confession : celle d'une personne blessée qui n'a plus le goût de la promenade, trop occupée qu'elle est « par des pensées de meurtre envers l'État ⁹ ». Mais le philosophe s'efforce de rester pacifiste :

Je voudrais rappeler à mes concitoyens que leur premier devoir est d'être des hommes ¹⁰.

Son opiniâtreté le force à ne pas céder aux sirènes du désespoir et à trouver dans toute chose un signe de renouveau. Ainsi, le parfum d'un

nénuphar blanc senti au cours d'une énième marche au bord d'un lac le surprend, et lui souffle que rien n'est irréversible dans la nature comme dans l'homme. Il faut oser croire au retour du printemps.

Un pied devant l'autre

Le cheminement politique de Thoreau n'aurait probablement jamais pris cette envergure sans le mouvement intérieur qui n'a cessé d'animer l'écrivain depuis sa plus tendre enfance. Cette ardeur secrète, cette pétulance intime prend sa source à un endroit précis : au bout de ses jambes, dans ses pieds... La marche de l'esprit est donc inséparable, chez lui, de la marche du corps, et de l'exercice ininterrompu de la promenade qu'il n'hésite pas à ériger en « art ¹ » dès le printemps 1851. Les années qui suivent le séjour à Walden ouvrent en effet la voie à une intense réflexion sur la flânerie, qui va constituer le sujet récurrent de toutes ses interventions orales jusqu'à l'aube de l'année 1860. Un seul mot revient alors constamment dans sa bouche : « marcher » scande ses phrases comme ses journées, telle une devise. Derrière ce verbe prend forme une occupation gratuite, mais aussi un besoin vital auquel Thoreau n'a jamais manqué de faire référence dans ses écrits antérieurs. Désormais, il fait le vœu que chaque homme puisse tenter cette aventure aux allures de « croisade ² ». Mais il prévient son auditoire : « *Ambulator nascitur, non fit* » (« on naît marcheur, on ne le devient pas ³ »). Thoreau fait de ce précepte la pierre angulaire de sa conférence initialement intitulée « La vie sauvage », dont il donne lecture au Concord Lyceum le 23 avril 1851. Le même texte est rebaptisé « Marcher » peu après. Avec lui, Thoreau répand sa bonne parole le long de la côte Est des États-Unis — Massachusetts, New Jersey, Pennsylvanie, entre autres — et en écrit une version définitive qui sera publiée après sa mort, en 1862.

Le livre est une profession de foi, une sorte de testament littéraire dans lequel Thoreau se fait « l'avocat de la Nature, de la liberté absolue et de la vie sauvage ⁴ ». L'écrivain, qui n'a jamais pu rester en place, et qui marche au minimum « quatre heures par jour ⁵ », s'interroge sur ces personnes qui demeurent « les jambes croisées ⁶ » dans les bureaux. Il

s'inquiète également — fait plutôt rare — du sort des femmes qui sont obligées de rester à la maison et de s'occuper du foyer, sans possibilité réelle de déplacement. Lui a besoin de se mouvoir, non pas pour entretenir son corps, mais pour aérer son esprit, et voir le monde autrement. C'est la condition de sa « bonne humeur ⁷ ». Déjà dans *Balade d'hiver*, Thoreau parlait de ces hommes qui « ouvr[ent] la porte au silence ⁸ » et font « quelques pas dehors pour affronter l'air cinglant ⁹ », s'immergeant dans la nature comme on coule dans l'eau, portés par un élan que rien ne peut entraver. La promenade était alors présentée comme cet élan vivifiant qui réveille le « feu souterrain ¹⁰ » de chaque individu. Le corps, soudain, se dérouille. Accompagnés d'une vive respiration, les genoux se plient, la voûte des pieds se déploie lentement sur le sol, les mains se balancent naturellement le long des cuisses. Libéré de tout — des relations comme des contraintes, du souci de l'argent comme de l'ambition —, il chemine à la recherche du « magnétisme subtil ¹¹ » de la nature. Il ne sait pas toujours où il va, où ses pieds vont le mener, ni même où il a envie d'aller. La marche est une perte, une découverte perpétuelle qui doit s'accomplir à rebours des sentiers balisés :

L'espoir et l'avenir pour moi ne résident pas dans les pelouses et les champs cultivés, ni non plus dans les villes et les cités, mais dans les marécages impénétrables et mouvants ¹².

Thoreau avoue néanmoins que son « aiguille ¹³ » prend souvent la direction du sud-ouest, une route qu'il connaît bien pour l'avoir souvent pratiquée, mais qu'il semble chaque fois redécouvrir. Il peut alors y contempler le crépuscule, assis sur un rocher ou du sommet d'un arbre qu'il se plaît à escalader.

Et la marche se poursuit en septembre 1853, à l'occasion d'une nouvelle excursion dans les forêts du Maine avec son cousin George Thatcher. Cette fois-ci, les deux compagnons font appel à un guide indien qui, contrairement à Louis Neptune, ne leur fait pas faux bond : il s'appelle Joseph Aitteon, il a une vingtaine d'années, et il va conduire les voyageurs sur les traces de la culture amérindienne, en direction du lac Chesuncook. Thoreau s'en réjouit, son intérêt pour l'histoire de ces peuples n'ayant fait qu'augmenter ces dernières années. Le voyage, qui

se déroule au fil de l'eau, lui permet justement de discuter longuement avec Joseph : celui-ci l'initie aux coutumes et aux arts de sa communauté. Thoreau, qui a déjà entamé la rédaction de l'*Indian Notebook*, est très attentif au récit de son acolyte, et réfléchit à l'écriture d'un ouvrage qui dirait toute la vérité sur ce peuple méprisé par les Américains. C'est au même moment que prend forme dans son esprit une méditation sur les moyens de préserver les terres et les lacs de son pays. En plein cœur des bois du Maine, Thoreau s'inquiète du devenir de la « Mère [14](#) » Nature, et anticipe la protection réglementée des terres de son pays :

Pourquoi, nous qui avons répudié l'autorité royale, n'aurions-nous pas nos réserves nationales là où il n'y a pas besoin de détruire de village, où existent encore l'ours, la panthère, peut-être même quelques représentants de la race chasseresse [...] [15](#) ?

Une question dont s'emparent rapidement les États-Unis qui mettent en place, sous l'impulsion du président Lincoln, la création du premier parc naturel en 1864, deux ans après la mort de Thoreau. Aujourd'hui, il en existe plusieurs dizaines à travers le monde.

Toujours en avance sur son temps, Thoreau continue avec passion et méticulosité son étude de la nature. Le relevé des températures, l'éclosion des fleurs, la mesure du diamètre des arbres ou encore l'observation de la composition d'un nid d'oiseau l'accompagnent dans l'écriture laborieuse de *Walden ou La Vie dans les bois*, qui occupe la plupart de ses journées. La huitième version du texte apparaît au printemps 1854. Au fil des années, le projet s'est affiné : le livre, qui ne devait être que la simple traduction d'une expérience, a pris une véritable dimension sociale et politique. Thoreau le fait d'abord publier au mois de mars sous forme d'extraits dans le *New York Daily Tribune* puis, le 9 août, envoie le manuscrit à ses éditeurs de Boston. Tiré à deux mille exemplaires, le deuxième ouvrage du philosophe est salué dans la presse pour son originalité et la qualité de son écriture. Rien à voir avec l'échec cuisant de *Sept jours sur le fleuve* : *Walden* intéresse davantage de lecteurs, tous curieux de découvrir ce que l'homme des bois a vécu. Très sollicité, ce dernier effectue de nombreux déplacements et continue de donner lecture de sa conférence « La vie sauvage », profitant de cette soudaine reconnaissance pour mettre en avant ses travaux.

C'est à cette époque qu'il produit un texte d'une importance capitale intitulé *La Vie sans principe*, et qui apparaît comme un condensé de sa pensée philosophique. À l'origine, Thoreau avait choisi pour cette future conférence — l'une de celles qu'il a le plus données avec « Marcher » — le titre « Gagner sa vie », une appellation qui soulignait avec ironie l'aspect subversif de son entreprise. Le travail et l'argent sont en effet les deux cibles du penseur qui résume ici ce pour quoi il se bat depuis des années. Sa marche contre ce qui entrave la liberté de l'homme ne s'est jamais arrêtée. Sa volonté de réveiller les consciences et d'amener ses semblables à se remettre en question, non plus. Les phrases de son discours n'épargnent donc pas le confort d'un quotidien jugé sinistre, passé à s'épuiser à la tâche et à amasser de l'argent au détriment du bien-être et de l'estime de soi :

La façon dont la plupart des hommes gagnent leur vie, autrement dit vivent, n'est que moyens de fortune et manières d'esquiver la véritable affaire de l'existence [16](#).

Pourquoi le travail, au lieu d'être une nécessité, ne pourrait-il pas être un plaisir ? Pourquoi ne pas s'affranchir de ces activités abrutissantes et de leur « tyran économique [17](#) » ? Pourquoi ne pas se détourner de l'appât du gain pour « regarder le soleil se lever ou se coucher chaque jour [18](#) », un acte simple qui « préserverait notre santé pour toujours [19](#) » ? À quoi sert cette course au profit, qui s'est notamment matérialisée récemment par la conquête de l'Ouest américain ? Thoreau ne comprend pas l'attrait des hommes pour l'or, ni ce qui les pousse à partir à la recherche de ce métal, en Californie ou en Australie :

Je sais qu'il est très malléable mais bien moins que l'intelligence. Une pépite d'or pourra dorer une grande surface mais pas autant qu'une pépite de sagesse [20](#).

À cette chevauchée collective qui perfore le sol de son pays, il oppose, une fois de plus, un retour sur soi. Il se demande, alors que ses voisins salissent leurs mains dans la boue :

Pourquoi ne pourrais-je pas creuser dans un puits pour atteindre l'or en moi et exploiter ce gisement [21](#) ?

Ce qui est mis en évidence sous ces mots, c'est encore et toujours le libre arbitre, et l'indépendance d'esprit. Là se trouve la véritable « vie sans principe » : loin des idées qu'on nous impose, ces « toiles d'araignées [22](#) » qui bloquent l'épanouissement de notre réflexion comme elles obstrueraient la vue à travers une fenêtre. « Lavez vos carreaux [23](#) », lance-t-il alors à ceux qui se contentent d'une pensée toute faite, dictée, entre autres, par l'effervescence malsaine de la ville et les journaux qui régissent la politique. L'esprit est un temple aux yeux de Thoreau, un espace sacré qui doit être préservé du flux de l'information, et du radotage permanent véhiculé par les journalistes :

Nous devrions traiter notre esprit, autrement dit nous-mêmes, comme un enfant innocent et ingénu dont nous sommes les gardiens, et être attentifs aux objets et aux sujets que nous portons à son attention [24](#).

Le jeu de mots final désavoue violemment la presse et tourne en dérision l'une des plus grandes gazettes de l'époque — dont la réputation n'a d'ailleurs pas faibli de nos jours :

Ne lisez pas *The Times*, lisez L'Éternité [25](#).

Balayant la calomnie d'un revers de main, Thoreau choisit, sans grande surprise, le parti de la littérature qui lui a toujours été douce et fidèle. À travers les livres, comme au sein de la nature, il a continuellement pu s'échapper du monde et abriter ses rêves. Une forteresse que rien ni personne n'est encore parvenu à briser.

L'énergie du conquérant

Les yeux sont grands ouverts. La chevelure brune, fournie, et tumultueuse. La barbe, en collier, est coincée dans un haut col de chemise. Il a mis un nœud papillon noir pour l'occasion : une coquetterie qui souligne l'importance de ce jour. Nous sommes le 13 juin 1856, et pour la première fois de sa vie, Henry David Thoreau se fait photgraphier. Son visage avait déjà été ébauché, auparavant, au crayon noir par un proche. Mais rien de comparable avec ce daguerréotype — son portrait le plus connu aujourd'hui — qui est réalisé lors de son séjour à Worcester par un certain Benjamin D. Waxham. Parti rendre visite à des amis, l'écrivain décide, après quelques hésitations, de prendre la pose. Sur le cliché, il ne sourit pas, mais semble serein, presque triomphant. La maladie — une tuberculose qu'il a contractée il y a plus d'un an — n'a pas encore entamé la vigueur de sa posture. À peine décèle-t-on quelques signes de fatigue dans son regard, celle, bien naturelle, de l'observateur qui ne cesse de scruter le monde, et celle, évidemment, de l'auteur qui passe ses journées à noircir des pages blanches. Son *Journal* l'occupe, en effet, grandement, et s'épaissit avec régularité. Au fil des années, il est devenu son compagnon secret et fidèle, un objet dont il ne peut rester longtemps séparé, et qu'il se doit d'ouvrir une fois par jour. Ce temps passé avec lui-même lui est essentiel. Entre ses brefs mais non moins multiples voyages, et ses activités professionnelles, Thoreau retrouve dans ses cahiers une quiétude et une stabilité que rien ne peut altérer.

C'est certainement l'un des rares objets personnels qu'il emporte avec lui lorsqu'il se rend, en octobre, à Eagleswood, dans le New Jersey. Là-bas, une communauté utopique, qui se réclame du philosophe français Charles Fourier, fait appel à lui pour réaliser des travaux d'arpentage. La grandeur de la tâche le conduit à y demeurer près d'un mois : un éloignement contraint qu'il supporte mal, d'autant plus qu'il

ne s'est jamais senti très à l'aise au milieu de ces sociétés marginales. Pour passer le temps, il écrit et donne quelques conférences à qui veut bien l'écouter. L'épanouissement intellectuel n'est pas au rendez-vous. Il lui faut attendre de rejoindre au début de novembre son fidèle ami Alcott, qui habite New York, pour renouer avec ses sujets de prédilection. Par l'entremise de son hôte, il fait la rencontre d'un écrivain qui, comme lui, apprécie la solitude et place Homère au rang des maîtres de littérature. Son nom est Walt Whitman. Successivement imprimeur et journaliste, il est surtout un poète qui se fait connaître par son recueil *Feuilles d'herbe*, un opuscule qui s'inscrit dans la droite lignée de la pensée transcendentaliste. Entre l'amour de la nature et la place donnée à la vie de l'esprit, tout semblait réuni pour que cette entrevue soit un succès, d'autant que Thoreau était déjà un lecteur du poète. Mais c'était sans compter sur la timidité de Whitman qui abrège le tête-à-tête en prenant tout de même soin d'offrir un exemplaire de son livre à son invité. Thoreau repart, perplexe. Mais il ne manque pas de ranger soigneusement *Feuilles d'herbe* parmi les autres ouvrages de sa bibliothèque. Dans ce recueil qui célèbre l'homme et ses sens, nul doute que le naturaliste de Concord, tout comme Emerson qui a pu en faire l'éloge, trouva matière à nourrir sa réflexion sur l'existence. Whitman, quant à lui, est aujourd'hui salué comme l'un des plus grands poètes américains.

De retour chez lui, Thoreau décide d'y rester un moment et de s'y ressourcer. Les déplacements l'ont trop longtemps détourné de sa ville natale, l'éloignant d'une tranquillité nécessaire, et surtout de la fabrique de crayons qui connaît quelques difficultés financières. Il reprend donc vite ses habitudes : le gîte chez ses parents, et le couvert chez Emerson. Mais bien qu'il s'y efforce, il ne peut pas rester en place. Ses pieds, pleins d'agitation, le démangent. Dans sa tête, les projets se bousculent. À presque quarante ans, et malgré sa santé déclinante, Thoreau n'a toujours pas éteint sa soif d'ailleurs et de mouvement. À l'aube de l'été 1857, il prend donc seul la route du phare de Haute-Terre, entamant sa quatrième excursion au cap Cod. Cette région est devenue son refuge. Chaque nouvelle expédition vers ces terres de sable et de vent purge l'esprit du marcheur magnifique. Mais un autre voyage lui occupe déjà l'esprit. À peine revenu de la côte, dans une étonnante course contre la montre, il s'empresse d'écrire à son cousin George Thatcher, lui

proposant un départ imminent vers les lacs d'Allegash. L'urgence de la demande oblige Thatcher à décliner l'invitation, qui est alors adressée à Edward Hoar. Trois hommes se mettent donc en route le 20 juillet 1857 : l'ami Edward, qui avait jadis pénétré les forêts du Maine avec Henry David ; Thoreau lui-même, qui a fait son baluchon pour une quinzaine de jours ; et Joseph Polis, leur guide indien dont le charisme et l'histoire personnelle feront l'objet d'une future conférence. Et l'impulsion de la plume ne tarde pas en effet à succéder à cette effervescence des jambes. Chaque périple a son récit, celui de l'Allegash ne déroge pas à la règle. Centré autour de la figure de « Joe », le guide indien, Thoreau rédige un texte qu'il doit envoyer à l'*Atlantic Monthly*. Cette revue, comme beaucoup d'autres, ne cesse de le solliciter depuis le succès public et critique de *Walden*. Faute de temps, il enverra finalement un autre manuscrit à la publication, celui qui revient sur sa précédente excursion, à Chesuncook.

Une fois ses commandes honorées, Thoreau souhaite renouer avec l'ordinaire et le détail, avec ce qu'il connaît le mieux. Les arbres et leur feuillage deviennent ainsi les héros d'un autre récit, celui-ci très poétique : il a pour titre *Couleurs d'automne* et il prolonge la confection de son herbier, entamé plus tôt. Avec cet essai, qu'il écrit en ayant en mémoire les œuvres du critique d'art anglais John Ruskin, Thoreau semble revenir à ses premières amours : l'observation inlassable et méthodique de la nature. La variété des graminées, la couleur des feuilles de l'érable ou du chêne qui, « peintes ¹ » ou « bariolées ² », ont délicatement mûri sous l'effet du soleil d'octobre, mais aussi le fabuleux vieillissement du phytolaque ou la majesté de l'orme : l'écrivain souligne, encore et toujours, l'importance du regard à l'origine de tout émoi. Selon lui, la joie intime de chaque individu dépend de son ouverture au monde, de sa volonté de l'embrasser tout entier par les sens. Il sait que certains hommes, tel « cupide faucheur ³ » ou tel autre jardinier, ne contemplent pas la nature comme il le fait. Lui n'entend pas tailler des haies ou niveler des pelouses, mais s'intéresser aux laissés-pour-compte, aux plantes habituellement ignorées, piétinées ou arrachées : « La beauté et la vraie richesse sont toujours ainsi : bon marché et méprisées ⁴. » Ce qui le captive tout particulièrement, c'est le rouge, « la couleur des couleurs ⁵ », qu'il trouve sur la pointe d'une herbe ou dans le jus d'une baie qu'il écrase entre ses doigts ⁶. Le suc des fruits coule sur ses mains

comme la sève du chêne envahit sa gorge⁷. Thoreau, qui goûte ce précieux « vin ⁸ » à l'aide de son couteau, se nourrit plus que jamais de ce que la nature lui offre. Il atteint ainsi l'essence même des choses, et ne manque pas une occasion d'en apprendre plus qu'il n'en sait déjà. Intégralement rédigé avant l'été, le texte est corrigé après une courte escapade dans les White Mountains qui lui permet de retrouver des sensations chères à son cœur : la douceur des flots de Merrimack, ou encore l'air pur du mont Washington — des lieux qu'il connaît déjà bien. Ces voyages improvisés, cette hâte du départ, tout cela trouvait enfin un sens : Thoreau parcourait ces routes car elles lui remettaient en mémoire de doux souvenirs, et le plaçaient au plus près de la vie.

Les lisières

L'automne a laissé place à l'hiver. Les arbres ont perdu toutes leurs feuilles, la neige a recouvert la terre, et les lacs alentour ont gelé. Thoreau a toujours aimé s'y rendre pour patiner. La glace est épaisse en cette saison, et lui permet de se tenir debout, comme par magie, sur l'eau. Mais en ce début d'année 1859, la fatigue l'empêche de reprendre ses bonnes habitudes. Les médecins lui rendent souvent visite chez lui, l'auscultent et lui conseillent de se ménager. Seul un véritable repos pourra venir à bout de sa mauvaise toux qui ne cesse de s'aggraver. Thoreau opine mais, au fond de lui, il pense déjà à sa prochaine promenade dans les bois. Il est néanmoins forcé de rester à la maison pour veiller sur son père qui, à plus de soixante-dix ans, commence à s'affaiblir. John Thoreau meurt finalement au début du mois de février, entouré de sa femme et de ses enfants, et laissant derrière lui l'image d'un homme juste et aimant. Le soir de son décès, Henry David, généralement peu loquace au sujet du patriarce, lui consacre quelques pages dans son *Journal*, et esquisse un émouvant hommage. C'est lui, maintenant, l'homme de la maison, celui qui doit veiller sur la famille. Ainsi, pour subvenir aux besoins de sa mère et de sa sœur Sophia, il travaille d'arrache-pied, délaissant ses voyages et ses chantiers littéraires pour se concentrer sur des activités plus manuelles et lucratives. Les travaux d'arpentage se multiplient, et les journées passées dans la fabrique de crayons se font également plus nombreuses.

Mais le quotidien calme et appliqué de Thoreau va bientôt être troublé par une affaire des plus inquiétantes, qui le conduit à délaisser ses outils. Une nouvelle inattendue lui parvient en effet vers la fin du mois d'octobre 1859 : selon ses informations, John Brown, un abolitionniste de la première heure, aurait tenté d'instiguer une révolte à Harper's Ferry, petite bourgade de Virginie. Avec l'aide d'une vingtaine d'hommes, il aurait pris d'assaut la réserve d'armes du comté afin de se

doter de l'équipement nécessaire pour mener à bien son projet. En quelques minutes, les troupes de Brown parviennent à pénétrer les lieux. Les hommes se servent généreusement en fusils et en pistolets. Ils ont pris soin au préalable de couper tous les câbles télégraphiques pour empêcher que la garde d'État ne soit prévenue. Ils ont donc le champ libre pour quelques heures. Brown donne l'ordre à ses troupes d'aller prévenir tous les esclaves alentour que la révolution est en marche. Il compte sur eux pour se joindre au soulèvement et leur offre ainsi une chance de se libérer du joug des esclavagistes. Sans eux, il sait aussi que sa tentative est vaine. Pour faire le poids face aux gardes de Washington, il faut que la révolte prenne, et vite.

Malheureusement, l'aventure tourne court. Quelques hommes de Brown interceptent un train de la Baltimore and Ohio Railroad, tuent dans la précipitation un bagagiste, un homme noir libre de surcroît, et laissent finalement tout le monde repartir. Arrivé à Baltimore, le cheminot prévient les autorités par télégramme que l'arsenal fédéral d'Harper's Ferry est aux mains d'un groupe qui entend libérer les esclaves du comté à n'importe quel prix. Washington décide l'envoi de troupes sur-le-champ. Dans le même temps, Brown échoue à rassembler du monde autour de son projet. Les esclaves des fermes environnantes refusent de se joindre à son rêve de libération. Ces égarements lui font perdre une longueur d'avance dont profitent les autorités et les propriétaires esclavagistes pour organiser leur défense. Ils parviennent ainsi à faire le siège de la ville, privant John Brown et ses hommes de toute possibilité de fuir. L'un des fils de Brown est tué dans la panique, tandis que le reste du commando trouve refuge dans un bâtiment à proximité de l'arsenal. Trop tard : quelques heures après, les troupes dépêchées par Washington encerclent la bâtissent. Ils sont pris au piège. Ordre leur est donné de se rendre. Mais Brown refuse de baisser les armes. Il est prêt à mourir pour sa cause. C'est la prison qui les attend. Après quelques échanges de feu, la garde d'État les fait prisonniers, trois jours après le début de cette révolte désormais lamentablement enterrée.

La nouvelle de cette aventure qui s'est déroulée quelques jours plus tôt, entre le 16 et le 18 octobre très exactement, tarde à atteindre Concord. L'histoire fait mouche au village car John Brown y est connu. À plusieurs reprises, on l'y a invité à venir faire le récit de ses luttes en

faveur de l'abolitionnisme devant un parterre de militants, au centre de conférence de Concord. Thoreau, qui avait fait sa connaissance un peu avant les autres à Boston, soutenait ardemment les combats de cet adversaire résolu de l'esclavage. Il avait d'ailleurs eu l'occasion de lui dire toute son admiration quelques jours à peine avant que John Brown ne se lance dans son expédition à Harper Ferry's. Les premiers articles annoncent maladroitement sa mort, alors qu'il n'en est rien. Partout les journaux comme les villageois semblent accepter le sort réservé au chef du commando. La démence, la folie, l'absurdité sont sur toutes les lèvres pour justifier pareil fiasco. Mais Thoreau n'est pas de cet avis. Il dévore la presse et bondit à la lecture des papiers, tels ceux du *Liberator* qui évoquent « une tentative aveugle, folle, le fait d'un aliéné¹ ». Il est extrêmement remonté à l'idée que personne ne soutienne cet « homme à idées et à principes [...] accomplissant le projet de toute une vie² ».

Lorsque les journaux déclarent finalement que John Brown n'est pas mort et qu'il attend son procès, Thoreau décide d'agir et de faire quelque chose pour lui, bien que le sachant probablement condamné. Il souhaite surtout mettre à sac les jugements fallacieux de ses concitoyens qui le mettent hors de lui. Pour rendre hommage à John Brown, il écrit tout le jour et dort la nuit avec « un bout de papier et un crayon sous [son] oreiller³ » afin de griffonner même dans le noir. Un plaidoyer en faveur de l'agitateur jaillit de ces nuits blanches. Un plaidoyer dans lequel Thoreau fait l'impasse sur toute la violence dont son héros fit usage à Harper's Ferry. Il ne dit rien non plus du massacre de Pottowatomie Creek, où John Brown assassina cinq propriétaires terriens partisans de l'esclavage, trois ans auparavant. Thoreau préfère garder de lui l'image d'un ami, d'un « transcendantaliste⁴ ». Il prend ainsi aveuglément son parti et se prête même à un exercice dont il n'a pas l'habitude, justifiant l'usage de la violence dans le cadre d'« une guerre pour la liberté⁵ » : « Je n'ai aucun désir de tuer et d'être tué, mais je puis prévoir des cas où l'un et l'autre seraient pour moi inévitables⁶. » Pour Thoreau, « la question des Noirs⁷ » était une « cause légitime⁸ » qui nécessitait parfois le maniement des fusils et autres revolvers.

Le 27 octobre 1859, le procès de John Brown et de ses troupes accusés de meurtre, conspiration et trahison envers l'État de Virginie débute. Quelques jours plus tard, Thoreau choisit de lire son texte

« Pour John Brown » alors que tout le monde s'y oppose à Concord. Il assume la charge de plaider sa cause quitte à se voir tourner le dos. Mais il n'en est pas à une excentricité près au village. Et poursuivant sur sa lancée, il contacte les journaux dans l'espoir d'y publier son plaidoyer et peut-être d'influencer le jugement qu'on attend d'un jour à l'autre. Le verdict tombe le 2 novembre, condamnant les membres du groupe à la pendaison. Brown, qui souhaitait mourir en martyr, fut exaucé au grand désespoir de Thoreau qui ne perd pas cependant son sens de l'ironie :

Sûrement c'étaient les meilleurs hommes que l'on pût choisir pour être pendus. C'est là le plus grand compliment que ce pays pût leur présenter. Ils étaient mûrs pour la potence. Longtemps elle a tâtonné, elle en a pendu un grand nombre, mais sans jamais avoir trouvé le bon jusque-là ⁹.

À l'âge de cinquante-neuf ans, John Brown est contraint de mettre un terme au combat de toute sa vie. Il est conduit à l'échafaud le 2 décembre à Charles Town, sans que personne n'ait rien pu faire pour le lui éviter, quand bien même les nouvelles de cette affaire dépassent les seules frontières américaines. Le jour de sa pendaison, Victor Hugo, fervent opposant à la peine de mort, s'indigne de son sort et adresse une lettre au gouvernement américain pour dire toute sa colère. À Concord, Henry David réunit quelques amis, dont Alcott et Emerson, pour lire des poèmes à la mémoire de cet homme « plus vivant que jamais ¹⁰ ». Tous se consolent dans l'espoir que ce crime pourra être l'étincelle d'une révolution pour la liberté. L'attente ne sera pas trop longue puisque la guerre de Sécession éclate, deux ans plus tard. Après avoir aidé Francis Merriam, l'un des membres du commando Brown, à s'évader au Canada à la fin de l'année 1859, Thoreau abandonne définitivement le terrain de la lutte pour l'abolitionnisme. Peu à peu, son radicalisme politique s'essouffle, en même temps que lui.

Janvier 1860. Dehors, le vent siffle et la nuit est noire. Dans la cheminée, on a remis du bois afin que la pièce ne refroidisse pas. Autour de la table d'Alcott, les convives mangent avec appétit. Les fourchettes grattent les assiettes. Les verres se vident aussi rapidement qu'ils se remplissent. Les voix et les rires se superposent. Parmi les invités se trouve Thoreau, un familier de ces dîners animés qui, comme à son habitude, ne manque pas une occasion de profiter d'un bon repas. Il

vient juste de commencer la rédaction d'un nouvel essai, *Les Pommes sauvages*, l'un de ses derniers textes dont il n'aura pas le temps de finir la rédaction. Et tandis qu'il discute avec quelques-uns de ses amis de son projet d'écriture, l'un d'eux lui demande s'il a pris connaissance du nouveau livre de Charles Darwin... Thoreau répond par la négative. Il connaît, évidemment, certains travaux du naturaliste anglais, mais ne soupçonnait pas qu'il venait de publier une œuvre inédite. Alors, son voisin de table sort de sa poche un petit opuscule et le lui tend. Il s'agit de *De l'origine des espèces*, un livre au titre ambitieux paru un mois plus tôt, et qui s'attache à expliquer la théorie de l'évolution. Vingt ans de travail et de réflexion sont ainsi réunis en un volume de pages assez considérable, que Thoreau s'empresse de dévorer. La lecture de cette étude scientifique, si elle divise les esprits aux États-Unis mais aussi en Europe, plonge l'écrivain dans une joie immense. Il se passionne pour les idées de celui qui est à peine plus vieux que lui — Darwin est né en 1809 — et dont l'existence a jusqu'alors été bercée par de multiples expéditions à travers le globe. Comme lui, c'est un voyageur — il a notamment passé cinq années en mer à bord du *Beagle* —, un curieux, et un amoureux de la nature. Comme lui, il tente de comprendre ce qui l'entoure, et de le transmettre aux hommes. La découverte de cette œuvre conforte ainsi Thoreau dans ses certitudes : il faut continuer à observer et analyser le monde. L'individu a non seulement un droit de compréhension à cet égard, mais peut-être aussi un devoir.

La porte que Darwin a ouverte, Thoreau veut la franchir, afin de prolonger ce qu'il a depuis longtemps déjà mûrement pensé. Les années passant, son *Common Place Book* a pris de l'ampleur, et son herbier rassemble de nombreux échantillons. Les thèses de son acolyte anglais lui ont donné des ailes. Il a la ferme volonté d'écrire un livre qui condenserait les phénomènes naturels observés aux alentours de Concord, tout au long d'une année type. Alors il fait du tri : il classe ses annotations, ses observations, il met de l'ordre dans son *Journal* — qui compte désormais plusieurs carnets —, et recopie ce qui lui semble pertinent. Tard dans la nuit, il griffonne à la lumière de sa lampe à pétrole, ne ressentant plus la fatigue qui pourtant l'accable, et luttant contre le sommeil qui pourtant l'appelle. Aux premières lueurs du jour, Thoreau sort respirer l'air frais. Il se chausse, enfle son manteau, et part en balade dans les bois. C'est à cette époque que son état se dégrade

fortement : il attrape notamment froid en allant examiner plusieurs souches d'arbre, ne pouvant résister à la tentation d'approfondir sa connaissance de la flore. Son corps est fébrile, mais sa tête toujours aussi droite et son caractère déterminé. Il trouve même la force de donner encore quelques conférences, et parle jusqu'à s'épuiser de ce qui lui tient à cœur. Le 11 janvier 1860, il prononce « Couleurs d'automne », ignorant que c'est la dernière fois qu'il monte sur l'estrade.

Nous sommes en novembre 1860. Thoreau a reçu de la part de ses médecins l'interdiction formelle de sortir. Confiné dans sa chambre, impuissant face à cet emprisonnement forcé, il est alité lorsqu'il apprend l'élection d'Abraham Lincoln comme nouveau président des États-Unis. Du haut de son mètre quatre-vingt-treize, cet homme prend les rênes d'un pays déchiré par une crise constitutionnelle et morale, mais aussi rongé par les luttes entre pro- et antiesclavagistes. La guerre de Sécession se prépare, mais Thoreau de s'éloigner de cette agitation, et de partir pour le Minnesota, à la recherche d'un air plus doux pour ses poumons fragilisés. Accompagné d'Horace Mann, un jeune homme qui consacre ses études à la botanique, il traverse le Massachusetts et fait une halte aux chutes du Niagara avant d'investir la ville de Saint Paul. Les deux hommes, qui partagent la même passion pour la nature, forment un binôme idéal et passent leurs journées à observer avec délectation la flore. Le changement d'oxygène n'améliore malheureusement pas l'état de santé de Thoreau qui, après une brève excursion en territoire indien, reprend la route de Concord en juin 1861. Les premiers rayons de soleil d'été ne tardent pas à apparaître et adoucissent ses journées monacales. Le 19 août, il rassemble ce qui lui reste de forces afin de se faire faire un ambrotype — un portrait dont la technique plus performante a concurrencé le daguerréotype. C'est le troisième portrait de Thoreau. Il y apparaît vieilli avec sa longue barbe grisonnante et ses yeux gonflés de fatigue.

Channing, Edward Hoar, Alcott et, bien sûr Emerson : tous les jours, l'invalidé reçoit la visite de ses amis les plus chers qui lui apportent les nouvelles de la ville et l'emmènent parfois se promener. Mais Thoreau n'a plus l'allant de ses jeunes années. Il marche lentement, s'essouffle rapidement, et se fait souvent épauler par ses camarades qui cheminent à son rythme dans les bois coutumiers. De retour dans la maison familiale,

incapable d'emprunter l'escalier, il se calfeutre au rez-de-chaussée, renonçant ainsi à sa chambre au grenier, à son perchoir et à sa petite lucarne qu'il aimait tant. Mais il se sent bien dans la pièce principale du foyer. Allongé tout près de la fenêtre qui donne sur la rue, il regarde ce qu'il se passe dehors — les passants, le mouvement des feuilles, ou celui des nuages. Ses heures de repos sont ponctuées de séances de lecture et d'écriture. Mais là encore, ses doigts ne saisissent plus fermement la plume. Sophia, qui est d'une profonde dévotion, seconde souvent son frère dans l'exercice de la rédaction, s'appliquant à écrire sous sa dictée. Même gravement malade, Thoreau est encore très demandé et doit tenir les échéances qui lui ont été fixées. On lui réclame des conférences, des articles, de nouveaux essais. Alors, patiemment, il finalise *La Vie sans principe*, *De la marche*, et *Couleurs d'automne*, ses derniers textes, qu'il envoie lui-même à la publication. Ses éditeurs lui proposent également de publier de nouveau *Walden*. Thoreau donne son accord, heureux qu'on fasse appel à lui et que son travail soit apprécié. Il n'a probablement jamais souhaité atteindre la célébrité. En revanche, la reconnaissance de son œuvre par ses pairs, ses amis et certains lecteurs le remplit de joie. En lisant comme à son habitude *The Atlantic Monthly*, il esquisse d'ailleurs un sourire teinté de gratitude lorsqu'il tombe par hasard sur un texte de son camarade Alcott qui semble parler de lui, mais qui ne le cite pas nommément. « L'homme des bois [11](#) » — c'est le titre de l'article — rend hommage au « fils [...] pur de la Nature [12](#) », ses « sens semblent [...] lui donner accès à des secrets que les autres hommes ne parviennent à déchiffrer que difficilement [13](#) ». Le philosophe souffrant, qui ne peut presque plus écrire, parcourt avec émotion cette longue déclaration d'amitié qui plaide pour son talent. La « renommée n'a pas encore dépassé les berges des fleuves qu'il a décrits dans ses livres [14](#), note Alcott, mais je ne fais que dire la vérité en affirmant que sa prose surclasse toutes celles des naturalistes de son temps, dans le fond comme dans la forme, et qu'il est assuré d'être lu dans le futur [15](#) ». La postérité, de fait, lui donne raison.

Thoreau est conscient qu'il vit ses derniers instants. Il est très lucide sur sa condition, ne s'en plaint pas, et souhaite l'affronter avec sérénité. Les jours glissent sur lui avec douceur, comme ce matin du 6 mai — le dernier — lorsque Sophia lui lit, à sa demande, un passage de *Sept jours sur le fleuve*. Les yeux entrouverts, il savoure avec bonheur ces quelques

lignes qui lui remettent en mémoire l'un de ses plus beaux souvenirs de voyage. Que cette époque était belle, lorsqu'il passait son temps à naviguer sur les rives de Concord et Merrimack en compagnie de son frère John ! Et qu'elle lui semble loin, maintenant qu'il est incapable de se tenir debout, et que sa respiration s'amenuise de jour en jour ! Autour de lui, sa mère, sa sœur et sa tante Louisa lui parlent et lui sourient. Le soleil printanier illumine une partie de la pièce. Thoreau, qui ne s'est jamais imposé de limites, touche à ce moment même les lisières de sa vie. Imperceptiblement, il balbutie deux mots : « orignal » et « Indien ». Et il ferme doucement les yeux.

Épilogue

L'air vibre d'une émotion singulière dans ce Concord auréolé des rayons d'un franc soleil printanier. Ils sont tous là, attendant la cérémonie : les proches de Thoreau s'étreignant et échangeant quelques mots dans un souffle de voix étranglée, comme les curieux qui se risquent à quelques bavardages. Pour tous, la tristesse est immense. Ni le velours du ciel, ni le gazouillis des mésanges, ni les quelques violettes sorties de terre durant la nuit ne parviennent à adoucir le chagrin de l'assistance. Ils sont nombreux à se masser sur le perron de la première paroisse du village. Certains viennent de loin. Avertis par un courrier d'Emerson, ils se sont empressés de faire le voyage pour rendre hommage à leur ami. Mêlée aux proches de Thoreau se tient là une foule de voisins, maîtresses d'école et autres élèves dont les cours ont été suspendus pour l'occasion. Immobiles, les petits écoliers tiennent serrés au creux de leurs mains quelques fragiles bouquets. Ils sont venus dire adieu au philosophe, qui se réjouissait de leurs visites durant les derniers mois de sa maladie, lorsque la mort proche ne faisait déjà plus l'ombre d'un doute.

L'onde du premier son de cloche saisit toute l'assemblée qui semble soudainement tirée de sa torpeur. Quarante-trois autres coups suivent — autant d'années que vécut Thoreau. La foule s'avance lentement, accompagnant le cercueil à l'intérieur de l'édifice. Mais l'église est trop petite pour offrir une place à tous ceux qui sont venus. Les manteaux se froissent, les bancs sont bousculés. L'assistance s'agite et s'impatiente avant de se recueillir. Celui qui toute sa vie s'était tenu sur le qui-vive à l'écoute des bruits du monde reposait désormais là, immobile et silencieux, au creux d'un cercueil en bois recouvert de quelques fleurs sauvages.

Le révérend Reynolds a finalement accepté d'offrir une messe à

Thoreau, alors même que l'écrivain refusait de se rendre à l'église depuis plus de vingt ans. C'est Emerson qui, tenant à ce que les plus grands honneurs soient donnés à son ami, a convaincu le pasteur de lui accorder cette faveur. Lecture de la Bible est donnée, avant qu'Emerson ne gagne le pupitre. Le père du transcendentalisme ne parvient pas à dissimuler son émotion lorsqu'il évoque chaque menu détail de la vie de Thoreau. Il raconte notamment comment « au gré de son génie, sans méthodes apparentes ¹ », Thoreau dédia toute sa vie à l'apprentissage : avec ses années d'études à Harvard, son éducation transcendentaliste, mais aussi avec Walden, son travail d'arpenteur et ses recherches en tant que naturaliste. Avec tendresse, il s'attarde aussi sur le caractère entier de son ami, « incapable de la moindre malhonnêteté et du moindre mensonge ² », avant de conclure, à regret : « Quand nous regardons aujourd'hui la solitude de cet homme droit et intègre, nous déplorons qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour que tous les hommes aient eu la possibilité de le connaître ³. » D'autres textes et hommages suivent : une ode de Channing, des lectures d'Alcott, avant que le pasteur ne conclue la cérémonie par un moment de recueillement et de prière.

Quelques personnes ouvrent les deux battants de la porte de l'église pour laisser s'écouler le flot de proches, amis, voisins qui suivent le cercueil. Tous accompagnent la dernière marche de ce « philosophe [...] de plein air ⁴ » jusqu'au cimetière de Sleepy Hollow. Son corps reposerait désormais là, aux côtés de son frère, sa sœur et son père défunts.

Dans les mois qui suivirent, ses amis participèrent à la reconnaissance de son œuvre en publiant des hommages ou des biographies de lui. Mais ce n'est véritablement qu'en 1906 que ses idées percent vraiment aux États-Unis. Bliss Perry, alors professeur de littérature à Harvard et admirateur d'Emerson, découvre le *Journal* de Thoreau. Il réussit alors à convaincre la maison d'édition Houghton Mifflin de s'engager dans la publication de cette œuvre polymorphe. C'est un fait rarissime pour l'époque car, bien que d'autres écrivains avant Thoreau aient tenu des journaux, c'est la première fois qu'un éditeur accepte d'en publier un. Il le sera de manière partielle cependant, car quelques feuillets manquent à l'appel. À partir des années 1920, Thoreau acquiert ainsi une authentique reconnaissance littéraire auprès

de la critique comme du grand public. Les pourfendeurs du capitalisme, les défenseurs des droits de l'homme comme les écologistes : tous ne cesseront de puiser dans ses idées. Elles ont essaimé jusqu'à nos jours, car Thoreau est un indigné d'avant l'heure. Avec son ton acerbe, il sait piquer au vif et réveiller les consciences, encourageant chacun d'entre nous à faire œuvre de nos vies :

L'homme est l'artisan de son propre bonheur. Qu'il se méfie quand il se plaint de la tournure des événements, car c'est son propre tempérament qu'il blâme. Si telle chose est revêche, telle autre rude ou telle autre encore abrupte, qu'il se demande si ce n'est pas de son fait. Si son apparence refroidit les cœurs, qu'il ne se plaigne pas d'un accueil revêche — s'il boite, qu'il n'aille pas grommeler parce que le chemin est rude — si ses genoux le font souffrir, qu'il n'aille pas dire que la colline est abrupte ⁵.

Lui marche en solitaire, sans imposer à quiconque de suivre son chemin, et gravit les sommets pour mieux voir le monde d'en haut et déjouer l'océan de la pensée toute faite. Il calme son insoumission bouillonnante au sein de la nature. Elle est pour lui un refuge contre la méchanceté de l'homme et le lieu de tous les émerveillements. Amoureux passionné de cette « Vie sauvage », il ne cesse de clamer que c'est en elle que « repose la sauvegarde du monde ⁶ ». Le monde contemporain ne cesse malgré lui, jour après jour, de lui donner raison.

Restent la ville de Concord et les abords du lac de Walden que l'on associe à l'esprit du poète et à une forme de littérature américaine primitive. On y croise encore de nombreux admirateurs venus boire à la source de sa pensée. Certains s'amuse à reproduire l'expérience de sa retraite spirituelle. Tous s'y rendent sûrement avec le secret espoir de saisir cette nature fondamentale, maintes fois capturée sous sa plume, et pourquoi pas de communier avec cette âme aventureuse dont l'ambition était de délivrer les hommes :

Vous devez prendre le monde sur vos épaules, comme Atlas, et progresser avec lui. Vous y parviendrez pour l'amour d'une idée et vous réussirez en proportion de votre dévotion à celle-ci. Il se peut que votre dos vous fasse souffrir de temps à autre, mais vous aurez la satisfaction de pouvoir faire tourner ou arrêter le monde à votre guise. Seuls les lâches souffrent, les héros, eux, prennent du plaisir. Après une longue journée de marche avec ce fardeau, déposez-le dans un creux, asseyez-vous, et mangez votre repas. Et soudain, vous serez dédommagé de votre effort par des pensées immortelles. La prairie où vous êtes assis se couvrira de parfums et de fleurs, et votre monde deviendra une gazelle légère, au luisant pelage.

Où se trouve la « Terre inconnue », sinon dans les entreprises dans lesquelles nous n'avons pas osé nous lancer ? [...] À quoi sert d'avancer sur l'ancienne route ? Il y a un serpent sur ce sentier que vos pieds ont foulé. Vous devez tracer des chemins dans l'Inconnu. C'est à cela que servent votre logis et vos vêtements. Pourquoi perdez-vous votre temps à les raccommoder, alors qu'en les portant tels quels vous pourriez façonner votre chemin ?

Chantons en chœur.

HDT 7

ANNEXES

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1817. 12 juillet : naissance de David Henry Thoreau à Concord, dans le Massachusetts.
1833. Intègre l'université Harvard.
1837. Rencontre le philosophe Ralph Waldo Emerson. Change l'ordre de ses prénoms. Diplômé de Harvard, il embrasse la profession d'instituteur à l'école publique de Concord, avant de démissionner. Sur les conseils d'Emerson, il commence à tenir un journal.
1838. Ouvre, avec son frère aîné John, une école privée à Concord. Prononce sa première conférence intitulée « Society » au Concord Lyceum. Premier voyage dans le Maine.
1839. Part quinze jours avec John le long des rivières Concord et Merrimack. De retour à Concord, les deux frères tombent amoureux de la même jeune fille, Ellen Seawall, dont le père refuse qu'elle les épouse.
1840. Publie son premier essai, *Aulus Persius Flaccus*, dans la revue transcendentaliste *The Dial*.
1841. S'installe dans la maison d'Emerson à Concord, et collabore régulièrement pour *The Dial*.
1842. 12 janvier : John Thoreau, son frère aîné, meurt du tétanos. Publication d'*Histoire naturelle du Massachusetts*.
1843. Quitte Concord pour un poste de précepteur près de New York, chez le frère d'Emerson. Rencontre celui qui deviendra son agent littéraire, le rédacteur en chef du *New York Tribune*, Horace Greeley.
1845. 4 juillet : s'installe dans une cabane en bois qu'il a lui-même construite, sur un terrain prêté par Emerson, près de l'étang de Walden.
1846. Arrêté en pleine rue à Concord, il passe la nuit en prison pour n'avoir pas payé

1847.	l'impôt. Commence à rédiger <i>Walden</i> . Fin de l'expérience de Walden. Il revient s'installer à Concord chez Emerson, et gagne sa vie en effectuant quelques travaux d'arpentage.
1848.	Retourne vivre chez ses parents. Aide son père à la fabrique de crayons. Prononce à Concord et dans les alentours son discours intitulé <i>La Désobéissance civile</i> .
1849.	Publication de <i>Sept jours sur le fleuve</i> et de <i>La Désobéissance civile</i> . Il effectue sa première excursion au cap Cod.
1850.	Deuxième excursion au cap Cod, et voyage au Canada. Début de son engagement dans le combat antiesclavagiste.
1854.	Prononce les discours <i>L'Esclavage au Massachusetts</i> et <i>La Vie sans principe</i> . Publication de <i>Walden ou La Vie dans les bois</i> .
1855.	Publication de <i>Cap Cod</i> dans un magazine. Troisième excursion au cap Cod. Il commence à souffrir de la tuberculose.
1856.	Rencontre le poète Walt Whitman à Brooklyn.
1857.	Quatrième et dernière excursion au cap Cod. De retour à Concord, il rencontre John Brown.
1859.	À la mort de son père, Thoreau prend en charge l'entreprise familiale. Arrestation de John Brown après l'attentat de Harper's Ferry en Virginie. Thoreau prononce le « Plaidoyer pour le capitaine John Brown » à Concord.
1860.	Dernière excursion au Monadnock, dans le New Hampshire.
1861.	Début de la guerre de Sécession. Thoreau, souffrant de la tuberculose, fait un ultime voyage dans le Minnesota. De retour à Concord, il travaille avec sa sœur Sophia à la publication de certains manuscrits.
1862.	Il meurt le 6 mai à Concord, à l'âge de quarante-quatre ans.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages et écrits d'Henry David Thoreau

Traduits en français :

- *Balade d'hiver, Couleurs d'automne*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Mille et une nuits, 2013.
- *Cap Cod*, traduit de l'américain par Pierre-Yves Pétillon, Imprimerie nationale, 2000.
- *La Désobéissance civile*, Le passager clandestin, 2011.
- « L'esclavage dans le Massachusetts », dans Frederick Douglass et Henry David Thoreau, *De l'esclavage en Amérique*, traduit de l'américain par François Specq, Rue d'ULM/Presses de l'École normale supérieure, 2006.
- *L'Esprit commercial des temps modernes*, traduit de l'américain par Didier Bazy avec la collaboration de Sophie Fueyo, Le grand souffle, 2007.
- *Les Forêts du Maine*, traduit de l'américain par André Fayot, José Corti, 2002.
- *Journal, vol. 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840)*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Finitude, 2012.
- *Journal, vol. 2 (1er janvier 1841 - 21 novembre 1843)*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Finitude, 2013.
- « Histoire naturelle du Massachusetts », dans Henry David Thoreau, *Essais*, traduit de l'américain par Nicole Mallet, Le mot et le reste, 2007.
- *Ktaadn et les forêts du Maine*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Rivage poche / Petite Bibliothèque, 2013.
- *Marcher & Une promenade en hiver*, traduit de l'américain par Nicole Maillet, Le mot et le reste, 2013.
- *Le Paradis à (re)conquérir*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Mille et une nuits, 2013.
- « Pour John Brown », dans *Désobéir, anthologie politique et réfractaire*, traduit de l'américain par Léon Balzagette, Aden, 2013.
- *Sept jours sur le fleuve*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Fayard, 2012.
- Extrait de la conférence « Société », écrite le 14 mars 1838 et prononcée devant le Concord Lyceum le 11 avril 1838, dans Henry David Thoreau, *Journal, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840)*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Finitude, 2012.
- *Une marche au Wachussetts*, traduit de l'américain par Camille Bloomfield, Atelier de l'agneau, 2012.
- *Un Yankee au Canada*, traduit de l'américain par Simon Le Fournis, Mayenne, La part commune, 2006.
- *La Vie sans principe*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Mille et une nuits,

2013.

– *Walden ou La Vie dans les bois*, traduit de l'américain par Louis Fabulet, Gallimard, 2013.

En américain :

– *Journal* edited by Bradford Torrey, vol. III, Boston and New York, Houghton Mifflin Company, The Riverside Press, 1906.

– *Journal* edited by Bradford Torrey, vol. II, Boston and New York, Houghton Mifflin Company, The Riverside Press, 1949.

– *The Journal of Henry D. Thoreau*, Bradford Torrey & Francis Allen eds., 2 vol., New York and Dover, 1962.

Autres ouvrages

Henry David THOREAU et Ralph Waldo EMERSON, *Correspondance*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Éditions du Sandre, 2013.

Henry David THOREAU, *Je suis simplement ce que je suis. Lettres à Harrison G. O. Blake*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, La Flèche, Le Livre de Poche, 2013.

Ralph Waldo EMERSON, *Journal d'Emerson*, dans Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondance*, Éditions du Sandre, 2013.

Ralph Waldo EMERSON, *Nature*, traduit de l'américain par Patrice Oliete Loscos, Allia, 2004.

Ralph Waldo EMERSON, « Henry D. Thoreau, mort à Concord mardi 6 mai, à l'âge de quarante-quatre ans », dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, Fayard, 2012.

Amos Bronson ALCOTT, « L'homme des bois », dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, Fayard, 2012.

Extrait du *class book* de Harvard, dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, Fayard, 2012.

Sur Henry David Thoreau

En français :

Micheline FLAK, *Henry David Thoreau ou La Sagesse au service de l'action*, Seghers, 1973.

Thierry GILLYBŒUF, *Le Célibataire de la nature*, Fayard, 2012.

Thierry GILLYBŒUF, « Le calendrier du flux et du reflux de l'âme », dans Henry David Thoreau, *Journal, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840)*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Finitude, 2012.

Michel GRANGER, *Henry David Thoreau*, Belin, 1998.

Michel GRANGER, « Introduction », dans Henry David Thoreau, *Marcher & Une promenade en hiver*, Le mot et le reste, 2013.

Michel ONFRAY, « Thoreau, le sévère antidote », dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, Fayard, 2012.

Patricia REZNIKOV, *La Transcendante*, Albin Michel, 2013.

Ellyn SANNA, « Biography of Henry David Thoreau », in *Henry David Thoreau, Comprehensive Biography and critical Analysis*, introduction by Harold Bloom, Chelsea House Publishers, Broomall, cité dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, Fayard, 2012.

François SPECQ, « Une liberté en noir et blanc : Douglass, Thoreau et l'abolition de l'esclavage », dans Frederick Douglass et Henry David Thoreau, *De l'esclavage en Amérique*, traduit de l'américain par François Specq, Rue d'ULM/Presses de l'École normale supérieure, 2006.

Notes

LA NATURE DANS LE SANG

1. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois* (1922), traduit de l'américain par L. Fabulet, Gallimard, 2013, p. 14.

2. *Ibid.*, p. 181.

3. Henry David Thoreau, *Journal* edited by Bradford Torrey, vol. II, Boston and New York, Houghton Mifflin Company, The Riverside Press, 1949, p. 300, cité dans Micheline Flak, *Henry David Thoreau ou La Sagesse au service de l'action*, Seghers, 1973, p. 67.

4. Henry David Thoreau, *Journal* edited by Bradford Torrey, vol. II, « 9 septembre 1850 », *op. cit.*, cité dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, Fayard, 2012, p. 32-33.

5. Henry David Thoreau, *Journal*, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840), « dimanche 18 février 1838 », traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Finitude, 2012, p. 43.

LES MURS FROIDS ET HUMIDES DE HARVARD

1. Extrait du *class book* de Harvard, dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, Fayard, 2012, p. 52.

2. Michel Onfray, « Le calendrier du flux et du reflux de l'âme », dans *ibid.*, p. 8-9.

3. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 76.

4. *Ibid.*, p. 63.

5. Extrait de la conférence « Société », écrite le 14 mars 1838 et prononcée devant le Concord Lyceum le 11 avril 1838, dans Henry David Thoreau, *Journal*, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840), *op. cit.*, p. 50.

6. *Ibid.*

7. Henry David Thoreau, *L'Esprit commercial des temps modernes*, traduit de l'américain par Didier Bazy avec la collaboration de Sophie Fueyo, Le grand souffle, 2007, p. 29.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 30.

10. Henry David Thoreau, *Journal*, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840), *op. cit.*, p. 48.

11. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*,

p. 107.

12. *Ibid.*, p. 177.

EMERSON, LE MAÎTRE ET L'AMI

1. Ralph Waldo Emerson, *Nature*, traduit de l'américain par Patrice Oliete Loscos, Allia, 2004, p. 14.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 13.

4. Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondance*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Éditions du Sandre, 2013, p. 127.

5. Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Fayard, 2012, p. 71.

6. *Ibid.*

7. Henry David Thoreau, *Journal, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840)*, 22 oct. 1837, *op. cit.*, p. 19.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, 5 mars 1838, p. 47-48.

10. Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondance*, *op. cit.*

11. Henry David Thoreau, *Journal, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840)*, 17 novembre 1837, *op. cit.*, p. 26.

12. *Ibid.*, 21 novembre 1837, p. 28.

13. *Ibid.*, 29 octobre 1837, p. 22-23.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*, 8 avril 1840, p. 138.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

20. Extrait de la conférence « Société », écrite le 14 mars 1838 et prononcée devant le Concord Lyceum le 11 avril 1838, dans Henry David Thoreau, *Journal, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840)*, *op. cit.*, p. 52.

21. *Ibid.*, p. 50.

22. *Ibid.*, p. 52.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 53.

25. Henry David Thoreau, *Marcher & Une promenade en hiver*, traduit de l'américain par Nicole Maillet, Le mot et le reste, 2013, p. 53.

26. Henry David Thoreau, *Journal, volume 1 (22 octobre 1837 -*

LES DEUX CHÊNES

1. Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, Fayard, 2012, p. 12.
2. *Ibid.*, p. 134.
3. *Ibid.*, p. 12.
4. *Ibid.*, p. 20.
5. *Ibid.*, p. 46.
6. *Ibid.*, p. 27.
7. *Ibid.*, p. 12.
8. *Ibid.*, p. 98.
9. *Ibid.*, p. 257.
10. *Ibid.*, p. 183.
11. *Ibid.*, p. 383.
12. *Ibid.*, p. 413.
13. Ellyn Sanna, « Biography of Henry David Thoreau », in *Henry David Thoreau, Comprehensive Biography and critical Analysis*, introduction by Harold Bloom, Chelsea House Publishers, Broomall, cité dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, *op. cit.*, p. 83.
14. Henry David Thoreau, *The Journal of Henry D. Thoreau*, Bradford Torrey & Francis Allen eds., 2 vol., New York and Dover, 1962, p. 337 (2 avril 1857), cité dans Michel Granger, *Henry David Thoreau*, Belin, 1998, p. 28.
15. *Ibid.*
16. Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondance*, Lettre VIII – Henry David Thoreau à Lucy Brown, Concord, 2 mars 1842, *op. cit.*
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*, Lettre IX – Henry David Thoreau à Ralph Waldo Emerson, Concord, 11 mars 1842, p. 45.
20. *Ibid.*
21. Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, Fayard, 2012, p. 115.
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*
24. Henry David Thoreau, *Journal*, 28 octobre 1853, cité dans Thierry Gillybœuf, « Postface », dans Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, *op. cit.*, p. 451.
25. Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, *op. cit.*, p. 161.
26. *Ibid.*
27. Henry David Thoreau, *Journal*, volume 1 (22 octobre 1837 -

LE REFUGE TRANSCENDANTALISTE

1. Henry David Thoreau, « Histoire naturelle du Massachusetts », dans Henry David Thoreau, *Essais*, traduit de l'américain par Nicole Mallet, Le mot et le reste, 2007, p. 60.

2. *Ibid.*, p. 61.

3. Henry David Thoreau, *Le Paradis à (re)conquérir*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Clamecy, Mille et une nuits, 2013, p. 13.

4. *Ibid.*, p. 31.

5. *Ibid.*, p. 54.

6. *Ibid.*, p. 37.

7. Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, *op. cit.*, p. 104.

8. Henry David Thoreau, *Une marche au Wachussetts*, traduit de l'américain par Camille Bloomfield, Atelier de l'agneau, 2012, p. 9.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 23.

12. *Ibid.*, p. 17.

13. *Ibid.*, p. 18.

14. *Ibid.*, p. 20.

15. *Ibid.*, p. 24.

16. Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondance*, Lettre XXI – Henry David Thoreau à Lidian Emerson, 22 mai 1843, *op. cit.*, p. 81.

17. *Ibid.*, Lettre XXIII – Henry David Thoreau à Ralph Waldo Emerson, Staten Island, 8 juin 1843, p. 89.

18. *Ibid.*, Lettre XXII – Henry David Thoreau à Ralph Waldo Emerson, Staten Island, 23 mai 1843, p. 85.

19. *Ibid.*, Lettre XXXI – Henry David Thoreau à Lidian Emerson, Staten Island, 16 octobre 1843, p. 117.

20. Henry David Thoreau, *Balade d'hiver, Couleurs d'automne*, Mille et une nuits, 2013, p. 8.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*, p. 16.

23. *Ibid.*, p. 17.

24. *Ibid.*, p. 8.

25. *Ibid.*, p. 11.

26. *Ibid.*, p. 19.

27. *Ibid.*, p. 13.

28. *Ibid.*, p. 12.

29. *Ibid.*, p. 13.

30. Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondance*, Lettre XXIII – Henry David Thoreau à Ralph Waldo Emerson, Staten Island, 8 juin 1843, *op. cit.*, p. 87.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*

LA VIE DANS LES BOIS

1. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 10.

2. Ralph Waldo Emerson, *Nature*, *op. cit.*, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 11.

4. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 107.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 96.

7. *Ibid.*, p. 67.

8. *Ibid.*, p. 115.

9. *Ibid.*, p. 43.

10. *Ibid.*, p. 59.

11. *Ibid.*, p. 100.

12. *Ibid.*, p. 101.

13. *Ibid.*, p. 205.

14. *Ibid.*, p. 218.

15. *Ibid.*, p. 101.

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*, p. 204.

18. *Ibid.*, p. 215.

19. Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, *op. cit.*, p. 55.

20. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 154.

21. *Ibid.*, p. 163.

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 136.

25. *Ibid.*, p. 212.

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*, p. 133.

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*, p. 83.

30. *Ibid.*, p. 85.

31. *Ibid.*, p. 34.

32. *Ibid.*, p. 30.

33. *Ibid.*, p. 187.
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*, p. 183.
36. *Ibid.*, p. 182.
37. *Ibid.*, p. 184.
38. *Ibid.*, p. 75.
39. *Ibid.*, p. 236.
40. *Ibid.*, p. 246.
41. *Ibid.*, p. 78.
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*, p. 76.
44. *Ibid.*, p. 114.

LES FERS AUX MAINS, LE SOURIRE AUX LÈVRES

1. Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile*, Le passager clandestin, 2011, p. 47.
2. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 199.
3. Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile*, *op. cit.*, p. 40-41.
4. *Ibid.*, p. 41.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, p. 44.
7. *Ibid.*, p. 43.

EN ROUTE POUR LE ROYAUME DE POMOLA

1. Henry David Thoreau, *Ktaadn et les forêts du Maine*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Rivage poche/Petite Bibliothèque, 2013, p. 25.
2. *Ibid.*, p. 24.
3. *Ibid.*, p. 30.
4. *Ibid.*, p. 28-29.
5. *Ibid.*, p. 90.
6. *Ibid.*, p. 34.
7. *Ibid.*, p. 36.
8. *Ibid.*, p. 47.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*, p. 54.
12. *Ibid.*, p. 95.

13. *Ibid.*, p. 50.
14. *Ibid.*, p. 56.
15. *Ibid.*, p. 59.
16. *Ibid.*, p. 57.
17. *Ibid.*, p. 57-58.
18. *Ibid.*, p. 68.
19. *Ibid.*, p. 36.
20. *Ibid.*, p. 80.
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*, p. 112.
23. *Ibid.*, p. 119.
24. *Ibid.*, p. 123.
25. *Ibid.*, p. 124.
26. *Ibid.*, p. 126.
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*
29. *Ibid.*, p. 133.
30. *Ibid.*, p. 134.
31. *Ibid.*, p. 135.
32. *Ibid.*, p. 135-136.

UN AUTRE NOUVEAU MONDE

1. Henry David Thoreau, *Ktaadn et les forêts du Maine*, *op. cit.*, p. 153.
2. *Ibid.*, p. 321.
3. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 100.
4. *Ibid.*, p. 128.
5. *Ibid.*, p. 46.
6. *Ibid.*, p. 114.
7. *Ibid.*, p. 106.
8. *Ibid.*, p. 108.
9. *Ibid.*, p. 221.
10. *Ibid.*, p. 314.
11. Henry David Thoreau, *Balade d'hiver, Couleurs d'automne*, *op. cit.*, p. 30.
12. Henry David Thoreau, *Journal*, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840), 21 janvier 1838, *op. cit.*, p. 40.
13. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 204.
14. *Ibid.*, p. 217.
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*

17. *Ibid.*, p. 215-216.

18. *Ibid.*, p. 204.

19. *Ibid.*, p. 205.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*, p. 218.

24. *Ibid.*, p. 212.

25. *Ibid.*, p. 210.

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*, p. 135.

28. *Ibid.*, p. 132.

29. *Ibid.*, p. 147.

30. *Ibid.*

31. *Ibid.*, p. 256.

32. *Ibid.*, p. 148.

33. *Ibid.*, p. 310.

34. *Ibid.*, p. 241.

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*, p. 161.

37. *Ibid.*, p. 303.

38. *Ibid.*, p. 253.

39. *Ibid.*, p. 200.

40. *Ibid.*, p. 126.

41. *Ibid.*, p. 127.

42. *Ibid.*, p. 200.

43. *Ibid.*, p. 130.

44. *Ibid.*, p. 85.

45. Henry David Thoreau, *Journal* edited by Bradford Torrey, vol. III, 22 janvier 1852, Boston and New York, Houghton Mifflin Company, The Riverside Press, Cambridge, 1906, p. 214-215, cité dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, *op. cit.*, p. 154.

PENSER LA SOCIÉTÉ

1. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 130.

2. Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondance*, *op. cit.*, note 253, p. 256.

3. Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile*, *op. cit.*, p. 19.

4. Henry David Thoreau, *Walden ou La Vie dans les bois*, *op. cit.*, p. 99.

5. Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile*, *op. cit.*, p. 21.

6. *Ibid.*, p. 47.

7. *Ibid.*, p. 25.
8. *Ibid.*, p. 27.
9. *Ibid.*, p. 24.
10. *Ibid.*, p. 39.
11. *Ibid.*, p. 27-28.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 33.
14. *Ibid.*, p. 36
15. *Ibid.*, p. 35.
16. *Ibid.*, p. 54.

LE NATURALISTE AU TRAVAIL

1. Henry David Thoreau, *Cap Cod*, traduit de l'américain par Pierre-Yves Pétillon, Imprimerie nationale, 2000, p. 38.
2. *Ibid.*, p. 37.
3. *Ibid.*, p. 44.
4. *Ibid.*, p. 54.
5. *Ibid.*, p. 66.
6. *Ibid.*, p. 71.
7. *Ibid.*, p. 73.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*, p. 91.
10. *Ibid.*, p. 143.
11. *Ibid.*, p. 211.
12. *Ibid.*, p. 293.
13. Thierry Gillybœuf, « Le Calendrier du flux et du reflux de l'âme », dans Henry David Thoreau, *Journal, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840)*, *op. cit.*, p. 9.
14. *Ibid.*
15. Henry David Thoreau, *Un Yankee au Canada*, traduit de l'américain par Simon Le Fournis, La part commune, 2006, p. 89.
16. *Ibid.*
17. Henry David Thoreau, *Sept jours sur le fleuve*, *op. cit.*, p. 325.
18. Ralph Waldo Emerson, *Journal d'Emerson*, dans Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 183.
19. *Ibid.*

1. Henry David Thoreau, « L'esclavage dans le Massachusetts », dans Frederick Douglass et Henry David Thoreau, *De l'esclavage en Amérique*, traduit de l'américain par François Specq, Jouve, Rue d'ULM/Presses de l'École normale supérieure, 2006, p. 21.

2. *Ibid.*, p. 19.

3. *Ibid.*, p. 61.

4. *Ibid.*, p. 61-62.

5. *Ibid.*, p. 64.

6. *Ibid.*, p. 66.

7. *Ibid.*, p. 70.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 75.

10. *Ibid.*, p. 70.

UN PIED DEVANT L'AUTRE

1. Henry David Thoreau, *Marcher & Une promenade en hiver*, Le mot et le reste, 2013, p. 21.

2. Michel Granger, « Introduction », dans Henry David Thoreau, *Marcher & Une promenade en hiver*, *op. cit.*, p. 15.

3. *Ibid.*, p. 23.

4. *Ibid.*, p. 21.

5. *Ibid.*, p. 23.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. Henry David Thoreau, *Balade d'hiver, Couleurs d'automne*, *op. cit.*, p. 8-9.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*, p. 14.

11. Henry David Thoreau, *Marcher & Une promenade en hiver*, *op. cit.*, p. 32.

12. *Ibid.*, p. 41.

13. *Ibid.*, p. 32.

14. *Ibid.*, p. 50.

15. Henry David Thoreau, *Les Forêts du Maine*, traduit de l'américain par André Fayot, José Corti, 2002, p. 170.

16. Henry David Thoreau, *La Vie sans principe*, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Mille et une nuits, 2013, p. 19-20.

17. *Ibid.*, p. 39-40.

18. *Ibid.*, p. 34.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, p. 22.

21. *Ibid.*, p. 23.
22. *Ibid.*, p. 29
23. *Ibid.*
24. *Ibid.*, p. 38.
25. *Ibid.*

L'ÉNERGIE DU CONQUÉRANT

1. Henry David Thoreau, *Balade d'hiver, Couleurs d'automne, op. cit.*, 2013, p. 42.
2. *Ibid.*, p. 76.
3. *Ibid.*, p. 45.
4. *Ibid.*, p. 51.
5. *Ibid.*, p. 47.
6. *Ibid.*, p. 48.
7. *Ibid.*, p. 87.
8. *Ibid.*

LES LISIÈRES

1. Henry David Thoreau, « Pour John Brown », dans Henry David Thoreau, *Désobéir, anthologie politique et réfractaire*, traduit de l'américain par Léon Balzagette, Anvers, Aden, 2013, p. 164.
2. *Ibid.*, p. 153.
3. *Ibid.*, p. 157.
4. *Ibid.*, p. 153.
5. *Ibid.*, p. 148.
6. *Ibid.*, p. 179.
7. *Ibid.*, p. 188.
8. *Ibid.*, p. 180.
9. *Ibid.*, p. 178.
10. Henry David Thoreau, « Ses derniers moments », dans Henry David Thoreau, *Désobéir, anthologie politique et réfractaire, op. cit.*, p. 202.
11. Amos Bronson Alcott, « L'homme des bois », dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature, op. cit.*, p. 381.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 383.
14. *Ibid.*, p. 382.
15. *Ibid.*, p. 383.

1. Ralph Waldo Emerson, « Henry D. Thoreau, mort à Concord mardi 6 mai, à l'âge de quarante-quatre ans », dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, *op. cit.*, p. 387.

2. *Ibid.*, p. 388.

3. *Ibid.*, p. 388-389.

4. Amos Bronson Alcott, « L'homme des bois », dans Thierry Gillybœuf, *Le Célibataire de la nature*, *op. cit.*, p. 382.

5. Henry David Thoreau, *Journal*, volume 1 (22 octobre 1837 - 31 décembre 1840), 21 janvier 1838, *op. cit.*, p. 40.

6. Henry David Thoreau, *Marcher & Une promenade en hiver*, *op. cit.*, p. 39.

7. Henry David Thoreau, *Je suis simplement ce que je suis. Lettres à Harrison G. O. Blake*, Lettre XLVI, Concord, le 20 mai 1860, traduit de l'américain par Thierry Gillybœuf, Le Livre de Poche, 2013, p. 172.

© Éditions Gallimard, 2014.

Couverture :

Thoreau en 1856, par Benjamin D. Maxham. Photo © National Portrait Gallery Smithsonian, 2014 / Art Resource / Scala (détail).
L'étang de Walden. Photo © Bridgeman Images / New York Public Library (détail).

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2014.

Henry David Thoreau

par Marie Berthoumieu et Laura El Makki

■ « Si je ne suis pas moi, qui le sera ? »

Henry David Thoreau (1817-1862) est né et mort à Concord, un village du Massachusetts. Fils d'un modeste artisan, il poursuivit ses études à Harvard, étudia le grec et le latin, et plutôt que de tenter une carrière, revint au foyer paternel. Ses premiers textes, écrits sous le parrainage d'Emerson et de Hawthorne, le situent dans la mouvance transcendentaliste. Passionné par les antiquités précolombiennes, le mysticisme contemplatif venu de l'Inde, s'insurgeant contre la puissance montante des financiers, opposé aux lois esclavagistes, pionnier de l'écologie et de l'anarchisme, il se disait « un homme avant d'être un Américain ». Ses deux textes les plus célèbres sont *Walden ou La Vie dans les bois* et *La Désobéissance civile*, pamphlet qui influença la désobéissance passive de Gandhi.

Cette édition électronique du livre *Henry David Thoreau* de Marie Berthoumieu
et Laura El Makki

a été réalisée le 8 septembre 2014 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070455935 - Numéro d'édition : 257295).

Code Sodis : N56979 - ISBN : 9782072499630.

Numéro d'édition : 257296.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-Chromostyle](#)